



Experientia

Un Programme pour réfléchir et partager

Tome Deuxième

Unités 6 à 10

OCSO

Projet approuvé par le Chapitre Général de 2017

UNITÉ SIX

Générativité

GÉNÉRATIVITÉ

Le travail manuel était l'une des observances qui caractérisaient les premiers Cisterciens. Les premières générations adoptèrent résolument la pratique contemporaine de défrichage et de mise en valeur de terres jusque-là sous-exploitées, une pratique qui bénéficiait du réchauffement climatique lors de la période médiévale 950-1250. Un tel travail était nécessaire pour la construction des nouvelles implantations monastiques, et pour assurer la subsistance matérielle des communautés. Dans une certaine mesure, il permettait aussi de préserver les communautés réformatrices de l'influence indésirable de leurs bienfaiteurs ou donateurs. Si les moines continuaient à supporter une partie de la charge de travail manuel (spécialement au temps des récoltes), la plus grosse part était assumée par des frères convers, aidés d'ouvriers salariés (*Exordium Parvum* 15, 10) et de divers spécialistes. Il ne fallut pas attendre longtemps pour qu'il devienne nécessaire de rappeler aux moines de ne pas emporter de livres pour lire durant le temps du travail (*Ecclesiastica Officia*, 75, 26).

Parallèlement, et dès l'origine, certains moines étaient occupés à des activités plus sédentaires, notamment le travail dans les *scriptoria*. Quand les conditions matérielles des monastères s'améliorèrent, ce sont des raisons ascétiques qui furent invoquées pour poursuivre le travail manuel. On le regardait comme nécessaire, moins pour ses bénéfices matériels, que pour développer des vertus, telles que l'humilité. Durant les siècles suivants, la notion de « pénitence » prévalut ; on mit l'accent sur l'aspect pénitentiel du travail.

À la suite de l'œuvre d'Abraham Maslow (1908-1970), on a assisté à la fin du vingtième siècle à la reconnaissance croissante de la réalisation de soi comme plus haut besoin de l'homme. Cela a induit une attente, y compris dans les monastères, que la forme idéale du travail devrait être celle qui contribue le mieux à la réalisation de soi des travailleurs, leur donnant l'opportunité d'utiliser et de développer leurs dons de créativité et leurs savoir-faire. Conséquence de cela, les moines et moniales ont commencé à aspirer à un travail qui ait du sens, par-delà la simple contribution au soutien matériel de la communauté. On a également commencé à reconnaître le fait que les célibataires éprouvent souvent douloureusement le manque d'occasion de fécondité, d'apporter leur empreinte personnelle à l'univers, de laisser quelque chose derrière eux en mourant, plutôt que de n'être qu'un rouage anonyme d'une entreprise coopérative.

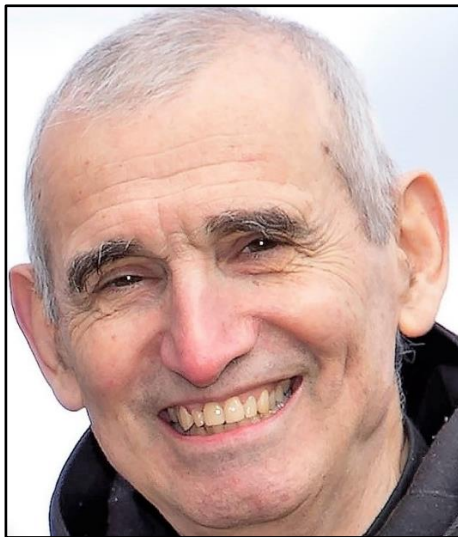
Nous qui vivons à une époque où la nature du travail est en constante évolution en raison des innovations technologiques et de la régulation bureaucratique, il est nécessaire de nous rappeler que notre principal travail est de vivre la vie monastique pleinement et d'y persévérer. Le chemin de la sagesse est de vivre libéré du souci [*carefree*], et non de vivre sans souci (avec négligence) [*careless*]. L'insistance de Guerric sur la stabilité nous rappelle que nous devons persévérer dans l'observance monastique commune afin qu'elle opère en nous son alchimie. L'un des meilleurs soutiens de la persévérance est le fait de comprendre comment le travail ainsi que les autres observances servent à notre projet spirituel. Clairement, dans notre histoire, différentes compréhensions du rôle du travail ont eu cours, qui ne sont pas toutes compatibles. Cela signifie qu'il est probablement nécessaire que notre génération considère sa propre expérience du travail, avec ses effets, et entre en dialogue avec la tradition, afin de parvenir à une compréhension de son rôle plus pleine et plus profonde.

QUESTIONS POUR LA RÉFLEXION

1. Dans la tradition cistercienne, le travail a été vu en contrepoint de la prière. Que rôle joue-t-il dans ma vie ? Dans quelle proportion mon travail est-il manuel ? Dans quelle mesure est-ce que je conçois le travail comme un outil de ma vie spirituelle ? Est-ce que j'ai fait l'expérience du travail comme une opportunité de croissance spirituelle ?
2. Comment mon travail contribue-t-il à mon identité ? Dans quelle mesure contribue-t-il à mon bien-être personnel ? Suis-je esclave de mon travail ?
3. Mon travail est-il un don gratuit de moi-même pour le service de la communauté ? Dans quelle mesure est-ce que mon travail contribue à la vie de la communauté ? Est-ce que je pense que tou(te)s partagent équitablement la charge de travail pour la vie de la communauté ? Est-ce que je reconnais / apprécie le travail des autres ?
4. Quel rôle a dans ma vie l'étude personnelle ? Est-ce que je trouve que les chapitres, les homélies, les cours de formation continue, les lectures du réfectoire, sont utiles pour la construction d'une culture communautaire ? De quelles manières la communauté partage-t-elle les fruits de mes études ou intérêts personnels ?
5. Y a-t-il une bonne qualité de communication entre les différentes générations de la communauté ? Est-ce que j'aide à construire des ponts pour faciliter la transmission de la vie ?
6. Comment est-ce que je conçois le loisir contemplatif (*otium*) ? Est-ce que la valeur du loisir contemplatif est reconnue dans ma communauté ? Quelles activités sont ajustées aux temps de loisir, et lesquelles ne le sont pas ? Dans ma communauté, y a-t-il un espace pour la pratique et le développement de centres d'intérêts personnels, artistiques ou culturels ? Est-ce que je prends le temps de me réjouir de la beauté de la nature ?
7. Comment ai-je reçu le charisme cistercien ? De quelles manières est-ce que je me sens capable de communiquer mon expérience de la tradition cistercienne et de transmettre la vie aux nouveaux membres de la communauté ? Comment la paternité / maternité spirituelle est-elle comprise dans ma communauté ?¹

¹ Traduction : Père Godefroy Ragueneau de St Albin (Aiguebelle).

INTRODUCTION AU PREMIER SERMON DE GUERRIC POUR LA FÊTE DE SAINT BENOÎT



Dom Bernardo Olivera (Azul)
Date de naissance : 17 juin 1943
Date d'entrée : 31 octobre 1962
Email : bernardo@trapenses.com.ar

Je commence par me présenter. J'ai été jeune mais je suis vieux maintenant, même si je préfère dire... ancien. Cela fait 56 ans que je suis entré au monastère. J'étais un « chercheur » qui a été lui-même cherché et trouvé. Je savais très bien ce que je voulais, il fallait seulement le réaliser. Et le processus de réalisation continue.

J'ai rapidement compris que pour lire les Pères cisterciens de manière fructueuse, nous devons garder à l'esprit la clef de lecture suivante : la quête de Dieu et la rencontre existentielle avec lui, basées sur la *lectio divina* et l'interprétation des Écritures selon ses quatre sens traditionnels (littéral, allégorique, moral et eschatologique), au sein d'une communauté fraternelle et liturgique vivant selon la Règle de saint Benoît.

Je voudrais maintenant aborder librement le premier sermon de Guerric pour la fête de saint Benoît. Le contenu de ce sermon est le suivant : saint Benoît nous invite à chercher la sagesse qu'il a lui-même atteinte. Le chemin peut être parfois ardu mais il conduit à l'eau de la Vie. Pour y parvenir, il est nécessaire de persévérer dans la recherche, en pratiquant la justice de l'observance monastique et en gardant toujours présente à l'esprit la crainte de Dieu.

Guerric d'Igny étant un *magister* bien « inculturé » dans la théologie monastique, il n'est pas étonnant que l'*école du service du Seigneur* bénédictine (RB 45) devienne pour lui une *école de la philosophie chrétienne* où le moine est instruit dans la *discipline de la sagesse* (§ 4). En d'autres mots, le monastère est une école où l'on apprend à vivre selon Jésus Christ, Sagesse de Dieu.

La sagesse que l'on apprend au monastère / école est double. C'est tout d'abord une sagesse prudentielle qui nous apprend à vivre en donnant à chaque réalité sa juste valeur, en lien avec

la fin ultime : la pureté du cœur et... la Vie éternelle ! Ensuite, conséquence de ce qui précède, c'est la capacité de « savourer » Dieu en goûtant sa Parole. C'est ainsi que le moine devient « théologien ».

Deux prérequis sont nécessaires pour que cette école de sagesse produise des fruits : la stabilité et la persévérance. La stabilité n'est pas seulement quelque chose de matériel, elle est aussi et surtout quelque chose de relationnel et de dynamique : une stabilité active au sein d'une communauté fraternelle. La persévérance se réfère au passage du temps mais aussi à la constance et à la fermeté dans les exercices monastiques.

Si, avec Gueric, nous demandons à saint Benoît quel est le lieu où demeurer dans la sagesse afin de s'y enraciner et de produire des fruits, il nous répond : *le lieu propre où produire des fruits pour toutes les vertus est le cloître du monastère et la stabilité dans la communauté* (RB 4 ; cf. Gueric 1 B, § 2).

Le grand ennemi qui nous empêche d'atteindre la sagesse est la *négligence* ; elle nous fait perdre l'importante valeur médiatrice de l'observance ou *conversatio* monastique avec chacun de ses exercices corporels et spirituels.

Le terme *conversatio morum* implique un double sens : objectif (forme de vie) et subjectif (conversion). Aujourd'hui, c'est le premier sens qui prévaut, même si le second n'est pas oublié : toute forme de vie est au service d'une conversion et toute conversion a besoin de s'appuyer sur une forme de vie.

L'aspect le plus tangible de notre *conversatio* est basé sur des observances, selon la Règle de saint Benoît ; pas besoin de préciser que, pour saint Benoît, le moine est un célibataire :

- La séparation du monde et la « taciturnité » : clôture et silence.
- La vie de prière, communautaire et personnelle : *Opus Dei* et *lectio divina*.
- L'austérité des veilles et des jeûnes.
- La vie stable et communautaire : stabilité, obéissance et fraternité.
- Le travail monastique : de préférence manuel (diront les cisterciens).

Les « Us » monastiques locaux sont une explicitation des Constitutions de l'Ordre qui explicitent elles-mêmes la Règle de saint Benoît. Cet ensemble permet une vision commune et partagée de l'expérience monastique et rend possible la formation – tant initiale que permanente – des frères et de la communauté.

Dans le sermon de Gueric qui sert de base à notre réflexion, le mot *négligence* et son équivalent *ennui* apparaissent quatre fois (§ 5-6). De quoi parle-t-il ? La négligence qui d'ordinaire prend d'assaut les cloîtres monastiques consiste en un manque de soin, d'application et de diligence dans ce qui est fait et plus spécialement dans l'accomplissement des obligations propres, professées devant la communauté le jour des vœux monastiques. Nous nous trouvons en fait face au grand ennemi de la *conversatio* monastique.

Les termes utilisés pour nommer ce vice ou *logismo* (pensée passionnée) sont variés. Nos Pères parlent de *négligence*, *ennui*, *tiédeur*, *tristesse*, *aridité*, *paresse*, *dégoût*, *mollesse*, *torpeur*, *trouble*, *oisiveté*, *pusillanimité*, *langueur*, *nonchalance*, *indolence*, *insouciance*, *inertie*, *inquiétude*, *inconstance*, *assoupissement*... Et ils utilisent des figures symboliques expressives pour s'y référer, par exemple *la peste*, *la teigne*, *le ver*, *la mite*, *la tempête de*

l'âme... La « Mère » de ces mères et de ces filles est l'*acédie*, la grande ennemie du moine et de la moniale !

Les quatre données suivantes peuvent être utiles pour nous aider à identifier ce détestable vice de l'*acédie* et à nous en défendre :

- **Origine** : bien qu'il ait ses heures et ses temps privilégiés, il peut apparaître à n'importe quel moment ; il est l'arme préférée du Malin qui ne montre que rarement la main l'empoignant : il la cache afin d'être plus efficace puisqu'on ignore alors l'identité de celui qui attaque. C'est pour cela que l'origine de l'*acédie* reste pour nous si souvent inconnue.
- **Expérience** : la phénoménologie de l'*acédie* est très personnalisée ; généralement, elle profite des « points faibles » de chacun. Elle est caractérisée par une pluralité de formes.
- **Finalité** : l'*acédie* a un but très précis ; son objectif est de nous détacher, de nous délier de Dieu, de la communauté et même du frère ou de la sœur les plus proches.
- **Le remède** classique pour combattre l'*acédie* est l'alternance ordonnée et régulière des exercices spirituels et corporels propres à la *conversatio* monastique. Et n'oublions pas que celui qui persévère dans la vie monastique sera fréquemment visité dans son cœur par la Parole de Dieu qui descendra en lui, comme sur les eaux de Siloé, le pacifiant et l'apaisant...

Nos Pères, dans leurs sermons, comparent saint Benoît à un arbre planté près du cours des eaux ; c'est pour cela que jamais son feuillage ne sèche et que ses fruits sont abondants (cf. 2 B, 5-7). Nous sommes ses fruits, il nous engendre par le biais de sa parole (la Règle), accréditée par sa propre vie. Nous pouvons donc rendre témoignage à sa grande fécondité, créative et génératrice de vie.

Il existe dans nos monastères une forme de générativité à la portée de tout un chacun. Je pense à ces deux vertus que saint Benoît, lorsqu'il parle de l'abbé et de ses collaborateurs, appelle *sollicitudo* et *cura*. Un abbé sage est celui qui sert la communauté comme un collaborateur parmi beaucoup d'autres collaborateurs. Une communauté où tous collaborent est une communauté au sein de laquelle il y a beaucoup d'espace pour la sollicitude, le soin, l'attention et le souci des uns pour les autres.

Il est triste d'être sage lorsque la sagesse n'est pas féconde. C'est une très grande joie pour le sage de savoir que son genre de vie engendre la vie autour de lui.²

² Traduction : Dom Éric Antoine (Aiguebelle).

GUERRIC D'IGNY, ***1^{ier} Sermon pour la fête de saint Benoît.***

1. *Heureux l'homme qui demeurera dans la sagesse, qui méditera la justice et qui pensera en son cœur au regard que Dieu pose sur toutes choses (Si 14, 22).*

À quel point il convient de chanter ces paroles à la louange du bienheureux Benoît, n'importe qui d'entre vous peut aisément le reconnaître, pour peu qu'il ne méconnaisse ni la vie ni l'enseignement de Benoît. À quel point elles conviennent vraiment pour nous entraîner à notre art de vivre, cela ressort des paroles elles-mêmes : il est clair qu'elles nous recommandent la sagesse, la justice, la crainte de Dieu – rien de plus utile dans la vie – et de plus, nous promettent en récompense, la béatitude.

Heureux l'homme, est-il dit, qui demeurera dans la sagesse. En un mot, telle est la béatitude, telle est la sagesse : demeurer dans la sagesse, la tenant avec persévérance. Ce n'est pas celui qui la trouve qui sera de suite et par le fait même heureux, mais bien celui *qui demeurera en elle*. Certes, l'Écriture dit : *Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse* ; mais elle n'en reste pas là, bien au contraire elle ajoute : *et l'homme qui abonde en prudence* (Pr 3, 13). Ceci afin que tu ne penses pas parvenir à la béatitude dès que tu auras trouvé la sagesse ; il faut encore que tu demeures avec elle et en elle, trouvant tes délices en sa présence et à sa table. Ne t'écarte pas de son enseignement jusqu'à ce que tu aies appris à méditer la justice et que, pensant au regard que Dieu pose sur toutes choses, tu n'abondes en prudence. En effet, Salomon lui aussi avait trouvé la sagesse ; mais parce qu'il n'a pas veillé assez prudemment sur lui-même, ne se gardant pas des femmes étrangères, non seulement il perdit la sagesse, mais il se précipita jusqu'au fin fond de cette folie qu'est l'idolâtrie. De la même manière, les sages de ce monde, *qui ont contemplé les perfections invisibles de Dieu rendues visibles et intelligibles, depuis la création du monde, au moyen de ce qui a été créé* (Rm 1, 20), ont semblé avoir trouvé la sagesse ; mais parce qu'eux non plus n'ont pas abondé en prudence et que, *connaissant Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu*, ils ont été, eux aussi, rendus stupides et leur *cœur sans sagesse s'est obscurci* (Rm 1, 21-28 Vg) et cela jusqu'à en perdre le sens et à se livrer à des passions d'ignominie.

2. Comme le montre l'exemple de ces sages selon le monde, certains, quand leur cœur s'est exalté, ont été exclus de la sagesse qu'ils avaient trouvée. D'autres, comme il est évident en Salomon, en ont été détournés par la séduction de la chair. D'autres enfin, à cause de la légèreté et de l'inconstance de leur esprit, troublé à la moindre offense, l'ont abandonnée : *pendant un moment, ils croient, mais au moment de la tentation ils reculent* (Lc 8, 13). Pourquoi donc reculent-ils ? Parce qu'*ils n'ont pas de racines* qui les retiennent. De quelle manière pourraient-ils s'enraciner, sinon en demeurant en place ? Jamais aucune plante n'a pris racine qui ne soit demeurée au lieu où elle avait été plantée. Ainsi en est-il du juste, planté dans la maison de Dieu : il ne pourra ni prendre racine ni se fonder dans la charité s'il ne demeure stable dans un lieu. S'il ne prend pas racine, il ne pourra ni fleurir, ni porter un fruit qui demeure. Même si l'on a espéré au début en le voyant fleurir, on dira de lui : *la moisson a fleuri tout entière avant le temps ; elle germait sans jamais mûrir* (Is 18, 5 Vg). Ou selon un autre prophète : *s'il donne du fruit, des étrangers l'engloutiront* (Os 8, 7).

Veux-tu savoir à quel point la stabilité en un lieu est nécessaire pour demeurer dans la sagesse, pouvoir s'enraciner et donner du fruit en son temps ? *Interroge ton père* Benoît, *il te dira* que le cloître du monastère et la stabilité dans la communauté sont le lieu propre où produire le fruit des vertus dont il a lui-même dressé une longue liste. Que dit, en effet, Salomon de l'homme instable ? *L'homme qui abandonne sa demeure est comme l'oiseau qui émigre de*

son nid (Pr 27, 8 Vg). *La tourterelle avait trouvé un nid où poser ses petits* (Ps 83, 4), elle avait commencé à le réchauffer et à s'y réchauffer ; ses petits étaient venus à terme ; et voilà qu'elle s'envole, laissant inachevée l'œuvre commencée. Pourquoi s'envole-t-elle, d'où s'envole-t-elle et pour aller où, à elle de voir ; de voir aussi quand elle réparera le si grand dommage subi entre temps et quelle raison elle allèguera pour s'excuser d'avoir manqué à sa foi première. Pour ma part, je pense que ce n'est pas une bonne solution, de s'exposer à un dommage certain pour un espoir incertain, même si le profit que quelques-uns y ont trouvé m'invite pour l'instant à suspendre mon jugement.

3. Vraiment, le cas de ceux qui, par amour de la sagesse, ne trouvent plus de repos et le cas de ceux dont j'avais commencé à parler - ceux qui, troublés pour une raison légère et frivole, se détachent de la sagesse - sont deux cas bien différents. En effet, c'est la patience qui donne aux premiers de demeurer à l'école de la sagesse, afin d'y apprendre la sagesse, et ceux qui facilement perdent patience, ne tarderont pas - dit l'Écriture - à rejeter cette sagesse. Ce qui a blessé ces derniers, l'Écriture l'avait dit d'avance : *l'épreuve aura la vertu de la pierre* (Si 6, 22). *Ils ont buté contre la pierre d'achoppement, contre le roc qui fait tomber* (Rm 9, 32-33). La vertu éprouvée de cette pierre les corrigeait et les instruisait, leur montrant à quel point leur esprit manquait de sagesse. Ils interprètent la force de la sagesse comme dureté de pierre ; tout leur est dur, l'enseignement, l'apparence, les paroles.

Elle est dure, dirent-ils, cette parole (Jn 6, 61). Certes, la parole est dure ; n'en est-elle pas vraie pour autant ? La pierre est dure ; n'en est-elle pas précieuse pour autant ? Et pourquoi la vérité est-elle dure pour toi, sinon à cause de la dureté de ton cœur ? Si la piété avait ramolli ton cœur, la fermeté de la vérité te plairait davantage que l'inconsistance de la vanité ou que l'huile de l'adulation. *Elle est dure, cette parole*, dirent-ils, parce que pour eux, la mise à l'épreuve par la sagesse eut la vertu de la pierre. Voilà pourquoi ils cessèrent de la suivre et s'en retournèrent. Ils ont rejeté la pierre précieuse, choisie par Dieu, pour la seule raison qu'ils l'ont trouvée dure.

Assurément, Christ était une pierre, mais de force, non de dureté. Il était une pierre, mais une pierre qui pouvait se changer et, effectivement, elle s'est changée en étang, voire en fontaine abondante, dès qu'elle a trouvé, pour s'y déverser, les cœurs tendres et humbles des fidèles. Quant à ceux qui, si vite offensés par l'apparence de dureté, ont fait marche arrière, peut-être, s'ils avaient persévéré avec les Apôtres, auraient-ils bu, eux-mêmes et ceux qui étaient avec eux, à *un rocher spirituel qui les accompagnait* (1 Co 10, 4). Ils auraient bu aux fleuves d'eau vive (Jn 7, 38) jaillissant en abondance du rocher transpercé sur la croix, de sorte qu'aujourd'hui encore le peuple et le bétail en boivent. Ils auraient même sucé *le miel de la pierre et l'huile de la roche la plus dure* (Dt 32, 13).

4. Vraiment, *tu es heureux, Simon, fils de Jona !* Le Père, déjà, te révélait la douceur du mystère caché sous la dureté apparente des paroles ; quand le Seigneur demanda aux Douze s'ils voulaient partir, eux aussi, tu répondis avec fermeté : *Seigneur, tu as les paroles de la vie éternelle ; à qui irions-nous ?* (Jn 6, 68-69). Oui, tu es heureux, toi qui as choisi de demeurer avec la sagesse et d'être nourri entre temps à sa table du pain du sacrement, avec ses serviteurs, en attendant de progresser dans la foi jusqu'à l'intelligence, et que la sagesse elle-même te nourrisse *du pain de vie et d'intelligence* et te donne à boire *l'eau de la sagesse salutaire* (Si 15, 3 Vg). Heureux vous aussi, mes frères, qui avez inscrit votre nom à la discipline de la sagesse, à l'école de la philosophie chrétienne, à condition toutefois de demeurer avec persévérance dans la sagesse, en sorte que, lorsque son langage vous paraîtra plus dur, soit qu'elle vous prescrive des choses plus difficiles, soit qu'elle vous fasse des reproches plus pénibles, il ne se trouve en aucun de vous *un cœur corrompu par l'incrédulité qui se sépare du*

Dieu vivant (He 3, 12) ! Bien plutôt, dites sans relâche avec l'Apôtre : *Tu as les paroles de la vie ; à qui irions-nous ?*

Certes, tu feins de mettre de la difficulté dans le précepte, de la dureté dans ton langage, mais nous savons qu'*elle est grande, Seigneur, l'abondance de ta douceur que tu as réservée pour ceux qui te craignent, que tu exerces envers ceux qui espèrent en toi* (Ps 30, 20 Vg). Quant à moi, toujours j'espérerai, même si tu me tuais. Et même, plus tu flagellerais, écorcherais, brûlerais, tuerais ce qui vit en moi, plus j'espérerai, afin que ce ne soit plus moi, mais le Christ qui vive en moi (Ga 2, 20). Nous ne te quitterons en aucun cas, car *tu nous donnes la vie* (Ps 79, 19), même en nous tuant. Tu nous guéris, même en nous frappant. Vraiment heureux celui qui demeure avec la sagesse dans cette constance et cette foi, qui prend patience avec longanimité et qui, obéissant fidèlement jusqu'à la mort, ne déserte pas son lieu chaque fois que l'esprit de celui qui exerce un pouvoir sur lui se montre contre lui car il sait que la médication de la discipline fera disparaître les péchés les plus grands.

5. Quant à cette sagesse, demeurer en elle suppose, me semble-t-il, que l'inquiétude ou une quelconque gêne légère ne vous arrache pas facilement à l'une de ses œuvres, telle la psalmodie solennelle, la prière, la *lectio divina*, la part de la tâche quotidienne ou la discipline du silence. C'est à la fin que l'on chante la sagesse : *mes lèvres se réjouissent*, le saint dit même littéralement : *tu te délecteras à la fin des matines et des vêpres* (Ps 64, 9). Quant à la prière, il est sûr, et chaque jour on en fait l'expérience, que *meilleure est la fin de la prière que son début* (Qo 7, 9). De la sorte tu peux te fier au conseil du Seigneur, qu'il a donné un nombre incalculable de fois et grâce à un grand nombre d'exemples, et persévérer dans la prière. Voyons, lire et négliger d'en tenir compte, ou bien avant même d'avoir commencé un livre, le rejeter de tes mains, quel fruit penses-tu que cela puisse t'apporter ? Si tu ne demeures pas avec l'Écriture de manière à t'en faire son familier, par une lecture assidue, quand crois-tu qu'elle pourra se révéler à toi ? A celui qui a l'amour de la parole, est-il dit, l'intelligence sera donnée et *elle lui sera donnée en abondance; quant à celui qui ne l'a pas vraiment, même ce qu'il a par nature lui sera enlevé* (Mt 13, 12) à cause de sa négligence. De même en ce qui concerne le travail manuel, n'avez-vous pas appris suffisamment, là encore, que la consolation, très souvent, est donnée à la fin du travail, tout comme le fut le denier des ouvriers ? Quant au silence, on connaît la promesse du prophète : *dans le silence et dans l'espérance*, dit-il, *sera votre force* (Is 30, 15). Si tu pratiques la justice dans le silence, ce qui, selon Jérémie, est un bien, et que tu attendes en silence le salut de Dieu (Lm 3, 26), alors au milieu du silence, la parole toute-puissante, secrètement, du haut du trône royal pénétrera en toi, et les eaux de Siloé *qui coulent en silence* (Is 8, 6) irrigueront d'un flot précieux la vallée paisible de ton cœur. De ceci tu feras l'expérience, non pas une fois seulement, mais fréquemment, pourvu que ton silence soit culte de la justice, c'est-à-dire si tu médites la justice en sorte de persévérer dans l'Écriture placée sous tes yeux et que tu penses en ton cœur au regard que Dieu pose sur toutes choses (Si 14, 22).

6. *Tel doit être l'objet de ta méditation, et que celle-ci te prenne tout entier afin que ton progrès soit manifesté à tous* (1 Tm 4, 15 Vg). Si, en effet, tu méditais l'iniquité sur ta couche, à savoir la malice inspirée par le Malin, ou bien les illusions que ton cœur enfante, ou bien encore les philosophies creuses ou les théories trompeuses qui sont comme songes de malade, ton silence ne serait-il pas plutôt culte de l'injustice plutôt que de la justice ? Donc si tu veux demeurer dans la sagesse, applique-toi à méditer la justice. *Si tu désires la sagesse*, est-il écrit, *garde la justice, et Dieu te la prodiguera* (Si 1, 26).

Si des pensées mauvaises se ruent sur toi avec violence, confie la garde de ton cœur à une sentinelle ferme et fidèle, qui le gardera en toute vigilance. Je veux parler de la crainte de Dieu qui ne néglige rien et ne laisse entrer personne sans examen ; souvent, elle interroge même

l'ange de lumière : *Es-tu des nôtres ou bien de nos adversaires ?* (Jos 5, 13). Elle regarde autour de soi, de tous côtés, comme pensant à toute heure au regard que Dieu pose sur toutes choses. Elle sait que sans cesse il regarde et juge les cœurs des enfants des hommes. Il est dit de façon heureuse : *il pensera en son cœur au regard que Dieu pose sur toutes choses*, car il est absolument inconscient et il a délaissé son cœur, celui qui néglige de réfléchir à la crainte de Dieu, lui qui ne ressent pas le poids d'une si grande majesté et d'un si grand jugement qui pèsent sur lui.

C'est aussi de façon appropriée qu'il est parlé du regard que Dieu pose sur toutes choses ; pour lui, en effet, tant les choses passées que les choses futures sont présentes : il ne voit pas celles-là derrière soi, ni celles-ci devant soi, mais toutes à la fois, dans un même regard très simple. C'est cela l'éternité, elle est comme un point au milieu de toutes les choses qui ne durent qu'un temps, immobile simplicité qui garde toujours également présents le mouvement circulaire et la roue du temps. La crainte de Dieu pense sans cesse à cet œil éternel qui sans relâche voit et juge tout et elle se tient sur ses gardes. Elle nous arrache non seulement aux actions, mais aussi aux pensées mauvaises. Elle nous enseigne à plutôt méditer la justice et nous garde pour que nous demeurions avec la sagesse.

C'est ainsi que l'homme, qui s'était d'abord retenu par peur du jugement et du châtement, en vient ensuite, insensiblement, à se nourrir de l'amour et de la méditation de la justice et arrive finalement à se reposer et se délecter au banquet et dans l'étreinte de la sagesse. Celle-ci, non seulement chasse la crainte en répandant la charité, mais en outre expulse de l'âme l'ennui et le tourment, en lui infusant la suavité. Quelqu'un, qui avait une certaine intimité avec elle, a dit : *entrant dans ma demeure, je me reposerai en sa compagnie, car il n'y a point d'amertume à converser avec elle, ni d'ennui à vivre auprès d'elle, mais seulement de la joie et de l'allégresse* (Sg 8, 16 Vg). Qu'il veuille nous y faire participer, celui qui a bien voulu participer à notre condition, Jésus Christ, Sagesse de Dieu, qui vit et règne pour tous les siècles des siècles.³



³ Traduction : Sœur Bénédicte Hoen et Sœur Marie Mouris (Val d'Igny).

SEPT TEXTES BREFS

1

[Le moine en proie à l'acédie parle.] Je cherche à tuer le temps en papotages, peu importe lesquels. Car si je ne passe pas la journée à bavarder ou à me promener, je meurs d'ennui (*taedium*). (...)

Garder le silence me fait l'effet d'une torture ; rester en place ? il faudrait être malade ! Quant à travailler de mes mains, cela n'a jamais été selon mon cœur. Le verbiage m'est un festin, le sommeil un délice ; vagabonder ou divaguer, voilà qui me donne des forces ! Entendre des racontars, voir du nouveau, quel bonheur à mes yeux ! Je voudrais qu'il y ait tous les jours changements d'autorité, législation nouvelle, modifications dans les institutions, afin d'obtenir grâce à ces mutations quelque remède à mon ennui. Car j'ai en horreur tout ce qui dure ; j'abhorre de voir quelque chose rester dans un même état.

(Galand de Reigny, *Parabole* 16, 7, in Galand de Reigny, *Parabolaire*, Paris : Cerf, 1992, p. 279-281.)

2

Le premier coup porté par la crainte de Dieu atteint la négligence. La crainte de Dieu, en effet, stimule l'homme à se surveiller lui-même. Mais si la négligence l'emporte, elle engendre la mauvaise curiosité. De fait, tant que la négligence laisse inculte cette terre qu'est le cœur, et lui fait produire chardons et épines, sans qu'elle trouve en elle-même de repos, on est forcé d'aller se traîner hors de soi. Voilà donc comment la mauvaise curiosité s'en va loin du cœur ; elle a pour adversaire la piété. Car la piété consiste à rendre un culte à Dieu, or c'est à l'intérieur du cœur qu'on célèbre ce culte, à l'intention de Celui qui se fait connaître comme habitant notre cœur.

Si cette curiosité n'est pas vaincue, elle engendre l'expérience du mal, car, aussi longtemps que l'esprit va se promener partout, il trouve sans peine l'occasion de goûter au plaisir malsain.

(Bernard de Clairvaux, *Sermon divers* 125, 3, in Saint Bernard, *Sermons divers*, t. II, Desclée de Brouwer, 1982, p. 226.)

3

Si donc, frères, notre âme est devenue une *place forte*, ainsi que nous l'avons dit, il faut que deux femmes y habitent : l'une *assise aux pieds de Jésus* et écoutant *sa parole* ; l'autre servant et nourrissant Jésus. Voyez-vous, frères, s'il n'y avait que Marie dans la maison, il n'y aurait personne pour nourrir le Seigneur ; et s'il n'y avait que Marthe, il n'y aurait personne pour se complaire dans les paroles et la présence du Seigneur. Ainsi donc, frères, Marthe symbolise l'activité en laquelle l'être humain travaille pour le Christ ; Marie symbolise le repos en lequel l'être humain se libère des œuvres extérieures et se complaît dans la douceur de Dieu, soit par la lecture, soit par l'oraison, soit par la contemplation. C'est pourquoi, frères, aussi longtemps que le Christ est pauvre, qu'il marche à pieds sur terre, qu'il a faim et soif, qu'il est tenté, il

faut que l'une et l'autre de ces femmes soient dans la même maison, c'est-à-dire que l'une et l'autre de ces activités coexistent dans la même âme.

(Aelred de Rievaulx, *Sermon pour l'année 19*, 18-19, in Aelred de Rievaulx, *Sermons pour l'année, première collection de Clairvaux*, T. 2, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 1999, p. 56.)

4

Ensuite, il faut s'adonner au travail – fût-il manuel – qui est prescrit, moins à cause de l'agréable détente qu'un moment il apporte à l'esprit qu'en raison de l'agrément qu'il conserve et qu'il entretient pour les exercices spirituels. En s'y livrant, l'âme, un moment, se délasse sans se relâcher : sitôt qu'il lui paraît bon de revenir à elle-même, elle s'en dégage aisément, sans contestation de la part d'une volonté trop engagée, et sans risque d'être souillée par le plaisir éprouvé ou les images du souvenir.

(Guillaume de Saint-Thierry, *Lettre aux Frères du Mont-Dieu*, Paris : Cerf, 1975, p.209.)

5

[Le moine] est pénitent par son état, & par conséquent obligé au travail, comme à la peine que Dieu a imposée à tous les pécheurs en la personne du premier par ces paroles : *À la sueur de ton visage tu mangeras ton pain*. Ainsi quand il s'occupe dans le travail, il obéit aux ordres de Dieu, & il exécute au pied de la lettre l'arrêt qu'il a prononcé contre tous ceux qui ont eu le malheur de lui déplaire. (...) S'adonnant au travail des mains, (...) qu'il emploie utilement les temps qui lui resteront après s'être acquitté de ses autres devoirs, (...) il y a moins de personnes que l'on ne pense, qui soient capables de donner sept ou huit heures tous les jours à la lecture.

(Armand-Jean de Rancé, *La Règle [sic] de saint Benoist nouvellement traduite & expliquée selon son véritable esprit*, T. II, Paris: François Muguet, 1689, p. 270s.)

6

Nous savons tous que, dans un monastère, les services qui permettent de se sentir « protagoniste » en quelque chose n'abondent pas : abbé/abbesse, père-maître/mère-maîtresse, cellérier/cellérière, chantre ... ce qui veut dire que beaucoup de moines et de moniales à l'âge génératif ne trouvent pas où réaliser leur aptitude, ce qui entraîne une éventuelle frustration qui rejaillit sur soi et sur les autres. (...)

Plus concrètement, la capacité générative des profès et professes adultes, comprise comme affermissement et orientation de la génération qui suit, ne trouve pas toujours à s'exprimer au monastère. Il n'est pas rare que cela soit source de crises et de régressions sur le chemin de la maturation humaine et spirituelle. Même le célibat ou la virginité pour le Royaume peut finir par être vécu de façon castratrice. La frustration de la capacité générative est cause de repli sur soi, quête obsessionnelle d'intimité, invalidité précoce, préoccupation excessive de soi.

Une capacité générative vécue de façon positive, au contraire, est source d'élargissement des horizons, d'enrichissement mutuel, d'augmentation de l'énergie vitale humaine, toutes choses qui donnent l'envie de vivre.

(Bernardo Olivera, *Moines et moniales jeunes et moins jeunes. Aspects de notre formation monastique selon une perspective anthropologique*, Conférence donnée aux Chapitres Généraux OCSO, 2002, in Bernardo Olivera, *L'évangile à l'école cistercienne de l'amour. Lettres, conférences et homélies 1990-2002*, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2003, p. 105.)

7

Le travail, surtout manuel, donne aux moines l'occasion de participer à l'œuvre divine de la création et de la rédemption et de marcher sur les traces du Christ Jésus ; il jouit toujours d'une estime particulière dans la tradition cistercienne. Ce travail dur et rédempteur procure le nécessaire aux frères et à d'autres, spécialement aux pauvres, et manifeste la solidarité des moines avec la foule des travailleurs. Il est aussi l'occasion d'une ascèse profitable, favorisant l'évolution et la maturité personnelle, entretenant la santé du corps et de l'esprit ; enfin, il contribue beaucoup à la cohésion de toute la communauté.

(*Constitutions OCSO*, 26.)

S'il y a des artisans au monastère,
ils exerceront leur métier en toute humilité,
si l'abbé le permet.
Si l'un d'eux s'enorgueillit
de son habileté dans son métier,
sous prétexte qu'il apporte quelque chose au monastère,
il sera relevé de ce métier
et ne s'en mêlera plus,
à moins que, revenu à l'humilité,
il n'en reçoive à nouveau l'ordre de l'abbé.

RB 57 : *Des artisans du monastère.*

CINQ PENSÉES

1



Père Agustín Romero Redondo (Huerta)

Date de naissance: 8 décembre 1936

Date d'entrée: 27 septembre 1955

Email: agustin@monasteriohuerta.org

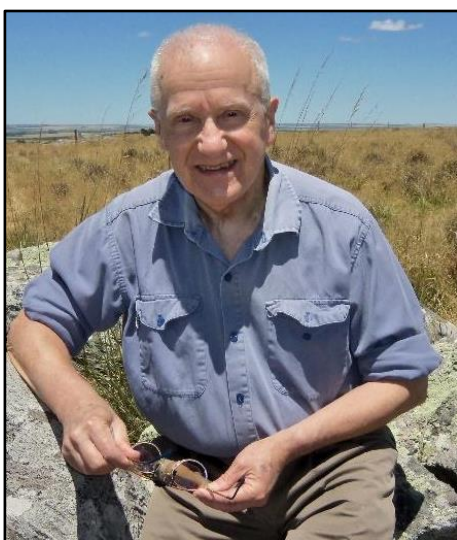
Trois idées ont attiré mon attention dans ce texte : la stabilité dans le lieu, la méditation de la Parole, dans la justice et la présence de Dieu. Pour moi, il y a toujours eu une sensation de manque : en raison de mon parcours de vie, je n'avais jamais réussi à la dépasser, mais j'ai toujours soupiré à cause d'elle. En me confrontant à ces trois idées, je vois que je suis heureux - bienheureux, dit le texte.

J'ai passé 27 années hors du monastère en divers services pour la communauté : 6 pour raison d'études, 13 à la préfondation de Monte Sion et 8 comme aumônier à Vico ; de plus, au monastère même, quatre cours dans une école pour enfants. D'autre part, j'ai donné des cours de formation dans la communauté et pour les jeunes de la Région Espagnole et ce qu'on m'a demandé à ce niveau, je ne l'ai jamais refusé.

En réfléchissant à cette réalité du passé, je constate que j'éprouve intérieurement un fort sentiment d'appartenance à ma communauté, rendu plus vivant par les absences. Je remarque aussi que mon contact avec la Parole, en préparant des cours ou des causeries, m'a enrichi intérieurement malgré ma pratique insuffisante de la *lectio*. La présence de Dieu demeure une aspiration qui cherche à être constante dans ma vie.

Malgré ma sensation négative, je crois qu'à partir de la pauvreté et du désir, l'Esprit m'a progressivement modelé. Et toujours avec, comme idéal, d'imiter l'attitude de serviteur de Jésus et de voir en chaque situation, avec les personnes et les événements, un appel, une *vocation*.⁴

⁴ Traduction : Sœur Anne Morin (Laval).



Dom Augustine Roberts (Azul)

Date de naissance: 23 octobre 1932

Date d'entrée: 3 août 1953

Email: aroberts32@gmail.com

J'ai été particulièrement frappé par le dernier tiers de ce sermon du bienheureux Gueric, du fait qu'elle est un bon résumé de ce qui importe vraiment dans notre vie, à savoir l'unification intérieure et extérieure, l'harmonie entre notre vie extérieure, d'observances, et notre vie intérieure de foi, de confiance et d'amour. Cela m'a fait penser au précepte de saint Benoît au sujet de la prière durant la psalmodie, lequel a revêtu pour moi une importance accrue au cours de ces dernières années. Benoît termine son chapitre avec ces mots - « *Mens nostra concordat voci nostrae* » : « Efforce-toi d'avoir le cœur et l'esprit en harmonie avec les mots que tu chantes, que tu lis ou que tu écoutes ». *Mens* en latin est comme *nous* en grec et signifie non seulement des pensées intellectuelles, mais aussi l'esprit intérieur, l'affectivité, le cœur et les désirs. La phrase de Benoît correspond à ce que dit Gueric : à savoir que pour les observances, nous devrions faire ce que nous faisons, non seulement d'une manière extérieure, mais aussi intérieure. Il ajoute que le contexte indispensable pour cela – ou je dirais le catalyseur – est le silence.

Dans ma propre vie, comme dans mes échanges avec de nombreux moines et moniales, j'ai retrouvé que nos problèmes sont souvent liés à ce besoin d'unification de la personne. Certains l'appelleront une crise d'identité : qui suis-je ? Pour quoi suis-je là ? Qu'est-ce qui n'a pas marché ? Je suis un homme pratique, formé depuis le berceau en vue de produire des résultats de telle ou telle sorte, produire quelque chose de satisfaisant. Mais comment produire le résultat visé par des observances, si ce n'est en les observant, en les accomplissant bien ? Ma tentation alors, confortée par la « Stricte Observance » trappiste, est de bien m'y conformer au niveau extérieur, et c'est pour cela que le principe bénédictin d'harmonisation de l'intérieur avec l'extérieur m'a soudain frappé. C'est qu'il reste tout un travail intérieur à accomplir. Les gens voient les apparences extérieures, mais Dieu regarde le cœur. En outre, Jésus est présent.

Il y a ce monde nouveau auquel il me faut travailler, tâche bien plus délicate que de produire des confitures ou de la gelée, chanter correctement ou faire ma *lectio divina* ! Il m'a

donc fallu découvrir comment parvenir à cette harmonie entre intérieur et extérieur. Un premier éclairage m'est venu des Pères du Désert : « Ne quitte pas ta cellule », comme le dit aussi Gueric à propos de la stabilité. La sagesse populaire espagnole a ce proverbe : « *En tiempo de nubes, no te mudes* » – « Quand le ciel est nuageux, ne songe pas à changer ! » ; reste silencieux, trouve le sens intérieur et ne rêve pas d'une action extérieure quelconque – ce qui serait une réaction typique de notre culture de producteurs-consommateurs. Dieu accomplit sa Création Nouvelle, avant tout de l'intérieur : dans mon cœur, mon esprit, mes désirs, mes pensées, et en particulier mes affects et amours. Où sont-ils ?

J'avais supposé que mon cœur était au Seigneur et dans le monastère, mais mon cœur est bien plus compliqué que mes seules intentions. C'est moi, ce microcosme, et tout ce qui s'y manifeste de pensées, distractions, souvenirs, amitiés ou désirs. Au sens anatomique, le cœur n'a guère que deux oreillettes et deux ventricules, mais le cœur biblique est infiniment plus riche et plus complexe. Et tout doit y être, ici-bas ou au Purgatoire, recentré sur Jésus, pour qu'ainsi *mens nostra concordat voci nostrae* !

Il y a chez moi une dimension intellectuelle assez forte, mais la dimension interpersonnelle, sociale, ne l'est pas moins, et la dimension affective, aimante, est plus forte encore. Gueric désigne le facteur d'intégration de tout cela par les mots de « justice », et de « crainte du Seigneur », pensant peut-être aux degrés de l'humilité de saint Benoît. Il est évidemment bon de travailler pour le Christ et sa justice, mais l'unification intérieure et personnelle est l'œuvre la plus spécifique de Jésus lui-même. La crainte du Seigneur est l'un des sept dons du Saint-Esprit, dont l'action s'étend de manière plus profonde, meilleure et plus rapide, que celle de tout chirurgien ou psychologue. Il s'agit d'une crainte révérencielle et non d'une crainte servile : la crainte d'attrister l'Esprit et d'entraver le chemin de l'agir divin, l'*Opus Dei* intérieur. Il n'est jamais trop tard pour apprendre !⁵

⁵ Traduction : Père Godefroy Ragueneau de St Albin (Aiguebelle).



Mère Bibiane Tayé Igaro (L'Étoile)

Date de naissance: vers 1957

Date d'entrée: 1 mars 1981

Email: etoilenotredameocso@gmail.com

« Pour moi, j'espérerai toujours, quand même tu me tuerais. Bien mieux, j'espérerai d'autant plus que tu flagelleras, trancheras, brûleras, tueras tout ce qui vivait en moi, afin que ce ne soit plus moi qui vive, mais le CHRIST qui vive en moi. »

Ce texte de notre père le Bienheureux Gueric me rappelle mon parcours monastique que je ne peux pas raconter en quelques lignes.

En effet, durant mon noviciat, je me trouvais en train de répéter à la moindre difficulté : Moi je suis fatiguée, je veux partir chez moi. Cette phrase était fréquente dans ma bouche jusqu'au jour où ma mère prieure d'alors me dit : « Si tu continues de dire ça, tu finiras par partir, ne dis plus des choses comme cela. » A partir de ce moment-là, je me suis apaisée. Alors quand se présentent des difficultés, je me contente de dire : qui t'a appelée ici ? N'est-ce pas toi-même qui es venue ? Alors marche! En fait, la plupart des difficultés venaient de moi-même, à cause de ma sensibilité.

Mais les moments les plus difficiles de ma vie monastique furent le temps de mon abbatiat. En effet, le malin a tout mis en œuvre pour avoir raison sur nous, mais le Seigneur ne nous pas abandonnées. Et ce fut moi-même qui me suis trouvée en train de dire à quelques-unes qu'il ne faut pas fuir les épreuves. Certaines me disaient : moi j'ai envie de partir dans telle communauté parce que c'est trop pénible. Je répondais : moi je ne quitterai pas malgré les humiliations.

Et dans ma lutte intérieure, je ne cesse de dire au Malin qui me talonne : même si ma chair tombe en miettes, je ne quitterai pas mon Seigneur. Je suis donc restée au monastère pour continuer mon chemin de conversion à la suite du Christ.



Mère Gail Fitzpatrick (Mississippi)

Date de naissance: 31 janvier 1938

Date d'entrée: 29 août 1956

Email: gail@olmabbey.org

Au début de ma vie monastique, alors que nous étudions les vœux, j'ai été frappée par la relation entre notre vœu de stabilité et l'Évangile de saint Jean. L'enseignement de Jésus dans le chapitre 15 de saint Jean a résonné en moi: « demeurez en moi comme je demeure en vous ! De même que le sarment, s'il ne demeure sur la vigne, ne peut de lui-même porter du fruit, ainsi vous non plus si vous ne demeurez pas en moi ». (Jn 15, 4).

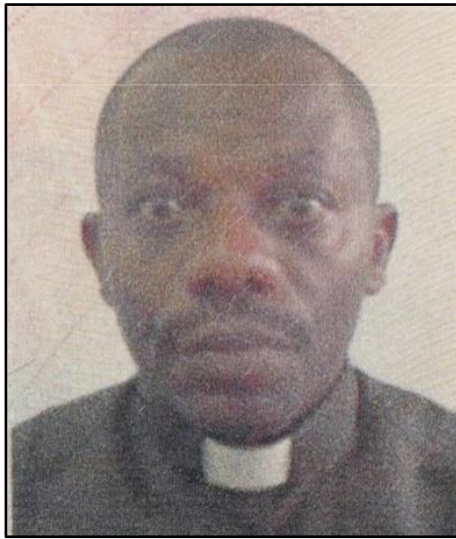
Dans son premier sermon pour la fête de saint Benoît, Gueric parle de « demeurer dans la sagesse ». Ce « demeurer » est crucial si nous voulons être heureux et porter du fruit dans notre vie monastique. En méditant ce texte, j'identifie la sagesse dont parle Gueric avec Jésus, la Sagesse de Dieu.

Demeurer en Jésus requiert une « stabilité dans le lieu aussi bien qu'une stabilité de l'esprit et du cœur ». Gueric décrit la pratique consistant à demeurer dans la Sagesse: fidélité à l'Office Divin, prière privée, *lectio divina*, travail quotidien et pratique du silence.

Ce sont les éléments ordinaires de la vie monastique... les pratiques quotidiennes qui ont peu d'éclat et qui provoquent peu l'admiration des spectateurs. C'est simplement « ce que font les moines » – mais c'est là le point crucial – ce que font les moines consiste à de vivre instant après instant ouverts à l'influence de la grâce et de la miséricorde de Dieu. Mais je dois ÊTRE ICI pour recevoir cette grâce ici et maintenant. Pour pouvoir grandir dans l'amour de Dieu et des autres je dois rester là – dans les bons et les mauvais moments.

Ainsi la demeure de Jésus en nous, ce que chacun de nous désire, portera du fruit si nous nous laissons modeler, former, ciseler par le beau lieu et encore plus par cette unique communauté qui est la nôtre.⁶

⁶ Traduction : Sœur Laurence Gouezin (Campénéac).



Dom Vedaste Vitchoho Visogho (Mokoto)

Date de naissance: 8 septembre 1963

Date d'entrée: 27 juillet 1986

Email: vitchomoooco@gmail.com

L'essai de ma petite réflexion sur un des beaux textes de Guerric d'Igny, le 1er Sermon pour la fête de Saint Benoît m'a ouvert les yeux sur un très riche trésor spirituel. J'ai été émerveillé de voir comment Guerric nous livre à partir de sa plume un bon enseignement sur la sagesse. Derrière son texte on découvre sa propre expérience de vie monastique bien nourrie par la sève de la parole de Dieu lue, écoutée, méditée et pratiquée dans la vie quotidienne.

En effet, Guerric d'Igny commente à l'occasion de la fête de Saint Benoît le passage de Si 14, 22 : « bienheureux l'homme qui demeurera dans la sagesse et qui gardera conscience du regard partout présent de Dieu ». Il applique cette béatitude à Saint Benoît. Il nous montre qu'il ne suffit pas de trouver la sagesse, mais qu'il faut en plus la garder avec persévérance et prudence.

En écoutant attentivement la suite de son sermon, on perçoit aisément qu'il est en train d'inviter ses auditeurs, c'est-à-dire les moines de sa communauté et tous ses lecteurs que nous sommes, à considérer la sagesse-parole de Dieu comme la mère des vertus. L'aimer, la garder précieusement à travers la *lectio divina*, la parole de Dieu écoutée chaque jour dans nos célébrations liturgiques, et nous laisser guider par elle dans nos différentes activités, cela nous procure le bonheur de vivre sous le regard bienveillant de Dieu.

Pour rester vigilant face aux tentations, il nous donne des exemples de vices qui peuvent nous détourner facilement de la sagesse : l'orgueil, les séductions de la chair, la légèreté et l'inconstance, ainsi que le manque d'endurance face aux épreuves. Contre ces derniers vices il invite les moines à pratiquer avec constance les exercices propres à la sagesse tels que : la psalmodie solennelle, l'oraison, la lecture de l'Écriture sainte, la tâche quotidienne, la règle du silence.

En conclusion, ce premier sermon de Guerric d'Igny pour la fête de saint Benoît est un texte très riche en spiritualité monastique. Bien que nos bibliothèques soient remplies d'ouvrages neufs et intéressants, pour notre cheminement monastique nous avons grand intérêt à nous ressourcer aux écrits de nos Pères cisterciens.

POUR VOTRE CAHIER DE NOTES

1. Écrivez trois points ou idées que ce dossier a fait surgir en vous et dont vous voudriez vous souvenir.
2. Si cela vous dit, écrivez une réponse personnelle sur les points étudiés dans ce dossier. 250 mots seront suffisants.
3. Si vous voulez partager cet essai, vous pouvez l'envoyer à Père Michael Casey, (Tarrawarra) : experientia.editor@gmail.com. S'il-vous-plaît, ajoutez une photo de vous-même, avec votre nom et adresse du monastère, votre date de naissance, la date de votre entrée, et votre adresse électronique personnelle.

QUELQUES LECTURES POUR APPROFONDIR

Michael Casey, « Manual Work in the Rule and Beyond », dans *Tjurunga* 78 (2010) 38-63.

Brendan Freeman, « Beware of *Acedia* » dans *Come and See: The Monastic Way for Today*, Collegeville: Cistercian Publications, 2010, pp. 121-124.

Isabelle Jonveaux, *Le monastère au travail: Le royaume de Dieu au défi de l'économie*, Montrouge : Bayard, 2011.

Bernardo Olivera, *Moines et moniales jeunes et moins jeunes. Aspects de notre formation monastique selon une perspective anthropologique*, Conférence donnée aux Chapitres Généraux OCSO, 2002, dans *L'évangile à l'école cistercienne de l'amour. Lettres, conférences et homélies 1990-2002*, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2003, p. 105.)

Pierre Vallin, article *Travail*, dans *Dictionnaire de Spiritualité*, XV, col.1186-1250.



UNITÉ SEPT

Prière

PRIÈRE

Le treizième siècle a été témoin d'un mysticisme fleurissant chez les moniales cisterciennes. Les récits hagiographiques contemporains de certaines existent, mais à part Sainte Gertrude, elles n'ont pas laissé beaucoup d'enseignements. Béatrice de Nazareth semble avoir écrit quelques traités sur les aspects de la vie monastique, mais la plupart ont été détruits après sa mort pour éviter une enquête de l'Inquisition. Nous avons quelques traces de certains textes préservés dans sa *Vie* posthume écrite par un aumônier du monastère. Et par chance, son traité sur les *Sept manières du Saint Amour* a survécu.

Quoique Béatrice semble avoir eu une solide éducation et ait une bonne connaissance du latin, son travail a été écrit en langue vernaculaire. Cela donne une originalité et une fraîcheur à son enseignement, bien qu'il soit en continuité avec les grands auteurs cisterciens du siècle précédent. Tout le but du traité de Béatrice est de prouver que la longue expérience de la prière n'est jamais la même. Dans le cours normal des événements, un moine ou une moniale fera l'expérience de quelque chose des écrits de Béatrice, mais peut-être pas avec la même intensité. Dans la plupart des cas, cependant, le voyage de la prière commence avec le désir et culmine dans l'union.

Dans cette unité, nous vous demandons de réfléchir sur votre propre expérience de prière et les différentes formes qu'elle a prises durant vos années de vie monastique. La réflexion sur votre pratique actuelle pourra, peut-être, vous mener à quelques changements qui feront que la prière deviendra un élément plus important de votre vie quotidienne.

QUESTIONS POUR LA RÉFLEXION

1. J'ai toujours du temps pour manger, pour dormir, pour discuter, pour suivre les infos et vérifier mes mails, mais est ce qu'il m'arrive de dire que je n'ai pas de temps pour la prière?
2. Comment ma relation à Dieu s'est-elle développée depuis mon entrée au monastère? Quel est le rôle joué par la liturgie? Par la *lectio divina*? Par la prière personnelle?
3. Est-ce que quelqu'un m'a initié à une vie plus intérieure au commencement de ma vie monastique ou avant? Est-ce que j'ai quelqu'un avec qui je peux, à l'occasion, discuter librement de mes expériences de prière? Au sein de la communauté ou en dehors?
4. Quel critère me fait évaluer ma vie de prière? Est-ce une question de me sentir à l'aise dans ma vie, des besoins de dévotions, ou d'être constamment en recherche de vivre en accord avec l'Évangile?
5. Quelles formes prend ma prière aujourd'hui? Y a-t-il du changement ou une évolution? En moyenne, combien de temps je donne à la prière personnelle et à la *lectio divina*? Jusqu'à quel point ma prière est-elle devenue partie prenante de ma vie en devenant prière continue? Est-ce que je rencontre des obstacles à vivre la prière continue dans la vie quotidienne?
6. Est-ce que la Liturgie des Heures et la célébration de l'Eucharistie sont de réelles sources de prière et de vie? Est-ce que ma vie intérieure est enrichie par ma participation à la liturgie?

7. Jusqu'à quel point ai-je fait l'expérience de la vie monastique comme pourvoyeuse d'une atmosphère de prière contemplative? Est-ce que le monastère m'offre l'opportunité d'une formation permanente pour la prière? Est-ce que je pense que la prière continue est un idéal réaliste dans la vie cistercienne moderne?⁷



⁷ Traduction : Sœur Laurence Gouezin (Campénéac).

INTRODUCTION AUX SEPT MANIÈRES DE L'AMOUR DE BÉATRICE DE NAZARETH



Mère Benedict Thissen (Koningsoord)

Date de naissance: 29 mars 1951

Date d'entrée: 8 septembre 1977

Email: zr.benedict@koningsoord.org

Ce n'est pas à partir d'une perspective purement humaine que Béatrice décrit notre chemin spirituel mais à partir de la dynamique de l'Amour, active entre Dieu et nous. Cette initiative vient de Dieu, vient de l'Amour et non de nous-mêmes. Notre amour sera de répondre à cet Amour, en étant touchés et attirés par l'Amour divin.

Il y a sept manières par lesquelles l'Amour agit comme une réalité vivante dans notre expérience humaine, une fois de cette manière, une autre fois de cette autre. Ce n'est pas une affaire de degrés ou d'étapes par lesquels nous pourrions monter. L'Amour est le guide qui nous conduit sur notre chemin de retour à Dieu. Les différentes manières de l'Amour renvoient à l'expérience de la personne mais cette expérience est le fruit de la dynamique de l'Amour. Sur ce chemin, Béatrice ne s'arrête pas à la personne elle-même ni à tout ce que fait cette personne mais elle nous rend conscients des effets de l'Amour.

La première manière montre clairement que l'Amour se révèle comme désir qui doit régner longtemps dans le cœur avant d'être capable de vaincre toute résistance. Ce désir nous invite à sortir de nous-mêmes et de notre manière de disposer librement de nous-mêmes pour répondre à l'Amour et nous y abandonner. Il y a une zone de tension entre notre propre désir de préserver nos propres besoins et le désir de l'Amour qui justement nous pousse à nous confier aux yeux de l'Autre.

Cela nous ouvre et nous pouvons ainsi aller au-delà d'une manière d'être fermée sur nous-mêmes. L'âme est attirée dans ce désir de recevoir et d'exister dans la pureté, la liberté et la noblesse dans lesquelles elle a été créée par son Créateur, c'est-à-dire selon son image et sa ressemblance, et auxquelles elle est appelée. C'est un long processus de purification de tout ce qui nous retient d'entrer pleinement dans l'Amour. C'est l'Amour qui accomplit ce processus

dans nos vies de par la deuxième jusqu'à la cinquième manière. C'est pour cela que ces manières de l'Amour arrivent sporadiquement et non nécessairement en ordre bien qu'elles soient liées. Nous sommes tant aimés de Dieu qu'Il veut nous vêtir de sa propre noblesse. Et c'est là que nous trouvons notre véritable liberté. Le chemin spirituel ne peut survenir que dans le désir de l'Amour dans lequel nous rencontrons Dieu. C'est ce qui nous transforme dans notre être profond. Ou, comme Guillaume de Saint Thierry le dit : « Ce que l'âme comprend par perspicacité naturelle est ce qu'elle saisit, mais ce qu'elle comprend par perspicacité spirituelle, est ce qui la saisit plutôt. »

La deuxième manière de l'amour forme un diptyque avec la troisième. Elle décrit l'enthousiasme de celui qui commence quand il est touché par Dieu de telle sorte qu'il désire se donner lui-même à l'Amour avec tout ce qu'il est et sans chercher de récompense. C'est notre réponse humaine de l'intérieur et nous servons l'Amour avec amour. C'est le Seigneur lui-même qui aime en nous, nous sommes attirés de l'extérieur de nous-mêmes dans l'Amour, un amour sans mesure.

La troisième manière de l'Amour nous confronte avec notre insatisfaction. Ce n'est pas un manque de notre part mais une qualité de ce désir de l'Amour lui-même ; ce n'est jamais assez. Nous faisons ce que nous pouvons mais dans tout cela nous découvrons que ce que l'Amour nous presse de désirer de tous nos désirs, reste au-delà du champ de nos tentatives. Cela dépasse notre imagination humaine et notre gamme de valeurs. Quand nous accrochons-nous à nous-mêmes et quand nous laissons-nous aller sous les ailes de l'Amour ? Nous faisons l'expérience de l'agonie en l'absence de l'Amour. Nous devons demeurer dans cette agonie jusqu'à ce que l'Amour nous mène à une autre manière de l'Amour.

La quatrième et la cinquième manières de l'Amour sont aussi un diptyque : parfois un bonheur extraordinaire, parfois une grande douleur. C'est l'expérience paradoxale de l'Amour. La quatrième manière dépeint une douceur joyeuse parce que, sans rien faire, le cœur a été transformé en Amour. C'est à un niveau plus profond dans notre âme que cela se joue. Continuer dans cette manière d'aimer ne se situe pas dans une perfection qui serait le résultat de nos propres efforts, mais dans la prise de conscience d'une intimité portant et accompagnant nos propres efforts. Lorsque nous devenons conscients que notre vie se situe dans ce courant sans limite de l'Amour et que nous n'avons pas besoin de plaire à l'Amour, nos perspectives changent. Nous entrons dans une plus grande intimité avec Dieu. Ce qui était distance entre l'Amour et nous devient rencontre. Ce qui nous blesse le plus profondément nous a transformés et nous guérit totalement. C'est la grâce de faire l'expérience de quel amour nous sommes aimés par l'Amour, avant toute autre chose.

La cinquième manière décrit comment l'expérience de l'Amour nous déconstruit. L'Amour nous dépouille de notre « moi ». Et cela crée en nous de l'angoisse. Nous sommes submergés, nous découvrons notre inertie, les obstacles et les contradictions qui sont en nous. La douceur de l'Amour irradie, nous pousse de l'intérieur et nous rend capables de réaliser que dans sa lumière tout ce que nous voudrions être ou faire, n'a plus aucun sens. L'Amour a pris le dessus et nous mène avec lui au-delà de ce que nous comprenons. C'est pourquoi en même temps dans cette union nous sommes brisés, nous semble-t-il : à la fois blessure et guérison. « Comme un feu dévorant qui entraîne tout ce qu'il touche et le consume, elle ressent l'Amour à l'œuvre avec force en elle-même, n'épargnant rien, entraînant tout en elle-même sans mesure et le consumant ».

La sixième manière ne peut être atteinte qu'au travers des cinq précédentes et elle dure. Le désir et l'attitude fondamentale de la première manière trouve ici sa réalisation : toute opposition en nous est vaincue et c'est librement que nous sommes mus par l'Amour. L'intégrité de l'image de Dieu vient à la lumière en nous, bien qu'elle soit cachée à nous-mêmes. Nous sommes morts en disparaissant dans l'Amour et nous n'avons plus rien à perdre. Tout ce qui nous arrive a du prix à nos yeux parce que nous sommes conscients que c'est en cela que nous sommes unis à Dieu. Le chemin de purification est terminé.

La septième manière nous montre la frontière entre temps et éternité. L'Amour nous laisse absorbés dans une intimité qui dans son immédiateté échappe à notre être créé. Nous nous perdons alors dans son éternité. Nous ne vivons plus mais nous sommes totalement saisis dans la dynamique de l'Amour entre le Père et le Fils. Dépouillés de toute image, revêtus de la sagesse éternelle, nous aimons tout de la création, comme l'aime Dieu lui-même. Mais voir Dieu est mourir dans l'immensité de Son désir. L'âme expérimente l'abîme absolu entre l'immédiateté de Dieu et la contingence de l'existence créée. La vie sur terre est devenue un exil, une vie qui se meurt.

C'est dans chaque être humain que se trouve cette vie dans l'Amour avec sa dynamique et notre réponse à cet Amour, même si même si nous n'en sommes pas du tout ou partiellement conscients.⁸

BÉATRICE DE NAZARETH, Des sept manières du Saint Amour.

Il y a sept manières d'aimer qui ont leur origine auprès du Très-Haut et qui y reconduisent (*cf.* Is 55, 10-11 ; Si 1, 1 ; Jn 3, 13 ; 16, 28).

La première manière d'aimer

La première manière d'aimer est un désir qui vient, tout agissant, de l'amour. Ce désir doit régner longtemps dans le cœur avant d'être capable d'en expulser efficacement toute résistance. Il doit opérer avec fermeté et circonspection et croître virilement dans cet état.

Cette manière est un désir qui provient incontestablement de l'amour : en effet, l'âme bonne qui veut servir fidèlement notre Seigneur, le suivre pieusement et vraiment l'aimer est irrésistiblement attirée (*cf.* Ct 1, 4) à s'établir et à demeurer dans la pureté, la liberté et la noblesse que le Créateur lui donna en la faisant à son image et à sa ressemblance (*cf.* Gn 1, 26). Voilà ce que l'âme doit chérir intensément et entourer du plus grand soin. C'est ainsi qu'elle désire conduire toute sa vie et par là agir et croître et s'élever à un amour plus excellent pour connaître Dieu plus intimement jusqu'à atteindre cette perfection accomplie à laquelle Dieu l'a destinée et appelée.

Dès le matin tôt et jusqu'au soir tard, elle y tend ; elle s'y livre entièrement ; c'est l'unique objet de sa demande, de son zèle et des supplications qu'elle adresse à Dieu ; c'est

⁸ Traduction : Sœur Claire Bouttin (Redwoods).

tout l'objet de ses cogitations : comment y parvenir et comment obtenir de s'approcher le plus possible de la ressemblance avec l'Amour, ornée des vertus, avec toute la pureté de la noblesse la plus proche de l'Amour.

Souvent, une telle âme examine avec soin ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être, ce qu'elle possède déjà et ce qui manque encore à ses désirs et, avec toute l'ingéniosité dont elle est capable, elle s'efforce de prévenir et d'éviter tout ce qui pourrait faire obstacle ou nuire à son projet. Son cœur ne connaît pas de répit. Jamais il ne s'arrête de chercher et de désirer et d'apprendre et de tirer à elle tout ce qui peut l'aider pour faire avancer sa conquête de l'Amour.

Tel est le plus grand effort de l'âme mise dans cet état. Cela l'oblige à travailler et à se donner beaucoup de peine, jusqu'à ce que son application et sa fidélité obtiennent de Dieu d'être désormais inébranlable dans le service de l'Amour, avec une conscience libre, un esprit pur et une intelligence éclairée, sans plus être gênée par ses chutes passées.

Une telle manière de désirer avec une si grande pureté et une si grande noblesse vient certainement de l'amour et non pas de la crainte. Car la crainte pousse à agir ou à souffrir, à faire ou à abandonner par peur soit du courroux de notre Seigneur et du jugement du juste Juge, soit de la vengeance éternelle ou des sanctions temporelles (cf. 1 Jn 4, 17-18). Mais l'Amour, en tout ce qu'il fait, ne peut tendre qu'à la pureté, la hauteur sublime et l'éminente noblesse qu'il est, qu'il possède et dont il jouit en lui-même. Une telle façon d'agir, il l'apprend à ceux qui le fréquentent.

La deuxième manière d'aimer

De temps en temps, l'âme fait l'expérience d'une deuxième manière d'aimer. Elle se propose alors de servir notre Seigneur gratuitement, seulement par amour, sans autre raison et sans la moindre rétribution de grâce ou de gloire. Comme une noble demoiselle qui sert son seigneur, conquise par son grand amour, sans attendre aucun salaire : il lui suffit de pouvoir le servir et que lui, son seigneur, accepte d'être servi par elle. C'est ainsi que l'âme veut servir l'Amour par amour, sans mesure et au-delà de toute mesure, au-delà de toute logique de la raison humaine, avec une parfaite loyauté.

Quand l'âme est en cet état, l'ardeur de son désir est si vive et elle est si disposée à servir, si prompte au travail, si douce au milieu des contrariétés et si joyeuse dans les épreuves que, avec tout ce qu'elle est, elle désire plaire à son Seigneur. C'est ainsi qu'elle est bien aise dès qu'elle trouve quelque chose à faire ou à souffrir au service de l'Amour et pour son honneur.

La troisième manière d'aimer

Parfois, l'âme bonne fait l'expérience d'une autre manière d'aimer qui n'est pas sans l'incommoder beaucoup et lui causer bien des peines. Cela lui arrive quand elle désire satisfaire à l'Amour et le suivre en lui rendant tous les honneurs voulus et tous les services par une obéissance entière et une totale soumission d'amour.

Parfois, ce désir devient une véritable tempête dans le cœur. Alors, elle s'applique avec beaucoup de zèle à tout entreprendre, à pratiquer toutes les vertus, à tout supporter avec patience et à accomplir tout ce qu'elle fait sans aucun ménagement et avec un amour sans bornes. En cet état, son ardeur la rend prête à tous les services, prompte à agir et intrépide pour affronter et supporter les peines. Mais quoi qu'elle fasse, elle demeure insatisfaite. Par-dessus tout, elle souffre de ne pouvoir selon son grand désir satisfaire à l'Amour et de rester tellement en deçà de la mesure à laquelle son amour la presse.

Elle sait bien pourtant que cela dépasse les forces humaines et tout ce qui est en son pouvoir. Car ce qu'elle désire est impossible et n'est à la portée d'aucune créature. Elle voudrait

en effet, à elle seule, faire autant que tous les hommes sur terre et que tous les esprits du ciel et que toute créature d'en haut comme d'en bas – oui, elle voudrait faire infiniment plus en gestes de service d'amour et d'honneur, selon ce qui convient à la dignité de l'Amour. Ce qui lui manque encore en un tel service, elle veut l'accomplir avec toute sa volonté et avec grand désir. Mais cela n'arrive pas à la satisfaire.

Sachant bien que l'accomplissement d'un tel désir dépasse de beaucoup ses forces et surpasse toute intelligence et raison humaines, elle n'arrive cependant ni à se modérer ni à se maîtriser ou à s'apaiser. Elle fait tout ce qu'elle peut. Elle rend grâce et loue l'Amour ; tout ce qu'elle entreprend et toute la peine qu'elle se donne, c'est à cause de l'Amour. Elle soupire après l'Amour et se livre entièrement à l'Amour. Mais tout cela ne lui procure aucun repos. Elle souffre de ne pouvoir faire autre chose que de désirer ce qu'elle ne peut obtenir. Par conséquent, il lui faut continuellement être tourmentée dans son cœur et demeurer dans l'affliction. Aussi, il lui semble que, vivante, elle meurt et qu'en mourant elle souffre la peine de l'enfer. Toute sa vie est un enfer et un tourment, et elle est terrifiée par le désir anxieux qui reste inassouvi parce qu'elle est incapable de le satisfaire, n'arrivant pas à l'atténuer ni à le rassasier. Elle se voit obligée d'endurer ce supplice, jusqu'à ce que notre Seigneur la console en lui donnant accès à une autre manière d'aimer et de désirer, et lui procure une connaissance encore plus intime de lui. Il lui faut alors œuvrer selon ce qui lui est donné de faire par notre Seigneur.

La quatrième manière d'aimer

Notre Seigneur a coutume d'accorder encore une autre manière d'aimer, tantôt sous forme de grande félicité, tantôt à travers de grandes douleurs. C'est ce que nous voulons exposer maintenant.

Il arrive parfois que l'amour surgit avec une douce tendresse dans l'âme et s'éveille joyeusement et s'y meut sans aucun concours humain. Le cœur alors est touché si tendrement par l'Amour, et si désirablement attiré vers l'Amour, et si passionnément saisi par l'Amour, et si fortement dominé par l'Amour, et si aimablement embrassé dans l'Amour que l'âme se trouve entièrement conquise par l'Amour.

Dans cet état, elle éprouve une grande intimité avec Dieu, une clarté toute lucide, une félicité merveilleuse, une noble liberté, une douceur exquise et le sentiment intense d'être saisie par la force de l'Amour avec une surabondante plénitude d'ineffables délices. Elle expérimente alors à quel point tous ses sens sont sanctifiés dans l'Amour, que sa volonté est devenue amour et qu'elle est si profondément immergée, plongée dans l'abîme de l'Amour qu'elle est devenue elle-même tout entière amour.

La beauté de l'Amour l'a dévorée, la véhémence de l'Amour l'a consumée, la douceur de l'Amour l'a submergée, la grandeur de l'Amour l'a engloutie, la noblesse de l'Amour l'a saisie dans son étreinte, la pureté de l'Amour l'a ornée, l'excellence sublime de l'Amour l'a attirée vers le haut et l'a tellement unie à lui qu'elle se doit d'appartenir entièrement à l'Amour et ne peut se dévouer à rien d'autre qu'à l'Amour.

Quand elle expérimente en elle cette surabondance de délices et que son cœur est à ce point comblé, alors son esprit s'abîme tout entier dans l'Amour, son corps commence à céder et à lui échapper, son cœur se liquéfie et toutes ses forces sont anéanties. Elle est tellement envahie par l'Amour que c'est à peine si elle réussit encore à se tenir debout et que souvent elle n'est plus maître de ses membres et de ses sens.

Comme un vase rempli à ras bord déborde aussitôt qu'on le touche, ainsi se sent-elle également quand, touchée à l'improviste, elle est vaincue par l'immense plénitude qui remplit son cœur. Aussi, il arrive souvent qu'à son cœur défendant elle perde la maîtrise de soi.

La cinquième manière d'aimer

Parfois, il arrive aussi que l'Amour surgit avec violence dans l'âme. Il s'y éveille comme une tempête, avec grand fracas et une rage passionnée, comme s'il voulait briser violemment le cœur et entraîner l'âme hors d'elle-même et l'élever au-dessus d'elle-même, tant pour s'adonner à l'amour que pour expérimenter tout ce qui manque encore à l'amour. L'âme est aussi poussée avec force à accomplir les œuvres grandes et pures de l'amour ou à satisfaire entièrement à ses exigences multiples. Ou encore, elle aspire à se reposer dans les douces étreintes de l'Amour, dans les désirables délices et dans la jouissance de sa possession, en sorte que son cœur et ses sens désirent ce bonheur, le recherchent avec zèle et y aspirent de toute leur énergie passionnée.

Quand elle se trouve en cet état, elle a l'esprit si fort et le cœur si entreprenant, et son corps si dispos et son travail si prompt, et elle est tellement active en dehors comme au-dedans, qu'il lui semble que tout ce qui est en elle est en activité, même si elle est toute immobile au-dehors. Elle ressent en même temps une nostalgie intérieure très forte, une aspiration extrême vers l'amour, une grande impatience de désir et le tourment multiple du grand déplaisir. Ou bien, elle ressent l'affliction sans cause aucune du grand sentiment de l'amour, ou de ce que, dans l'amour, elle aspire particulièrement à obtenir avec grande ardeur, ou du chagrin d'être privée de la fruition de l'Amour.

Pendant que l'Amour se meut si puissamment et si impétueusement, il déborde à ce point dans l'âme qu'il semble que son cœur est tout blessé et que ces blessures sont chaque jour renouvelées et rendues plus pénibles, dans un sentiment d'affliction douloureuse et sans cesse renaissante. Aussi lui semble-t-il que ses veines s'ouvrent, que son sang s'écoule, que sa moelle dépérit, que ses os faiblissent, que sa poitrine se consume et que sa gorge se dessèche, de sorte que sa face et tous ses membres ressentent la chaleur intime de l'amour éperdu. Par moments, elle a aussi la sensation qu'une flèche passe et repasse à travers son cœur jusqu'à sa gorge et continue plus avant jusqu'au cerveau, comme si elle tombait en défaillance.

Et tel un feu dévorant (*cf.* Dt 4, 24 ; Hé 12, 29) qui attire tout en lui et consume tout ce dont il peut s'emparer, ainsi ressent-elle l'Amour travaillant impétueusement au-dedans d'elle, sans merci ni mesure, attirant tout à lui pour le consumer.

Et elle est fortement atteinte par tout cela, son cœur est très affaibli et toutes ses forces sont anéanties. Son âme est nourrie, son amour est allaité et son esprit est mis en suspens, car l'Amour dépasse tellement toute compréhension (*cf.* Ép 3, 19) qu'elle ne peut pas arriver à en jouir. Et, à cause de cette affliction, elle voudrait parfois rompre le lien et échapper à l'union avec l'Amour.

Mais elle est tellement dominée par ce lien de l'Amour et vaincue à ce point par la démesure de l'Amour qu'elle ne peut plus ni garder les limites de la raison ni exercer le simple bon sens. Elle n'arrive pas à s'épargner en se maintenant dans les mesures fixées ni à se tenir à ce qui est sage. Plus il lui est donné d'en haut, plus elle réclame ; et plus il lui est révélé, plus elle languit de désir de s'approcher davantage de la lumière de la vérité et de la pureté et de la noblesse et de la fruition de l'Amour. Sans cesse stimulée et attirée davantage, rien ne la satisfait ni ne la rassasie. Cela même qui la tourmente et la blesse le plus la guérit et la soulage aussi le plus ; et ce qui lui inflige la blessure la plus profonde, cela seul lui procure la santé.

La sixième manière d'aimer

Quand l'épouse de notre Seigneur a réalisé de nouveaux progrès et de nouvelles ascensions dans sa haute dévotion, elle goûte encore une autre nouvelle manière d'aimer, dans

l'être le plus intime et la connaissance la plus élevée⁹. Elle sent que l'Amour a triomphé en elle de tous les ennemis, et qu'elle a corrigé les défauts, maîtrisé les sens, orné la nature, augmenté et élevé son état, et qu'elle est devenue tout à fait maîtresse d'elle-même sans contradiction, de sorte qu'elle possède son cœur en sécurité, qu'elle peut tout à la fois se reposer dans la jouissance et œuvrer en toute liberté.

Dans cet état, l'âme en arrive à estimer toute chose qui appartient à la dignité de l'Amour comme légère, facile à accomplir ou à laisser, à souffrir et à supporter. Aussi lui est-il doux de s'appliquer à l'Amour.

Elle ressent alors une puissance divine, une pureté claire, une douceur spirituelle, une liberté délicieuse, une sagesse pleine de discernement et une suave égalité à l'égard de notre Seigneur dans la proximité avec Dieu.

Elle ressemble alors à une maîtresse de maison qui a bien gouverné sa famille (cf. Pr 31, 10-31), l'a prudemment organisée, admirablement réglée, l'a protégée avec prévoyance et préservée avec sagesse, enfin, qui agit avec discernement. Elle introduit et congédie, elle fait comme elle laisse faire, à son gré. Ainsi en va-t-il de cette âme : elle est amour et l'Amour règne en elle avec une force victorieuse et toute-puissante ; elle agit comme elle se repose, elle œuvre comme elle s'abstient d'œuvrer, tant au-dehors qu'au-dedans, selon sa volonté.

Et comme le poisson qui nage dans la largeur du courant et se repose dans la profondeur du fleuve, comme l'oiseau qui hardiment vole très haut et dans l'immensité de l'air, ainsi sent-elle que son esprit se meut librement dans la largeur et la profondeur, dans l'étendue et l'élévation de l'Amour (cf. Ép 3, 18).

La puissance souveraine de l'Amour a attiré l'âme et l'a conduite ; elle l'a gardée et protégée ; elle lui a donné la sagesse et l'intelligence de l'amour, la douceur comme la force d'aimer. Toutefois, l'Amour a caché sa force souveraine à l'âme jusqu'à ce que celle-ci soit montée à une plus grande hauteur et qu'elle se soit tout à fait affranchie d'elle-même, et que l'Amour règne encore plus puissamment au-dedans d'elle.

L'Amour la rend alors si hardie et libre qu'elle ne craint ni hommes, ni démons, ni anges, ni saints, ni Dieu même, dans toute sa façon d'agir, dans les œuvres comme dans le repos de la fruition. Elle sent bien que l'Amour est en elle si éveillé et si actif, autant dans le repos du corps qu'au plus fort du travail. Elle sait bien et ressent que, pour ceux en qui il domine, l'Amour ne consiste ni dans l'effort produit ni dans la douleur subie.

Mais tous ceux qui veulent parvenir à l'Amour doivent le chercher avec crainte, le poursuivre avec fidélité et s'y appliquer avec un désir ardent. Ils n'arriveront pas s'ils redoutent le grand labeur, les souffrances multiples en supportant des incommodités et des opprobres. Ils doivent grandement estimer les moindres choses, jusqu'à ce qu'ils arrivent à voir régner en eux l'Amour à ce degré où il accomplit fortement toutes ses œuvres, rend toute chose légère et tout labeur doux, apaise toute souffrance et remet toute dette.

Là est la liberté de la conscience, la douceur du cœur, la bonté des sentiments, la noblesse de l'âme, l'élévation de l'esprit et le commencement de la vie éternelle.

C'est là, dès ici-bas, une vie angélique, et après cela suivra cette vie éternelle que Dieu, dans sa bonté, voudra bien nous donner à tous.

La septième manière d'aimer

L'âme bienheureuse connaît encore une autre manière d'aimer, plus élevée, et qui ne lui cause pas un moindre labeur au-dedans, car elle est attirée dans l'Amour au-dessus des possibilités humaines, au-dessus des sens et de la raison, et au-dessus de toutes les opérations

⁹ On saisit ici une distinction qui rappelle le schéma décrit plus d'une fois par saint Augustin et résumé dans la célèbre formule concise : *deus interior intimo meo, superior summo meo* (« Dieu plus intérieur que ma propre intimité, supérieur à ce qui m'est de plus sublime », *Confessions*, III, 3).

de notre cœur. Elle est attirée uniquement par un amour éternel vers l'éternité de l'Amour et l'incompréhensibilité de la sagesse dans la largeur, vers la tranquille hauteur et vers l'abyssale profondeur de la Divinité, qui est tout en toutes choses (cf. Col 3, 11 ; Ép 3, 18) et qui demeure incompréhensible par-dessus toute chose, et qui est immuable, tout essence et tout puissance, qui embrasse tout et opère souverainement en tout.

En cet état, l'âme bienheureuse est si absorbée dans la tendresse de l'amour et si fortement attirée par le désir que son cœur s'agite au-dedans comme un insensé, que son âme est comme liquéfiée et alanguie d'amour et que son esprit, par la force du désir, est impétueusement ravi. Toutes ses puissances la portent à vouloir s'établir dans la fruition de l'amour. Voilà ce qu'elle exige instamment de Dieu et voilà ce qu'elle cherche de tout son cœur à obtenir de Dieu, et elle ne peut que le désirer ardemment. Car l'Amour ne laisse ni repos, ni tranquillité, ni d'être en paix.

L'Amour la tire en haut et la maintient en bas. Si, d'une part, il la soulage, de l'autre, il la tourmente. Il cause sa mort et lui apporte la vie (cf. 1 S 2, 6 ; Tb 13, 2), lui rend la santé et la blesse à nouveau. Il la rend folle et lui donne de redevenir sage. En agissant ainsi, l'Amour attire l'âme vers le haut en un état toujours plus sublime, et ainsi l'âme est enlevée spirituellement au-dessus du temps, dans l'éternité. Au-dessus des faveurs de l'Amour, la voilà montée jusque dans l'éternité de l'Amour même, qui est affranchi du temps. Elle est élevée au-dessus des manières humaines d'aimer et au-dessus de sa propre nature, dans le désir de se trouver là, en haut.

C'est là qu'est son être et toute sa volonté, son désir et son amour : dans la vérité assurée et dans la pure clarté, dans la noble hauteur et dans la beauté délicieuse, dans la douce compagnie des esprits bienheureux qui s'écoulent tous dans un amour surabondant et qui sont dans le clair discernement, dans la possession et la fruition de leur amour.

Alors, elle trouve là-haut sa fréquentation la plus chère parmi les esprits, et surtout parmi les séraphins ardents. C'est dans la grande Divinité et dans la haute Trinité qu'elle trouve son aimable repos et sa demeure délicieuse.

Elle recherche Dieu dans sa majesté et le suit là-bas et le contemple avec son cœur et son esprit. Elle le connaît et elle l'aime, elle le désire tellement qu'elle n'est plus en mesure de faire attention ni aux saints, ni aux hommes, ni aux anges, ni aux créatures, sinon en vertu de l'amour qui les embrasse tous en Dieu, en qui elle aime toute chose. C'est lui seul qu'elle a élu pour l'aimer au-dessus de tout, entre tout et en tout, de telle sorte que toutes les aspirations de son cœur et toutes les forces de son esprit lui font désirer le voir, le posséder et jouir de lui.

C'est pourquoi sa vie sur terre lui est un exil, une dure prison et un mal cruel. Elle méprise le monde, la terre lui pèse, et ce qui appartient à la terre ne peut ni l'apaiser ni la contenter. Quelle grande peine pour elle que d'être à ce point tenue à distance et de paraître si étrangère. Son exil, elle n'arrive pas à l'oublier ; son désir, elle ne peut l'apaiser, et sa soif la tourmente douloureusement. Elle est mise à la torture outre mesure et sans pitié.

D'où ses souhaits ardents et son puissant désir d'être délivrée de cet exil et déliée de ce corps. Elle répète alors avec un cœur désolé la parole de l'Apôtre : « *Cupio dissolvi et esse cum Christo* », c'est-à-dire : « Je désire être déliée pour être avec le Christ » (Ph 1, 23). Pareillement, l'âme vit dans le désir ardent et dans la douloureuse impatience d'être délivrée et de vivre avec le Christ. Non pas par dégoût du temps présent ni par crainte des maux à venir, mais uniquement par un saint et éternel amour, elle se fonde en désirs ardents et intenses de parvenir à la patrie de l'éternité et à la gloire de la fruition.

Ce désir en elle est grand et puissant, son impatience est pesante et pénible à porter, et le tourment que son attrait lui procure est inexprimable. Pourtant, il lui faut vivre d'espoir, mais d'un espoir qui la fait soupirer et languir.

Ah ! saint désir de l'amour, comme ta force est puissante dans l'âme aimante ! C'est une passion bienheureuse, un tourment aigu et une torture prolongée, une mort traîtresse et une vie qui se meurt.

Elle ne peut encore parvenir là-haut, et cependant, ici-bas, elle ne peut goûter ni paix ni repos. Si pénible est son attente qu'elle ne peut souffrir de penser à son Bien-aimé ; d'en être privée de cette sorte la tourmente de désir. Et ainsi doit-elle vivre dans un grand accablement. C'est pourquoi elle ne peut ni ne veut être consolée, comme dit le prophète : « *Renuit consolari anima mea, et cetera* » (Ps 76, 3) : « Mon âme refuse d'être consolée. » Ainsi, elle refuse toute consolation, souvent de Dieu même et de ses créatures, car toute la joie qui peut lui en venir la fortifie davantage dans son amour, fait vivre son désir d'une vie plus débordante et renouvelle sa soif de s'adonner à l'Amour, d'être établie en sa fruition et de vivre sans satisfaction dans cet exil. C'est ainsi qu'aucun don gratuit ne peut l'assouvir ni l'apaiser, parce qu'il lui faut se passer encore de la présence de son Amour.

C'est là une vie laborieuse et pénible, puisqu'elle ne veut pas être consolée ici-bas aussi longtemps qu'elle n'a pas obtenu ce qu'elle cherche sans trêve.

L'Amour l'a attirée et dirigée ; il lui a appris à marcher dans sa voie et elle l'a suivi fidèlement ; souvent fort péniblement et dans des œuvres multiples, avec bien des soupirs et d'ardents désirs, en mainte impatience et en grands déplaisirs, dans les contrariétés et dans les succès, et dans de multiples tourments ; dans la recherche et dans la supplication, dans la privation comme dans la possession, en étant enlevée et comme suspendue, dans la poursuite et dans la quête, dans la détresse et dans l'affliction, étant liquéfiée et anéantie, dans les joies comme dans les épreuves de la fidélité. Et c'est ainsi qu'elle est devenue prête à souffrir en la bonne et la mauvaise fortune. Morte ou vive, elle veut s'adonner à l'Amour, et, dans le plus profond de son cœur, elle souffre mainte douleur, et à cause de l'Amour, elle désire gagner la patrie.

Et quand elle a tout tenté dans cet exil, elle ne trouve comme unique refuge que la gloire. Car c'est bien là l'œuvre véritable de l'Amour de lui faire aspirer à l'être le plus intérieur et de suivre toujours davantage ce qui est le plus élevé pour s'adonner au plus intime de l'Amour¹⁰.

C'est pourquoi elle veut continuellement suivre l'Amour, connaître l'Amour et jouir de l'Amour, mais cela ne lui réussit pas dans cet exil. Aussi veut-elle s'en aller vers sa patrie (*cf.* Ph 3, 20 ; Hé 11, 26), là où elle a construit sa demeure, vers laquelle elle a dirigé tous ses désirs et où déjà elle se repose avec amour et avec désir. Car elle le sait bien : c'est là qu'il sera mis fin à tout ce qui empêche cette jouissance, et elle y sera reçue amoureusement par son Bien-Aimé.

C'est là qu'elle contempera ardemment ce qu'elle a aimé si tendrement et qu'elle recevra en éternel partage celui qu'elle a servi si fidèlement. Elle jouira de lui, comblée de délices – de lui qu'elle a si souvent embrassé avec tant d'amour dans son âme. C'est là qu'elle entrera dans la joie de son Seigneur, comme dit saint Augustin : « *Qui in te intrat, intrat in gaudium domini sui, et cetera ...* Celui qui entre en toi entre dans la joie de son Seigneur (*cf.* Mt 25, 21). Il ne le redoutera pas, mais il l'aura en lui, à la perfection, dans le plus grand bonheur¹¹. »

C'est là que l'âme est unie à son Époux et devient un seul esprit avec lui (*cf.* 1 Co 6, 17), dans une fidélité inséparable et dans un amour éternel. Et celui qui s'est exercé à cela dans

¹⁰ Nouvel écho de la démarche augustiniennne vers l'intérieur et vers le plus sublime (voir note précédente).

¹¹ Augustin, *Confessiones*, II, 10, 18 (CCL 27, 26) : « *Qui intrat in te intrat in gaudium domini sui et non timebit et habebit se optime in optimo.* »

le temps de la grâce jouira de lui dans la gloire éternelle, quand on ne fera plus rien d'autre que de louer et d'aimer. Que Dieu daigne nous y conduire tous ensemble¹². Amen !¹³

SEPT TEXTES BREFS

1

Étends donc vers le haut tes deux bras, ô âme : la prière et la méditation ; introduits-les dans les secrets mêmes du ciel, là où le Christ siège à la droite de Dieu. Insiste à temps et à contretemps pour contempler son visage ; qu'il descende jusqu'à toi ou t'entraîne jusqu'à lui, pour que tu goûtes *combien il est doux*, et que tu fasses l'expérience de sa tendresse et de sa miséricorde.

Par conséquent, si dans ta prière et ta méditation s'embrase le feu des désirs célestes, si les ardeurs de l'amour en toi s'enflamment, si tu brûles et aspiras avidement, mu par l'élan de désirs du ciel ; si tantôt, comme en l'embrassant, tu perçois la présence de Celui que tu aimes, et tantôt, échappé de tes mains, en soupirant, tu te désolés de son absence : voilà la lutte spirituelle.

(Aelred de Rievaulx, *Homélie* 13, 34 *sur les fardeaux*, in Aelred de Rievaulx *Homélie sur les fardeaux selon le prophète Isaïe*, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2006, p. 182.)

2

Pour le dire brièvement, il en est beaucoup, je pense, à avoir pu faire l'expérience de la sécheresse dans la prière, et d'un certain abrutissement de l'esprit. C'est au point que, priant seulement des lèvres, ils manquent d'attention et pour ce qu'ils disent et pour Celui à qui ils parlent. La raison en est qu'ils viennent à la prière comme par routine, sans le respect ni la présence d'esprit qui conviendraient.

(...) Au moment de la prière, en effet, il nous faut vraiment pénétrer dans la cour céleste, cette cour où « le Roi des rois siège sur un trône constellé d'étoiles ». (...)

Avec quel respect, par conséquent, avec quelle crainte, quelle humilité ne doit pas s'avancer cette vulgaire grenouille qui sort en rampant de son marécage ? Quel tremblement, quelle supplication, quelle humilité, et enfin quel soin et quelle attention de tout son être, doivent saisir le pauvre petit bonhomme qui se tient devant la glorieuse majesté de Dieu !

(Bernard de Clairvaux, *Sermon divers* 25, 7, in Saint Bernard, *Sermons divers*, t. I, Desclée de Brouwer, 1982, p. 206s.)

¹² Ce souhait final correspond, presque à la lettre, au dernier souhait du dernier chapitre de la règle bénédictine, juste avant l'épilogue : « ... le Christ, lequel nous conduise tous ensemble à la vie éternelle » (RB 72, 12).

¹³ Traduction : Père Benoît Standaert, o.s.b., *La vie de Béatrice de Nazareth*, Saint-Jean-de-Matha : Abbaye Val Notre-Dame, 2009. Texte reproduit avec l'autorisation de Dom André Barbeau, abbé du Val Notre-Dame.

3

La prière accomplit l'office de la myrrhe et de l'encens. Elle commence par rassembler les élans de l'affection de l'orant, elle les resserre en toi-même ; ensuite elle les dilate et les transporte en Dieu. Quoi de plus semblable à la myrrhe que le moment où s'opère un tel passage dans l'union à Dieu ? Et quoi de plus semblable à l'encens que le moment où se réalise une telle diffusion d'une sorte de sens divin ?

(Gilbert de Hoyland, *Sermon sur le Cantique 27, 7*, in Gilbert de Hoyland, *Sermons sur le Cantique des Cantiques*, tome II, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 1995, p. 108.)

4

Pour ce qui est de l'oraison, c'est aussi chose certaine, et vous-mêmes en faites chaque jour l'expérience, que la fin de l'oraison vaut mieux que le début. Vous avez par là la preuve du bien-fondé du conseil du Seigneur, si souvent répété et recommandé par tant d'exemples, sur la persévérance dans la prière.

(Guerric d'Igny, *Premier Sermon sur S. Benoît 5*, in Guerric d'Igny, *Sermons*, t. II, Paris : Cerf, 1973, p. 49.)

5

La pureté de la prière et la suavité de l'amour réclament instamment l'aide l'une de l'autre, et chacune s'achète au prix de l'autre. Oui, en toute vérité : pour acquérir une prière pure, il faut que l'esprit d'amour l'ait précédée. C'est lui qui l'achète, lui qui met le feu à l'encens, lui qui en dirige la fumée ; et par ailleurs, pour que l'amour s'avère une vive flamme, aromatique et digne des autels célestes, le feu de la prière doit absolument venir d'abord. (...) Par l'insistance de la prière, tu t'amasses des richesses d'amour, et plus s'accroît ton amour, plus aussi ta prière est fréquente, plus sa force est violente, sa pureté limpide, sa douceur suave.

(Jean de Ford, *Sermon sur le Cantique 12, 1*, in Jean de Ford, *Sermons sur le Cantique des Cantiques*, Tome I, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 1999, p. 142s.)

6

Il faut sans cesse *méditer dans la loi du Seigneur*. Il convient aussi de ne laisser absolument aucune heure vide de progrès spirituel. Cependant, il faut fixer un certain moment où tu t'appliqueras plus pleinement à Dieu. Selon Jérôme, le temps le plus particulièrement favorable à la méditation est le matin, jusqu'à la troisième heure.

(Étienne de Salley, *Le miroir des novices VIII*, texte repris du site : <https://acey.eglisejura.com/>)

L'oraison est un amoureux attachement de l'homme à Dieu ; une sorte de conversation familière et affectueuse, l'âme illuminée se tenant tranquille, afin de jouir de Dieu aussi longtemps qu'il est permis.

(Guillaume de Saint-Thierry, *Lettre aux frères du Mont-Dieu*, 179, Paris : Cerf, 1975, p. 289.)



QUATRE PENSÉES

1



Père Antonius Anjar Daniadi (Rawaseneng)

Date de naissance: 21 novembre 1983

Date d'entrée: 1 janvier 2004

Email: anjar.ocso@gmail.com

La seconde manière d'aimer

« C'est ainsi que l'âme veut servir l'Amour par amour, sans mesure et au-delà de toute mesure, au-delà de toute logique de la raison humaine avec une parfaite loyauté ».

Dans la communauté monastique, l'esprit de silence est pratiqué ensemble pour construire un amour fraternel authentique, sincère et sans réserve.

Grâce à cet amour authentique, nous espérons que l'âme et le corps pourront grandir dans le service de l'amour inconditionnel et sans limites, au-delà même de la limite de la raison humaine, comme l'a révélé Béatrice de Nazareth. Cependant, ce processus de croissance sera toujours mis à l'épreuve et affiné par la pratique du service mutuel en esprit de silence, spécialement au sein de la famille monastique comme « école de l'amour ».

Pour moi qui apprend encore à aimer Dieu et mes frères dans la communauté de Rawaseneng, « être silencieux » ici ne signifie pas simplement « faire son nid » et survivre au milieu de la communauté et de ses combats, ne pas faire attention aux besoins des autres et à la réalité des situations communautaires. D'un autre côté, pratiquer la « garde du silence » aiguise réellement la sensibilité des yeux, du cœur, de l'esprit et des oreilles pour voir, ressentir et écouter la volonté de Dieu à travers les autres et dans tout ce qui se produit.

L'esprit de silence nous entraîne, moi et les frères, à aimer plus pleinement et plus profondément, fidèlement, avec le calme intérieur et la pureté du cœur.

Pour moi, un exemple concret de l'importance de pratiquer le silence concerne la colère et la déception, soit en raison de ma propre fragilité, soit en raison de celle de la communauté. Colère et déception ne sont pas des choses qui peuvent simplement être réduites au silence et enterrées, mais doivent être exprimées et dirigées correctement et raisonnablement.

Plus nos cœurs sont en repos et purs, plus nous apprenons à écouter et à parler au bon moment, à bon escient et dans une bonne intention.

Je suis donc reconnaissant pour la pratique d'une parole honnête et ouverte en communauté qui s'avère être très utile pour la mise en place d'une vie commune plus intime, plus amicale et plus heureuse grâce à la volonté constante de demander pardon et de pardonner.¹⁴

¹⁴ Traduction : Frère Pascal Ménardi (Neiges).



Sœur Maria Gonzalo (Crozet)

Date de naissance: 18 décembre 1977

Date d'entrée: 7 octobre 2007

Email: sr.maria.ola@gmail.com

Comment Jésus peut-il devenir votre Époux alors que vous ne pouvez pas le voir ? Cette question, exprimée de différentes manières, est toujours présente chez ceux qui frappent à notre porte pour discerner leur vocation. Ce n'est pas une manifestation d'incrédulité, mais une lutte intérieure pour se représenter ce qu'il va en être des désirs de leur cœur, si elles se donnent à Christ. *Les Sept degrés de l'Amour* de Béatrice de Nazareth répondent à cette question, traçant le chemin sinueux qui va de la « grande énergie » du désir initial jusqu'au « devenir un seul esprit avec Lui ».

Il peut être décourageant d'utiliser les mots de Béatrice pour juger de ce qui devrait ou ne devrait pas se produire dans ma vie spirituelle. Je voudrais penser que telle n'était pas son intention, mais que son but était de nous encourager. L'amour m'enseignera le chemin si je me donne entièrement à sa poursuite. En voici la clé : totalement, sans mesure.

Il est facile de nous plaindre que nous n'avons pas assez de temps pour la prière, mais qui oserait dire cela de l'amour ? Notre attention peut s'éparpiller, mais quand notre amour est un, comme un caillou jeté dans les eaux profondes d'un lac, il va percer toutes les couches de notre être et nous emmener progressivement dans l'abîme insondable de l'amour de Dieu. Pour moi, c'est le génie de la voie cistercienne : elle place devant mes yeux une promesse qui peut être tenue, non seulement pendant et à travers notre temps de prière sous toutes ses formes, mais à travers les sept degrés et plus de l'amour d'un cœur qui est toujours en recherche dans les services et le repos, la souffrance et la joie. Ma tâche est de le poursuivre avec persévérance.¹⁵

¹⁵ Traduction : Sœur Christine Aptel (Val d'Igny).



Mère Sofia Millican (Wrentham)

Date de naissance: 28 novembre 1982

Date d'entrée: 15 octobre 2007

Email: m.sofia@msmabbey.org

Pour moi, Béatrice met la chair sur les descriptions classiques d'itinéraire spirituel qui ont influencé notre tradition cistercienne. Son premier mode présente la « vie active » où la vertu est cultivée et le vice déraciné, le tout alimenté par le désir. C'est l'énergie positive qui me frappe le plus, le bon zèle qu'elle dégage sans perdre une minute à se plaindre des *dura et aspera* – des difficultés, des humiliations et des échecs qui font partie du processus de conversion. Elle ne reste pas trop longtemps au-dessus du cloaque d'une connaissance amère de soi et ne cède en rien à l'acédie parce que ses yeux sont rivés sur le prix, devenir cette créature pure, libre et noble que Dieu avait en tête depuis le début. Dans le sixième mode, elle a traversé le seuil vers l'immensité, mais sans perdre pied dans la réalité. Elle « est devenue tout à fait maîtresse d'elle-même sans contradiction, de sorte qu'elle possède son cœur en sécurité ». L'*apatheia* est incarnée dans une femme puissante, sans peur et libre.

En tant que personne qui est encore en train de devenir et qui risque souvent de s'enliser, le défi est de croire que la pureté, la liberté et la noblesse sont mes droits de naissance. Croire dans cette capacité innée, cachée, mais réelle, donne l'énergie pour faire les petits pas de l'amour que la vie quotidienne exige. Je peux seulement agir avec amour si je me sens capable d'amour. Et je ne me sens capable d'amour que lorsque je me souviens que mon Créateur me considérait en beauté. De là découle l'énergie du désir.¹⁶

¹⁶ Traduction : Sœur Laurence Gouezin (Campénéac).



Mère Liliana Schiano Moriello (Boa Vista)

Date de naissance: 6 juillet 1952

Date d'entrée (Vitorchiano): 29 septembre 1973

Email: boavistaliliana@gmail.com

J'ai connu Béatrice de Nazareth dans une session d'études donnée par le professeur Herman Wekeman, au monastère de Chambarand, dès les années 1980. J'ai reçu de lui une première vision profonde, claire, très enthousiaste, de notre sœur sainte et mystique. Ensuite, je l'ai étudiée personnellement, en participant à la première rencontre de l'*Institut du Patrimoine Cistercien*, Jacona 94, dirigée par le Père Michael Casey.

Pour moi, ce fut une rencontre providentielle avec une Mère de notre Ordre, à un moment où il existait encore très peu de littérature sur elle dans les langues latines modernes, à peine une traduction de son œuvre en français.

Son petit traité mystique est un joyau de la littérature néerlandaise médiévale, et de tous les temps, qui ne peut que fasciner toute personne à qui il arrive de le tenir en mains. De plus, pour mieux comprendre et connaître Béatrice, il faut avoir devant les yeux, comme un diptyque, son petit ouvrage et la *Vita Beatricis*. Ce qu'elle écrit est une synthèse hautement poétique de toute une vie dépensée à la recherche du visage de l'aimé et...de l'*Amour* !

Avec sa grande fragilité physique et affective, et sa grande ténacité à poursuivre, à tout prix, le but qu'elle se proposait dans sa vie, Béatrice est pour moi une maîtresse dans la recherche du visage de Dieu. En même temps, par tout son parcours de vie, elle me montre que l'expérience mystique la plus haute, sur cette terre, n'est pas le but de la vie spirituelle, mais le don gratuit de Dieu qui conduit la personne à sa plénitude, la plénitude de l'amour, plénitude du don de soi à Dieu et aux frères.

« L'âme désire aimer de manière totalement gratuite. Elle désire servir notre Seigneur pour rien : l'aimer simplement, sans pourquoi, sans récompense de grâce ou de gloire ; comme une jeune qui se consacre au service de son Seigneur par pur amour, sans aucune récompense, contente de le servir avec ce par quoi il lui permet de le servir. Ainsi, elle désire rendre fidèlement amour à l'Amour, le servir sans mesure, au-delà de toute raison et de tout ce que l'homme peut comprendre. »

Vivre en GRATUITÉ absolue les pauvres jours de notre vie est le message le plus élevé que je reçois de cette « seconde manière d’aimer » de Béatrice, pour moi et pour la communauté qu’en ce moment, je suis appelée à conduire.¹⁷

POUR VOTRE CAHIER DE NOTES

1. Écrivez trois points ou idées que ce dossier a fait surgir en vous et dont vous voudriez vous souvenir.
2. Si cela vous dit, écrivez une réponse personnelle sur les points étudiés dans ce dossier. 250 mots seront suffisants.
3. Si vous voulez partager cet essai, vous pouvez l’envoyer à Père Michael Casey, (Tarrawarra) : experientia.editor@gmail.com. S’il-vous-plaît, ajoutez une photo de vous-même, avec votre nom et adresse du monastère, votre date de naissance, la date de votre entrée, et votre adresse électronique personnelle.

QUELQUES LECTURES POUR APPROFONDIR

Michael Casey, « Beatrice of Nazareth: Cistercian Mystic », dans *Tjurunga* 50 (1996) 44-70.

Rob Faesen, (éd.), *Beatrijs van Nazareth: Seven manieren van minne*, Kapellen: Pelckmans, 1999.

Roger de Ganck, *The Life of Beatrice of Nazareth, Beatrice of Nazareth in her Context, et Towards Unification with God*, Kalamazoo: Cistercian Publications, 1991.

Jos Huls, *The Minne-Journey: Beatrice of Nazareth’s “Seven Ways of Minne”, Mystical Process and Mystagogical Implications*, Leuven: Peeters, 2013.

Benoît Standaert, (trad.), *La vie de Béatrice de Nazareth*, Saint-Jean-de-Matha: Abbaye Val Notre-Dame, 2009.

Herman Vekeman, *Minne in « Seven Manieren van Minne » van Beatrijs van Nazareth*, dans *Cîteaux*, (1968) 284-316.

¹⁷ Traduction : Sœur Anne Morin (Laval).

UNITÉ HUIT

Dépouillement

DÉPOUILLEMENT

Aelred de Rievaulx a eu cette fameuse déclaration que « notre Ordre est la croix du Christ » (*Ordo noster Crux Christi est*, S. 10, 31). Nous n'entrons dans la vie qu'en traversant la vallée de la mort. Ce n'est qu'une autre façon d'exprimer ce que saint Benoît signifiait en disant que nous participons aux souffrances du Christ par la patience. Le défi implique plus que les inévitables frictions résultant de l'existence en communauté, les *dura et aspera*, les choses dures et contraires, et même les blessures non méritées. C'est plus que les épreuves occasionnées par le vieillissement, la maladie ou le deuil. Plus difficile à supporter que ces problèmes externes, est le sentiment d'échec que nous éprouvons lorsque nous sommes confrontés à nos propres faiblesses et infidélités: la lutte de longue date avec les inclinations contraires et les mauvaises habitudes qui continuent à exercer un pouvoir sur nous.

Dans cette Unité, nous vous demandons de réfléchir à la manière dont vous avez appris à gérer l'expérience du dépouillement. Est-il vrai que les temps difficiles ont souvent été des occasions de croissance et de consolidation de votre vocation monastique? Ou bien la souffrance a-t-elle affaibli votre engagement?

QUESTIONS POUR LA RÉFLEXION

1. Saint Benoît avertit les nouveaux arrivants qu'ils auront à vivre des expériences difficiles et éprouvantes (*dura et aspera*) dans la vie monastique. Quelle a été mon expérience de la souffrance dans la vie monastique? Ai-je été appelé à pratiquer la patience comme moyen de participation au mystère pascal?
2. Quelle est mon attitude face à des changements non prévus? Est-ce une opportunité ou une calamité? Ai-je été capable de renoncer à des responsabilités, des emplois, des charges, des privilèges? Suis-je passé par un processus conscient de deuil ou ai-je juste continué, espérant que tout se résoudrait tout seul?
3. Certaines de ces situations ont-elles duré longtemps? Des mois? Des années? Des décennies? Ces expériences m'ont-elles laissé diminué ou m'ont-elles aidé à grandir? Cela a-t-il été l'opportunité de changer ma vision moraliste de la vie monastique: passer d'une vision éthique à une vision spirituelle?
4. Qui ou qu'est-ce qui m'a aidé à survivre, à traverser ou même à tirer profit de ces expériences négatives? Ai-je trouvé un soulagement dans la *conversatio* monastique? Ai-je essayé d'éviter ce défi potentiellement créatif en me perdant dans le travail, les relations externes, le divertissement? Mon expérience à cette époque a-t-elle modifié certaines de mes relations au sein de la communauté? Cette expérience a-t-elle causé un certain degré d'isolement par rapport à la communauté? Cette expérience douloureuse a-t-elle laissé un résidu de ressentiment qui inhibe les relations?
5. Comment ai-je trouvé la paix lors de traitements injustes? Comment ai-je expérimenté le processus de guérison, de pardon et de réconciliation dans ma vie monastique?
6. Est-ce que je prends un soin raisonnable de ma santé? Quel rapport ai-je à la maladie? Comment ai-je traversé les transformations progressives des années: transformations

physiques, mentales, psychologiques? Quelles ont été les petites concessions que je me suis faites et qui m'ont aidé à prendre soin de moi et m'ont évité de me décourager? Comment ai-je fait pour me remettre?

7. Ai-je une capacité de résilience: suis-je capable de ne pas me laisser submerger par ce qui est négatif mais de choisir la vie lors de périodes difficiles?¹⁸

INTRODUCTION AU SERMON 14 D'ISAAC DE L'ÉTOILE



Dom Erik Varden (Mount Saint Bernard)

Date de naissance: 13 mai 1974

Date d'entrée: 20 avril 2002

Email: erikvarden@icloud.com

Bien rares sont les moines et les moniales qui n'auraient pas fait un jour ou l'autre l'expérience de la tourmente et d'une apparente déréliction. C'est alors que le zèle des premières années s'évanouit. Au dedans, la prière est aride, la *lectio divina* perd toute saveur, la vie commune semble un fardeau. Du dehors épreuves et tentations assaillent vigoureusement. Dans de tels moments, l'histoire de Jésus endormi dans la barque secouée par la tempête peut revêtir un douloureux réalisme.

Dans son *Histoire d'une Âme*, Thérèse de Lisieux décrit son expérience d'une période similaire, où le Seigneur paraissait endormi. Elle trouva quelque réconfort en pensant que Jésus la gardait, tandis qu'il rêvait, près de son cœur. Elle anticipait ainsi sur une parole de l'Écriture qui

¹⁸ Traduction: Frère Pascal Ménardi (Neiges).

deviendrait pour elle, par la suite, une lumière au sein d'une nuit plus sombre encore : « Je dors, mais mon cœur veille » (Cantique des Cantiques 5, 2).

Isaac comprend différemment le sommeil du Seigneur. C'est une affirmation du Psalmiste, citée de manière indirecte, qui sert de soubassement à son explication : le Seigneur « ne dort pas, ne sommeille pas » (Ps 121, 4). Le sommeil est donc une anomalie pour Dieu. Et s'il y cède malgré tout, c'est parce que nous ne faisons pas attention à sa présence, et sommes de fait endormis par rapport à lui. Isaac transforme en injonction ascétique notre sentiment que le Christ dort.

Sur le Lac de Génésareth, nous dit-il, les disciples « *laissent* [Jésus] dormir » : ils n'ont pas su lui être attentif en tant qu'il était le Seigneur. Ainsi, dans son sommeil, il s'est révélé comme Dieu, lui qui « tire le vent de ses trésors »¹⁹. Réveillé, il calme d'un mot ces mêmes vents. Si nous prions l'Office et lisons les Pères en langue vernaculaire, nous sommes exposés au risque de manquer une référence cruciale, ici aux Psaumes. La phrase au sujet des vents tenus dans les réserves, vient du Psaume 134, un Psaume de l'Exode qui raconte comment Dieu a conduit Israël à travers la tribulation, *parce que* « c'est Jacob qu' [Il] s'est choisi », et il a désiré conduire son élu jusqu'à la terre « promise en héritage ».

De cette manière, Isaac nous donne à entendre que les tempêtes que nous connaissons, pourraient bien être envoyées par le Seigneur dans un dessein de salut. Les grâces du Seigneur ne sont pas uniquement des grâces de douceur et de lumière. Dieu veut que nous grandissions, devenions mûrs, capables de porter son joug, qui, s'il est facile, exige une fermeté de propos. Lorsque nous sommes pris dans la tempête, ne supposons pas à la légère que nous sommes de malheureuses victimes. Il se peut que la tempête ait son rôle dans le plan de Dieu. Elle peut nous provoquer à un changement majeur dans notre vie chrétienne et monastique. Il se peut que le Seigneur choisisse de somnoler de temps en temps pour nous enseigner d'importantes leçons, comme apprendre à relire l'expérience présente à la lumière de l'éternité ; ou comprendre notre besoin absolu de la présence du Christ ; ou encore avoir une foi suffisamment humble et forte pour nous tourner vers lui, même lorsqu'il paraît ne pas se soucier de nous, et prier « Seigneur, viens à mon aide ! »

Ceci étant dit, Isaac explique clairement que nous devrions en premier lieu empêcher le Seigneur de s'endormir. Comment ? En lui parlant, en lui faisant des demandes. Nous devrions continuellement frapper à sa porte. Nous le faisons, dit Isaac, par la pratique de la lecture, de la méditation, et de la prière. Il y a là quelque chose de frappant. Il semble en effet ressortir d'une règle bien établie que lorsque quelqu'un se lasse de la vie monastique, a des fourmis dans les jambes, et commence à songer à quitter, il ou elle n'a pas pratiqué la *lectio* depuis des années. On laisse tomber la lecture en raison de l'effort qu'elle suppose pour se confronter avec persévérance avec des textes qui, soyons honnêtes, ne sont pas faciles. Pourtant, une fois que nous avons abandonné la *lectio*, la prière ne tarde pas à se dessécher. Nous perdons l'habitude de nous resituer à l'intérieur du cadre de la Révélation. C'est alors notre vocation contemplative qui perd son urgence.

Blessés comme nous le sommes par le péché, le désir de Dieu ne sourd pas naturellement en nous : il doit être cultivé et maintenu vivant. C'est ce que souligne Isaac de diverses manières.

¹⁹ La traduction de la BJ est ici plus proche de la Vulgate d'Isaac [*qui producit ventos de thesauris suis*] que notre « il libère les vents qu'il tenait en réserve » de la traduction liturgique.

Pour que Dieu soit une présence palpable dans nos vies, nous devons être tout d'abord en éveil, attentifs à lui. S'il semble se retirer, alors, il faut résister à l'envie irrésistible de se recroqueviller pour bouder ! ; le chercher, au contraire, avec une détermination renouvelée, afin qu'il puisse être trouvé. Soyons assurés que les pratiques monastiques traditionnelles sont des moyens privilégiés pour cela.

Isaac relie le sentiment d'absence de Dieu à l'acédie, une passion à laquelle les moines sont particulièrement exposés. Elle a beaucoup de traits communs avec la dépression : dans cet état, la réalité perd son goût et ses couleurs, la frustration et la douleur commencent à se nourrir d'elles-mêmes. « Veillez ! », nous enjoint Isaac. Quand bien même la pauvreté, la solitude, et le silence –les fondements de la *conversatio*- en viennent à te paraître insipides et pénibles, ne sois pas trop prompt à en blâmer le Seigneur, comme s'il t'avait abandonné. Demande-toi plutôt si tu as gardé vive la flamme de ta vocation, en y conformant ta vie, de manière cohérente et généreuse. Si ce n'est pas le cas, repens-toi et recommence : le Seigneur t'aidera ! Autrement, sois assuré que les épreuves qui viennent de Dieu, si elles sont parfois rudes, ne sont pas sans objet. Efforce-toi de comprendre ce que signifie la tempête, puis embrasse-la comme une tâche. Il est probable que tu finiras par prendre conscience de la présence du Seigneur à tes côtés, tenant ta main, ordonnant aux vagues de s'apaiser, tandis que toi, conduit par lui, tu gagneras en sécurité une terre ferme et féconde.

A la fin de ce texte, Isaac fait cette prière au Seigneur : « Lève-toi, commande aux vents et à la mer, et sauve-moi de la pusillanimité²⁰ ! ». Être pusillanime c'est manquer (de grandeur) d'âme. Le moine ou la moniale est appelé, au contraire, au courage et à la magnanimité. L'éclosion de notre âme est la grande préoccupation du Seigneur. Pour elle, il fait résolument usage de stratégies radicales. Nous le connaissons, et pas moins que les apôtres, nous dit Isaac, comme Maître et Seigneur, « si nous lui demeurons obéissant » au milieu de l'obscurité et du tumulte ; si nous lui faisons une confiance absolue, si nous restons fidèles à notre vocation, et si nous nous abandonnons à lui. C'est cela qui, en fin de compte, nous gardera éveillés et en mouvement, prêts à connaître le Seigneur « tel qu'il est », Lui qui ne dort jamais, veille, et nous appelle toujours à avancer plus loin, plus profond, plus haut.²¹



²⁰ Gaston Salet traduit dans les Sources Chrétiennes « sauvez-moi de la terreur de l'esprit [*a pusillanimitate spiritus*] ! »

²¹ Traduction : Père Godefroy Ragueneau de St Albin (Aiguebelle).

ISAAC DE L'ÉTOILE,

Sermon 14 :

Deuxième Sermon pour le Quatrième Dimanche après l'Épiphanie

1. *Et pendant qu'il dormait se produisit une grande agitation* (Mt 8, 24).

Qu'est-ce donc que cela, mes bien-aimés, sinon que le Seigneur, endormi en son corps va agir de telle sorte que les disciples, endormis de cœur, soient réveillés ? Etant engourdi de sommeil, le Seigneur va manifester sa puissance²², rendant manifeste le Souffle qu'il tenait en réserve en ses trésors²³ ; c'est dans un parfait silence, et tout en dormant, que le Verbe a parlé, enseignant par là qu'il serait dangereux de laisser le Maître se taire, le laissant engourdi dans le sommeil. C'est en effet dans le repos que la sagesse est enseignée, mais non pas dans l'oisiveté²⁴. Certes, rien de plus laborieux dans ce repos oisif que cette dispense de labeur ; là où la sagesse est enseignée, c'est là aussi que le Verbe de Dieu est questionné, et qu'il est entendu.

2. Marthe s'activait, Marie vaquait à l'écoute²⁵, sans être endormie. Lazare, lui, effectivement languissait d'un abattement mortel ; et c'est d'une mort fétide qu'il ferait irruption²⁶. Combien d'hommes aujourd'hui, libérés d'un travail productif au dehors se retrouvent dans l'acédie²⁷ et en perte d'espoir ; affairés par des préoccupations matérielles, celles du foyer ou des soucis de l'esprit : ils ne savent plus penser juste, en se laissant envahir par les sollicitations de Marthe ; ils ne trouvent que bien peu l'intime relation à Dieu comme le fait Marie. Ainsi, à Béthanie, nous est donnée l'image de l'obéissance à la maison, où l'on ne tombe pas dans l'abattement paresseux.

3. Ô misérables ! qui êtes faibles auprès de la force qui se rend présente, sots auprès de la sagesse qui se tient là, aveugles auprès de la lumière, muets auprès de la Parole ; bien que placés auprès du Pain de vie et d'intelligence, vous consumant affamés. C'est d'eux qu'il est écrit : *Ils avaient toute nourriture en dégoût et touchaient aux portes de la mort* (Ps 106, 18). Comme là, en Jn 11, 11, lorsque le Seigneur dit (de Lazare) qu'il s'est endormi dans la mort, et qu'il va aller le réveiller, ainsi les Apôtres se sont trouvés comme languissants – ou du moins le paraissant -, lorsque le Seigneur voulut lui-même dormir (dans la mort), pour qu'eux, les Apôtres étant dans cette situation, Jésus les porta déjà intérieurement à se réveiller. Donc, il voulut du dehors s'endormir visiblement dans la mort, quand eux-mêmes, endormis quant à l'âme, n'étaient plus avec lui. Extérieurement, il leur montra leur état intérieur. Mais parce qu'une connaissance douce et subtile n'était pas à leur portée, c'est du dehors et d'une manière brutale qu'elle leur sera transmise par Jésus.

4. Les vagues de la mer se font donc puissantes pour que le Seigneur se manifeste admirablement dans les profondeurs du réel. Endormi, le Seigneur enseigne ceux qui faussement se croyaient en sécurité ; éveillé, il instruit avec profit, par le moyen de la tranquillité, ceux qui étaient tourmentés. Croyez-moi, frères, tempête et tranquillité, l'une et l'autre manière de procéder sont des Paroles de ce Saint Verbe, dans son sommeil comme dans

²² *uirtus*.

²³ Cf. Ps 134, 7.

²⁴ *otiositas*.

²⁵ Cf. Lc 10, 39-40.

²⁶ Cf. Jn 11.

²⁷ *L'akédia*, maladie des moines, selon Evagre, est un dégoût de tout, une forme de 'dépression'. Contre elle, la thérapie est la foi « qui opère par l'amour » (Ga 4, 6).

son état éveillé. Assurément, dans son sommeil, par une parole en tempête, il détourne de l'acédie²⁸ qui procède du flot non maîtrisé des pensées, générateur d'une tempête intérieure intolérable. Dans son éveil, l'esprit vigilant et aiguisé, il recommande par un discours paisible la vigilance et la ferveur de l'esprit.

5. C'est pourquoi, mes frères, il nous faut être extrêmement vigilants, avec d'autant plus d'attention que nous avons choisi de nous mettre à l'écart, au désert, afin que dans le petit bateau de notre homme intérieur²⁹, pour qui l'homme extérieur est comme la mer, le Verbe de Dieu ne dorme, lui qui, en Lui-même, ne dort jamais, n'étant jamais épris de sommeil. Pour nous, le Christ ne peut veiller en restant désœuvré ; et, pour le dire en peu de mots, il veut toujours ou bien qu'on lui adresse une demande ou qu'on lui pose une question, ou bien, du moins quand il parle, d'être écouté avec attention. En effet, frère, tandis qu'il parle, si tu commences à dormir pour lui, aussitôt il dort lui aussi pour toi. Mais, malheur à toi s'il s'est endormi pour toi !

6. Pour toi, le vent veille, la mer veille ; veille aussi la tempête, veille le flux des pensées et le flot de mille tentations, si lui-même est le seul à être endormi pour toi. C'est pourquoi, en priant, dis-Lui donc avec le Prophète : Seigneur, *éclaire mes yeux ; que jamais je ne m'endorme dans la mort* (Ps 12, 4b). De fait, à moins de n'avoir commencé à dormir pour lui, pour toi, il sera toujours en veille. Pierre ne put veiller une heure avec le Christ³⁰, et c'est pourquoi il put nier par trois fois que Jésus fut le Christ. Il dormira, en effet, de sorte que le Seigneur en vienne à lui dire : *Veillez et priez, de peur d'entrer en tentation*, comme si l'âme entrait dans une tempête. Où sont-ils donc ceux qui dans les cloîtres baissent les yeux sur leurs livres, dorment en ronflant lors des lectures à l'oratoire, ou dorment à voix haute pendant le sermon au Chapitre ? En tout cela, le Verbe de Dieu parle et il on ne lui prête pas attention.

7. Le Maître et Seigneur parle, et l'homme, son disciple, dort. Trois actions spécifiques nous concernent : *lectio, meditatio, oratio*³¹. Par la *lectio* ou le 'sermon', Celui qui est Lui-même la Parole, Dieu, Il te parle ; voilà pourquoi Il dit : *Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende* (Lc 8, 8). Par la méditation, tu l'interroges. Par l'oraison, tu le supplies ; voilà pourquoi Il dit : *Demandez et vous recevrez ; frappez, et il vous sera ouvert* (Mt 7, 7). Cependant, c'est la prière qui demande ; la méditation, frappe à la porte. Ils comprennent ce que je dis ceux qui s'exercent à la compréhension du sens de l'Écriture par l'étude de son sens spirituel. L'homme animal (psychique) ne perçoit pas de telles choses, même si la forme de sa vie est spirituelle.

8. Ce que je vous dis là, je le répète sans cesse car je veux que vous vous en souveniez : tel possède le sens charnel de l'Écriture et une vie spirituelle, tandis qu'un autre a une vie charnelle, et possède le sens spirituel de la Parole de Dieu. Un troisième – il est vrai -, possède la vie et le sens charnel ; un quatrième possède l'un et l'autre de manière spirituelle. C'est pourquoi, en ces trois dispositions – à savoir *lectio, meditatio, oratio* -, consiste, à proprement parler, l'acquisition du sens spirituel par l'exercice, et par là, en quelque sorte « la conversation de l'esprit dans les cieux »³². Là où, comme Moïse sur la montagne, on parle, on écoute, on converse avec Dieu comme avec un proche, mais par le seul sens intérieur³³.

²⁸ Voir plus haut, note 28.

²⁹ Cf. Rm 7, 22, en opposition à l'homme extérieur (vieux homme) Rm 6, 6.

³⁰ Cf. Mt 26, 40-41.

³¹ Voir Guigues le Chartreux (+ vers 1180), « Lettre sur la vie contemplative ; les 4 degrés de l'échelle spirituelle », SC 163, p. 83.

³² Ph 3, 20 : *Conversatio nostra in coelis est.*

³³ *Sed solo sensu*, par le seul sens intérieur et spirituel.

9. En effet, il s'agit là comme d'une approche particulière avec le Seigneur : ce que confirme la Lettre de S. Jacques : *Approchez-vous de Dieu, et Lui s'approchera de vous* (Jc 4, 8). Quelques uns, donc – comme nous le disions-, se rendent proche de Dieu par le sens spirituel, et s'en éloignent par la vie ; d'autres en sont proches par la vie, loin par le sens intérieur ; d'autres encore sont loin et par la vie et par le sens intérieur ; d'autres en sont proches par les deux. Le sens spirituel profond fait donc approcher (de Dieu) ; l'approche par la vie fait approcher davantage. Ensemble, l'un et l'autre, font approcher encore plus.

10. C'est pourquoi, frères, veillons et particulièrement contre la peste de l'acédie qui apparaît habituellement du fait d'une sécurité immature, de sorte que les plus parfaits dont la bonne conscience les assure d'avoir mâté leurs vices, s'y vautrent comme s'ils pouvaient n'être épouvantés par rien. Quant aux imparfaits, ils se couchent dans les nécessités corporelles étant assurés que tout leur vient sans peine, persuadés de le recevoir providentiellement d'autrui.

Dès lors, bien-aimés, les saints Pères³⁴ que nous, hommes chargés et alourdis de biens – pour ne pas dire engraisés à l'excès –, avons osé suivre à la trace, cela donc ils l'ont placé comme pierre angulaire qui unit les deux murailles de l'édifice spirituel de la pauvreté qu'ils ont répartie en deux catégories, à savoir : la pauvreté au sens large, et la pauvreté au sens spirituel, de telle sorte que celui qui se découvrirait peu enclin à pratiquer l'une et l'autre, soit plus attentif à ne plus négliger ni l'une ni l'autre.

11. Et voilà pourquoi, bien-aimés, nous vous avons conduits à l'écart dans une solitude aride et âpre. Ruse habile ! Il vous est possible d'y être humbles, non d'y être riches. Dans cette solitude – dis-je -, située au large, loin et par delà la mer, n'ayant presque plus rien de commun avec le monde habité, jusqu'au point d'être privés de consolation séculière et presque humaine, nous désirions que vous gardiez le silence vis-à-vis du monde, sans autre contact que cet îlot à l'extrémité des terres³⁵.

Ô Seigneur, m'étant éloigné, j'ai fui, et, ayant fui, je me suis éloigné, de telle sorte que – tu le sais -, je ne vois absolument pas où je pourrais fuir et m'éloigner.

12. Une fois, dans mon désir de fuite et de ma soif de solitude, j'ai abordé alors seulement à ce désert en cette vaste et retirée solitude, où plusieurs de ceux que j'appelais les 'conjurés' de cette expédition abandonnèrent ; un petit nombre me suivirent jusque là : eux aussi ont horreur de cette solitude, comme moi aussi, je l'avoue. Il y eut même sur-accroissement de solitude sur solitude, Seigneur, de silence par delà le silence. En effet, afin que pour toi seul, Seigneur, nous soyons silencieux, et plus familiers de la garde du silence, nous voilà bien contraints faire silence entre nous. Mais, bien-aimés, il est de notre plus grand intérêt de considérer, avec action de grâce et dans la louange, la miséricorde de Dieu que nous espérons et qui nous a été faite.

13. Elle a daigné tempérer notre exil afin de pouvoir prier, méditer, lire, travailler pour donner librement aux nécessiteux, de sorte que ne manque pas ce qui doit être donné à notre corps charnel. En effet, c'est à la sueur de notre visage plus qu'à celle de nos ouvriers ou des bœufs de nos attelages que nous devons de manger notre pain.

³⁴ Les Pères du désert et les Pères monastiques.

³⁵ Il s'agit de l'île de Ré, où Isaac, Abbé de la communauté cistercienne des Chateliers, mourra en 1178.

14. C'est pourquoi, frères, mes compagnons de captivité et d'évasion, selon les mots du Prophète : *Vous qui vous rappelez au souvenir du Seigneur, ne vous taisez pas, ne gardez pas le silence avec Lui* (Is 62, 6). Veillez pour lui, de peur qu'il ne dorme pour vous. Moi, Seigneur, je crierai toujours vers toi. Toi, cependant, mon Dieu, ne te tais pas avec moi, de peur que gardant le silence envers moi, je ne sois comme les rescapés en péril dans la mer. Ouvre-moi, quand par la méditation, je frappe ; quand j'interroge, réponds-moi ; quand je prie, exauce-moi : certes, dans ta grande bienveillance, tu le feras abondamment, à moins qu'à ta Parole, mes oreilles ne ce soient détournées. A qui écoute, tu écoutes ; à qui exauce, tu exauces. Mais *celui qui détourne l'oreille pour ne pas entendre Ta loi, sa prière devient une abomination* (Pr 28, 9).

15. Parle donc, Seigneur, *ton serviteur écoute* (2 S 22, 3) ; réponds à sa parole : naviguant l'un et l'autre, que ni l'un ni l'autre ne dorme. Car si tu dors pour moi, ton serviteur, la mer ne dort pas, le souvenir du monde ne dort pas. Les vagues et les flots des pensées ne dorment pas. Si je dors pour toi, ma chair ne dort pas. C'est pourquoi, de grâce, Seigneur, toi qui es mon refuge, toi qui aurais pu être ma force pour que je ne te fuies pas, que mes sanglots et les gémissements de mon cœur, que la nécessité dans laquelle je me trouve et qui ne se tait jamais, te remette en éveil.

16. Lève-toi. Commande aux vents et à la mer ; sauve-moi de la terreur de l'esprit et de la tempête³⁶ de sorte qu'une grande tranquillité se fasse au-dedans et au-dehors ; et que les anges et les hommes à qui nous sommes donnés en spectacle³⁷ en soient témoins et s'exclament, dans l'admiration : *Quel est donc celui-là à qui obéissent la mer et les vents*³⁸ ?

Frères, c'est ce que sans aucun doute se réalisera pour nous et pour vous, si nous obéissons à celui qui vit et règne, Dieu pour les siècles.³⁹

SEPT TEXTES BREFS

1

Ne le savez-vous pas ? Ne le saisissez-vous pas ? N'en avez-vous pas l'expérience ? Parfois, le feu de la convoitise brûle dans la chair, la colère sévit avec violence dans l'âme ; et voilà qu'aussitôt jaillissent des paroles d'indignation et d'amertume, et tout l'intérieur de l'homme est secoué comme une mer agitée par un vent violent. Mais sur cette mer Jésus lève sa croix, et tout se calme, tout s'apaise. Par ailleurs, mes frères, qui vous a conduits sur ce sentier étroit

³⁶ Cf. Ps 54, 9.

³⁷ Cf. 1 Co 4, 9.

³⁸ Mt 8, 27.

³⁹ Traduction : Père Irénée Rigolot (Timadeuc), sur le texte établi par Anselme Hoste et sur le texte de Dom Tissier (PL 194, col. 1735-1738).

et resserré du salut, sinon l'exemple de la croix et de la Passion du Seigneur, cette croix qu'il a levée *contre la route de l'Égypte* ?

(Aelred de Rievaulx, *Sermon pour l'année*, 47, 9, in Aelred de Rievaulx, *Sermons pour l'année 4*, collection de Durham, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2005, p. 13.)

2

C'est un avantage pour les orgueilleux – comme le dit un saint [Augustin] – de tomber dans quelque péché manifeste afin qu'ils s'humilient et que se réalise pour eux ce qui est écrit : *Tu retireras leur esprit, ils défailiront puis s'en retourneront à leur poussière*. L'esprit de l'homme, c'est proprement l'esprit d'orgueil. Celui-ci une fois enlevé, l'homme s'en retourne à sa poussière, autrement dit à la connaissance de sa propre fragilité. C'est alors que peut lui être envoyé l'Esprit de Dieu, qui ne repose que sur l'homme *humble*, paisible, *qui tremble aux paroles de Dieu*. Le voici donc recréé, rénové, progressant *vers l'homme parfait*, vers l'homme qui s'accorde en tout avec la raison.

(Aelred de Rievaulx, *Homélie 12*, 11 *sur les fardeaux*, in Aelred de Rievaulx, *Homélie sur les fardeaux selon le prophète Isaïe*, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2006, p. 160.)

3

Tant que nous sommes en ce corps, il faut fuir la tentation *qui nous poursuit*. Et si nous ne fuyons pas assez vite, comme il arrive trop souvent, *nous sommes poussés et renversés*, mais *le Seigneur nous reçoit*. (...)

Tous, un jour ou l'autre, aussi longtemps que nous sommes retenus en ce monde, nécessairement nous tombons, mais les uns se blessent, les autres non (...). *Le juste tombe sept fois le jour*.

Mais la différence entre les chutes, la voici : le juste *est reçu par le Seigneur* et c'est pourquoi *il se relève plus fort* ; mais l'injuste, *après être tombé, ne parvient pas à se relever* et tombe encore plus bas : soit dans une mauvaise honte, soit dans l'impudence. Car, ou bien il excuse ce qu'il a fait et *la honte qu'il en ressent le conduit à un nouveau péché*, ou bien *il se fait un front de prostituée*, et dès lors *il ne craint plus Dieu et ne respecte plus les hommes*, mais *vante son péché comme Sodome*.

Le juste, au contraire, tombe dans la main du Seigneur et, d'une façon étonnante, même ce péché concourt à le faire grandir dans la justice. *Car, nous le savons, tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu*.

Ne concourt-elle pas à notre bien, cette chute qui nous rend plus humbles et plus prudents ?

(Bernard de Clairvaux, *Sermon sur le psaume Qui habite 2*, 1-2, in Bernard de Clairvaux, *Sermons pour l'année*, t. II.2, Paris : Cerf, 2016, p. 159-161.)

4

Certes la douceur printanière de la paix et de la joie est la bienvenue ! Souhaitable est la pluie bienveillante que Dieu a mise en réserve pour son héritage ! Mais, si c'est nécessaire, le feu de la tribulation peut se mettre à tout brûler, et tout ce qu'a prophétisé Jérémie au sujet de la

sécheresse spirituelle peut à nouveau se présenter. La crainte ne saisira pas pour autant l'homme à qui sa confiance dans le Seigneur a fait prendre racine jusqu'à l'eau nourissante, c'est-à-dire la grâce de l'Esprit-Saint. Celle-ci, sans doute, n'est pas une pluie visible qui l'arrose de façon perceptible, mais secrètement, intérieurement, elle le vivifie et le féconde, cela aussi longtemps qu'il demeure fidèle à son propos ; elle lui donne la force de persévérer et elle lui procure un langage irréprochable et une activité constante.

(Guerric d'Igny, *Deuxième Sermon sur S. Benoît 5*, in Guerric d'Igny, *Sermons*, t. II, Paris : Cerf, 1973, p. 67.)

5

Ainsi tout ce que, dans nos exercices et nos fatigues, nous sentons de douceur, de délectation et de suavité est pour nous, sans doute, comme un avant-goût du salaire de notre travail. Car avant que nous ne commencions à nous délecter dans la discipline du Seigneur et à l'aimer, toute cette vie, sous le poids du jour et de la chaleur, est à peine tolérable, à peine supportable ; dans la souffrance et la contrainte, sous la peur et les murmures, tout inspire ennui et acédie. Mais lorsque, à la onzième heure, la cinquième grâce associe la charité à la discipline et joint aux travaux l'affection bonne qui inspire en tout délectation et bonheur, par elle tout fardeau devient léger et tout joug agréable.

(Isaac de l'Étoile, *Sermon 17, 20*, in Isaac de l'Étoile, *Sermons*, Tome I, Paris : Cerf, 1967, p. 325.)

6

Qui que tu sois, ô âme qui aspires aux délices de l'amour, ne dédaigne pas ses amertumes si tu désires faire l'expérience de ses douceurs. Si le Bien-Aimé te prépare un baiser de ses lèvres, et que, dans ce baiser, celles-ci te semblent distiller de la myrrhe, ne va pas, comme un fou, te détourner, ne renonce pas à courir avec empressement au-devant de la grâce qui s'approche. Tu t'es soumis au joug d'un amour trop amolli si tu te contentes de ses seules joies et t'efforces, grincheux et dégoûté, d'échapper à ce que suppose l'acquisition de l'amour et à ce qui se présente nécessairement pour ceux qui suivent ses sentiers.

(Jean de Ford, *Sermon sur le Cantique 24, 5*, in Jean de Ford, *Sermons sur le Cantique des Cantiques*, Tome I, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 1999, p. 303.)

7

Or maintenant je suis, tel l'aveugle, à tâtonner en plein jour ; partout où tend le pied de mon assentiment je crains le piège et la ruine. Et comme à l'aveugle on me dit : « Ici et là, par-ici et par-là ». Mais moi, tel celui qui ne voit pas, je ne connais ni ici ni là, ni par-ici ni par-là.

(Guillaume de Saint-Thierry, *Oraisons méditatives*, Oraison 11, 4, Paris : Cerf, 1985, p. 171.)

QUATRE PENSÉES

1



Frère Guerric Heckel (Mepkin)

Date de naissance: 4 mars 1940

Date d'entrée: 24 septembre 1994

Email: guerricheckel@gmail.com

« C'est pendant que Jésus dormait que sa puissance a été à l'œuvre pour faire sortir les vents de son entrepôt. »

« C'est silencieux et profondément endormi que le Verbe a parlé, enseignant aux disciples combien il était périlleux pour eux de laisser leur maître demeurer dans le silence, être inactif et dormir. »

J'aime cela quand Jésus se montre, quand j'ai eu une bonne méditation, une *lectio* fructueuse, ou à travers l'Office divin ou une autre pratique monastique où je me sens aligné avec Dieu. Sa présence fait la différence. Je sens le Christ présent et actif dans ma vie, et je me sens en harmonie avec mon identité monastique.

Que se passe-t-il quand je suis réveillé par une tempête terrible dans ma vie monastique ? Ma *lectio* ne produit pas même un bourdonnement spirituel. J'ai littéralement dormi pendant la lecture du deuxième nocturne. Personne ne semble me comprendre. Je suis déçu par la direction que prend ma communauté. Alors, que dois-je faire lorsque Jésus se retire et que je me sens seul ?

Je me rends compte maintenant qu'il n'est pas endormi durant ces moments. Il utilise simplement une autre façon de communiquer avec moi. Ça ne concerne plus ce qui se passe autour de moi, mais au dedans de moi. Il n'y a nulle part où se cacher. Je dois faire face à qui je suis et qui je ne suis pas. Je suis confronté à ce que j'ai fait et négligé de faire. Je commence à reconnaître que tous mes succès, possessions, réalisations, au bout du compte, ne comptent pas beaucoup. Je dois admettre que je ne dirige rien.

Ici au milieu de la tempête, ma prière d'abandon remplace ma prière pour que les choses changent ou arrivent. Je ne demande plus tellement que les circonstances changent mais que je sois changé. La présence de Jésus dans la tempête rend ce changement possible. J'ai trouvé sa présence dans son absence.⁴⁰

⁴⁰ Traduction : Sœur Christine Aptel (Val d'Igny).



Mère Maureen McCabe (Wrentham)

Date de naissance: 17 septembre 1943

Date d'entrée: 2 juillet 1972

Email: s.maureen@msmabbey.org

« Nul doute que *lectio, meditatio* et *oratio* sont toute la formation de la raison spirituelle ; pourquoi ? Parce qu'elles constituent une demeure pour l'esprit dans les réalités célestes. Comme Moïse sur la montagne, celui qui les pratique, parle et écoute, entre en conversation avec Dieu ». Isaac énonce ce principe spirituel fondamental dans le cadre d'un sermon sur la tempête apaisée, expérimentée comme une tempête dans l'âme – un contexte parfaitement ajusté.

Comme postulante, durant des mois, je naviguais hardiment sur les vagues, quand soudain, je fis naufrage dans les tourbillons de l'angoisse et du doute. Un beau jour, au noviciat, je me suis dit : « Pourquoi prendre la peine de lire tous ces articles sur la spiritualité et l'histoire monastiques. De toutes façons, je n'y arriverai pas ». Pourtant, je m'assis et je lus, et dans la *lectio* je donnai une chance à Dieu de me parler et de me pacifier, ce qui n'aurait probablement pu se faire autrement. Plus tard, durant ma deuxième année de noviciat, j'ai à nouveau commencé à sombrer dans le tumulte des eaux, mais la maîtresse des novices m'a sauvée, cette fois, grâce à l'ancre de la *meditatio*. Elle m'a suggéré de mémoriser les psaumes et d'en prier des versets adéquats, au travail et à d'autres moments. La puissance de l'Esprit agissant dans ces mots répétés régulièrement et avec attention, a commencé à édifier en moi une attention paisible à Dieu, qui par la suite m'a aidée à traverser bien d'autres tempêtes. A présent que j'ai vieilli, c'est dans la simple prière de la femme cananéenne que, facilement, je trouve un soutien : « Seigneur, aide-moi ! ».

J'ai été conduite par l'expérience à croire ce que dit Isaac : que *lectio, meditatio* et *oratio* sont toute la formation de notre raison spirituelle – oui, c'est le chemin d'une conversation continue avec Dieu.⁴¹

⁴¹ Traduction : Père Godefroy Ragueneau de St Albin (Aiguebelle).



Dom Pierre-André Burton (Désert)

Date de naissance: 1963

Date d'entrée: 1987

Email: F.Pierre-Andre.Burton@abbayedudesert.com

Diminution ! Qui de nous accepte d'entrer de plein jeu dans cette expérience de « diminution », de partager, comme Jésus et avec lui, sa condition d'homme humilié, abaissé, « diminué » alors que la culture dans laquelle nous baignons invite tout au contraire à devenir des hommes « augmentés » ? Rien n'est donc moins naturel à l'inclination spontanée de l'homme « selon la chair », toujours en quête de puissance, de prestige, de reconnaissance et d'honneur en tout genre ! Aussi bien, consentir à une telle expérience de « diminution » relève d'un autre ordre : celui qui nous fait entrer en vie « selon l'esprit ». Une vie qui requiert de nous que nous y fassions concourir toutes les forces intérieures de l'âme. Elles seules permettent, dans un acte de foi, de nous soustraire à « l'horreur même de la solitude » quand il y a « renchérissement de solitude sur solitude, de silence sur le silence » (§ 12) et que, dans la déréliction d'un sentiment d'abandon, ou sous l'impression d'avoir perdu le sens du chemin, voire, tout simplement, le « sens » (comme on dit « perdre le sens » !), la solitude se fait effroi et que se brouillent toutes perspectives d'un horizon de lumière et de clarté. « Réduit à rien » - « diminué » donc ! - ne reste plus alors, contre la « peste de l'acédie » (§ 10), que l'humble fidélité aux exercices de la vie (et de la « veille » !) monastique : *lectio, meditatio et oratio* (§ 7) ; mais surtout l'humble confiance qui nous pousse à ne jamais nous lasser de crier vers Dieu et à lui dire : « Mais vous, mon Dieu, ne gardez pas le silence avec moi... » (§ 14).



Mère Pilar Germán Rojas (Tulebras)

Date de naissance: 27 novembre 1966

Date d'entrée: 22 octobre 1994

Email: pilardetulebras@gmail.com

Ce sermon d'Isaac de l'Étoile reflète et éclaire une expérience que j'ai vécue au cours de mes années de vie monastique. En plus d'une occasion, j'ai senti que la tempête était sur le point de faire couler la barque, et Jésus paraissait être impassible, endormi, comme étranger au péril qui me menaçait. Isaac de l'Étoile m'a fait prendre conscience de mon erreur ; en effet, « *tandis qu'il dormait, il a agi de manière à réveiller les disciples dont le cœur était comme endormi.* » Là est le paradoxe : le Seigneur qui est endormi veille et agit ; moi, apparemment éveillée, je dors dans mon autosuffisance et ma médiocrité. Un sommeil dont lui seul peut me tirer ; ainsi, « *par le moyen de la tempête, il enseigne ceux qui se croyaient trop en sécurité.* » C'est pourquoi « *lui, a voulu dormir pour que, du moins, le fait d'être en péril les incite à le réveiller.* » Il dort, le cœur qui « *languit dans le dégoût* », dans l'acédie. Isaac de l'Étoile nous appelle « *malheureux, faibles près de la force, sots en présence de la sagesse...*, ils meurent de faim à côté du pain de vie et d'intelligence. »

Peut-il y avoir sottise plus grande ? Non, et cependant, j'ai expérimenté comment je peux languir auprès de la source de la vie. Lorsque, enfermée en moi-même, mon cœur engourdi dort et ne veille pas, il n'écoute ni ne parle avec le Verbe. C'est le contraire de la bien-aimée du Cantique : tandis qu'elle dormait, son cœur veillait. Ainsi, elle a pu entendre la voix du Bien-aimé qui l'appelait. Au contraire, « *le Seigneur s'endort extérieurement* », Il veille à cause de moi et en ma faveur, et, de mille manières, il me vient en aide. Bien des fois, revêtu de tempête. Mais toujours rempli d'Amour.⁴²

⁴² Traduction : Sœur Anne Morin (Laval).

POUR VOTRE CAHIER DE NOTES

1. Écrivez trois points ou idées que ce dossier a fait surgir en vous et dont vous voudriez vous souvenir.
2. Si cela vous dit, écrivez une réponse personnelle sur les points étudiés dans ce dossier. 250 mots seront suffisants.
3. Si vous voulez partager cet essai, vous pouvez l'envoyer à Père Michael Casey, (Tarrawarra) : experientia.editor@gmail.com. S'il-vous-plaît, ajoutez une photo de vous-même, avec votre nom et adresse du monastère, votre date de naissance, la date de votre entrée, et votre adresse électronique personnelle.

LECTURE POUR APPROFONDIR

Michael Casey: « The Theme of Alternation », dans *Athirst for God: Spiritual Desire in Bernard of Clairvaux's Sermons on the Song of Songs*, Kalamazoo: Cistercian Publications, 1988, pp. 251-280.



UNITÉ NEUF

L'énergie de l'espérance

L'ÉNERGIE DE L'ESPÉRANCE

Dans notre cheminement vers Dieu, notre première expérience est quelque chose comme le désir, mais, contrairement à d'autres désirs, il n'a aucun objectif clair. Cette tendance s'exprime par des métaphores telles que « la recherche de Dieu » et « le désir de l'union avec Dieu », mais ce qu'il faut entendre par ces expressions traditionnelles est au-delà de l'explication logique. La théologie orientale fait la distinction entre l'« essence divine » et les « énergies divines ». Dans cette vie, l'essence divine dépasse l'entendement humain : c'est par le contact avec les énergies divines, rendues présentes à travers l'action de Dieu dans le monde de l'espace et du temps, que nous pouvons entrer en relation avec Dieu et être transformé(e)s par lui. Dieu ne peut pas être considéré comme un objet parmi d'autres et, donc, ne peut pas être l'objet direct de notre connaissance et de notre amour. Notre relation avec Dieu est intersubjective. Nous interagissons avec ce que Dieu fait parmi nous. « Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple. »

En ce qui concerne nos facultés intellectuelles et affectives ordinaires, Dieu est absent de notre sphère d'existence. Bien que Dieu soit partout présent, l'intime de la divinité est caché à nos yeux. Par autorévélation continue de Dieu dans le monde, nous avons des aperçus ou indications d'une réalité transcendante, mais ces expériences sont rares et brèves. *Rara hora et parva mora* - aussi rarement que brièvement ! Réfléchissant sur l'alternance entre notre perception de la présence de Dieu et celle de son absence, Bernard utilise une terminologie commune chez les premiers cisterciens : c'est comme si le Verbe venait rendre visite à l'âme, mais ensuite – hélas – il s'en va. Le plus souvent, le désir spirituel se manifeste comme un sens aigu de l'absence de Dieu. La plupart d'entre nous devraient se rappeler que cette expérience de l'absence joue un rôle dans notre évolution spirituelle. Elle n'est pas fortuite. Elle n'est pas contre-productive. C'est une composante normale de notre maturation spirituelle. Saint Augustin nous rappelle que le désir différé n'en devient que plus fort.

Simultanément, c'est une prise de conscience des obstacles à l'union à l'intérieur de soi. Pour surmonter la distance entre nous et Dieu deux dons viennent simultanément à nous à travers le Christ : une vérité qui révèle notre véritable condition devant Dieu et la grâce qui nous dynamise par l'espérance, de sorte que nous prenons confiance pour coopérer au bon travail commencé en nous afin qu'il parvienne à son achèvement. Ces thèmes trouvent leur expression dans ce commentaire éloquent et évocateur du texte du Cantique des cantiques.

Dans cette unité nous vous demandons de réfléchir sur votre propre expérience de perception de la présence et de l'absence de Dieu, dans votre prière et dans votre vie, et de trouver des éclairages dans la réflexion de Bernard sur ce sujet.

QUESTIONS POUR LA RÉFLEXION

1. Je suis venu(e) au monastère avec l'espérance de trouver Dieu, dans quelle mesure cette espérance s'est-elle réalisée ?
2. Comment ai-je expérimenté l'alternance normale entre expérience positive et négative ? Entre crainte et espoir ? Entre ténèbres et lumière ? Présence et absence ?
3. Y a-t-il eu des moments où le désir de Dieu a semblé sans espérance ? Pourquoi ? Y a-t-il eu des moments où j'ai été conscient(e) d'un manque d'énergie spirituelle : activisme, ennui, tiédeur, tristesse, dégoût, ennui, acédie ?

4. Comment cette situation s'est-elle solutionnée ? Y a-t-il eu des membres de la communauté qui m'ont aidé(e) ? Comment ? Est-ce que participer à la *conversatio* quotidienne a été un élément pour trouver une voie pour sortir du noir ?
5. Est-ce que j'accueille chaque jour comme un moment de vie ou est-il pris dans la routine ? Est-ce que je vis le présent comme un chemin vers la vie éternelle ?
6. Ai-je l'optimisme de penser que le style cistercien de vie me conduira à trouver Dieu dans cette vie et dans l'autre ?
7. Est-ce que je pense à la fin de ma vie ? Quels sentiments m'inspire une telle réflexion ?⁴³

INTRODUCTION AU SERMON 74 DE SAINT BERNARD SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES



Père Cassian Russell (Conyers)

Date de naissance: 19 avril 1949

Date d'entrée: 9 septembre 2006

Email: Cassian@trappist.net

« Ce sujet serait mieux traité par un expert bien au fait de cet amour saint et caché, mais je ne peux me dérober à mon devoir ni ignorer vos demandes... Vous m'obligez à pénétrer de grandes et mystérieuses choses qui me dépassent ». Oui vraiment. Cette énergie de l'espérance me dépasse. Tant de petits espoirs manquent d'énergie pour demeurer. Ils s'éloignent. « J'espère que les choux de Bruxelles ne seront pas trop cuits », « j'espère que la matinée ne sera pas trop chaude pour ne pas avoir à utiliser le bruyant ventilateur d'extraction pour faire circuler l'air dans le chœur », ce sont là les petits espoirs quotidiens qui vont et viennent. Tous nos espoirs

⁴³ Traduction: Sœur Christine Aptel (Val d'Igny).

sont, en quelque sorte, des espoirs de bonheur, petits, grands, éphémères ou durables. Mais le bonheur disparaît. Y a-t-il un autre espoir ? Une espérance assurée ?

Quiconque aura quitté, à cause de mon nom, des maisons, des frères, des sœurs, un père, une mère, des enfants, ou une terre, recevra le centuple, et il aura en héritage la vie éternelle. (Mt 19, 29). Voici une vaste promesse, un espoir qui perdure, une espérance. Et, oui, il y a une énergie dans cette espérance; elle me pousse au-delà de moi-même, ici et maintenant. Revenir à cette espérance me conduit au bonheur, à la joie, à la vie transcendante.

Sous les petits espoirs de bonheur quotidien existe ce désir plus grand de béatitude - cette joie sans fin qui persiste. C'est une montagne, un roc, le rocher roulé loin de la tombe. La promesse de la vie, la vie du Ressuscité. Pour toucher ce rocher solide, je dois me libérer des pensées quotidiennes qui m'enchaînent, les laisser filer afin d'atteindre un niveau plus profond. C'est vers ce niveau d'intériorité que Bernard nous attire, dans un lieu où notre pulsion animale primaire rencontre la promesse d'une vie nouvelle, en transformation, à travers une Parole qui nous appelle toujours plus haut.

Souvent, quand j'écris dans mon journal tôt le matin, je commence par prendre ma température, décrivant mon climat intérieur, nommant la tonalité de la musique interne, enregistrant la couleur du fil de ma vie. Certains jours, je trouve un paysage plat, gris, sans relief, terne, fade et fatigant, comme si je me promenais dans une morne plaine. Il y a des jours où ma météo intérieure est si opprimée - comme ces nuages transportant la lourde humidité qui nous écrase l'été en Géorgie - qu'il m'est difficile de croire pouvoir retrouver quelque rafraîchissement en cette vie. Je ne trouve que de sombres et oppressants nuages, un silence de mort, tel un fil coupé du métier à tisser de la vie. C'est comme si je n'avais aucun lien avec la Parole de Vie rafraîchissante.

Mais il y a un autre aspect à cette météo changeante: le vert vibrant d'une pelouse bien arrosée, le son de l'eau de la fontaine de notre cloître, les couleurs brillantes de l'azalée et de la glycine de nos printemps géorgiens. Je pressens la promesse d'une vie éternelle bouillonner de l'intérieur. Cette vie fait partie des « choses incompréhensibles et invisibles de Dieu » qui nous sont présentées « sous les aspects les plus familiers, telles de précieuses ébauches dans de fragiles vases d'argile ». Oui, des images tirées de ce paysage américain, reflets d'aspirations portés par de simples moyens, des petits espoirs ordinaires proposés aux travers de choses familières.

Ces images de surface révèlent un aspect du désir sous-jacent: la solide stabilité du Rocher d'où coule la fontaine d'eau vive éternelle. Au baptême, nous avons reçu l'Esprit de notre Seigneur. Il a continué de vivre à l'intérieur, sous toutes les vicissitudes de notre vie quotidienne. Certains jours, la source semble lointaine, presque inaccessible, des jours comme une plaine vide de nuages au-dessus d'elle. D'autres jours, il n'est pas nécessaire de chercher, la joie est si évidente - avant même que je tourne mon regard vers l'intérieur, je sens qu'elle bouillonne - l'eau de la Vie promise à la Samaritaine. Cette joie manifeste l'énergie de l'espérance pour le transcendant, pour quelque chose qui se trouve au-delà.

Au milieu de son Sermon 74 sur le *Cantique des cantiques*, je reconnais l'expérience que décrit Saint Bernard en évoquant le sentiment ressenti à la présence/absence du Verbe. Moi aussi, j'ai soif de la vie promise par mon Seigneur de la Vie et j'appelle. « Il est la Vie et la puissance ». J'ai le sentiment que mon Seigneur de la Vie va et vient à mesure que mon climat intérieur change. Mais comment celui qui est partout peut-il être absent ? Cette plaine terne et ennuyeuse n'est-elle pas, en fait, mon propre ennui ? Mon attention mal dirigée ? Ne s'agit-il pas de mon cœur à la peau épaisse, insensible à sa Présence ? Est-ce que je ne l'étouffe pas avec de petites distractions ?

Dans ma prière silencieuse, assis tranquillement dans notre église rendue obscure, je laisse passer les distractions. Je me demande si oublier ma vie - et j'oublie de plus en plus de petites choses, des gens du passé, où j'ai pu laisser un livre... - si cet oubli n'est pas un nouveau

cadeau, une partie de ce processus plus vaste consistant à révéler ce qui est le plus réel à l'intérieur. Oublier involontairement de petites choses ne consiste-t-il pas en un processus de chauffage, en une fusion et un écrémage des scories afin de récupérer cette petite partie d'or pur ? Cela ne fait-il pas partie de l'élimination des « choux de Bruxelles et des ventilateurs bruyants » afin de mettre au jour ce fait essentiel que je présenterai à Dieu lors du Jugement – cette minuscule pépite d'or qui reste de tout le chauffage, de la combustion, de la fusion, de l'écumage et du raffinage – ce petit morceau qui reste une fois que toutes les accumulations superflues ont été oubliées, rangées, libérées ? Voilà. C'est ce que je dois donner. C'est la vraie substance de cette espérance plus profonde. L'énergie transformante de la Nouvelle Vie Promise aura distillé une précieuse cuillerée d'or pur que je peux présenter en cadeau à mon Seigneur de la Vie.⁴⁴

BERNARD DE CLAIRVAUX, Sermon 74 sur le Cantique des Cantiques.

1. « Revenez (Ct 2, 17), » dit-elle. Il reste manifeste que l'Époux n'est pas présent puisqu'elle le rappelle, et néanmoins il l'a été fort peu de temps auparavant, puisqu'il semble qu'elle le rappelle au moment où il s'en allait. Ce rappel qui paraît si hors de propos est la marque de l'amour extrême de l'un et de la beauté aimable de l'autre. Où sont ceux qui cultivent si fort l'amour, et qui sont si passionnés pour lui, qu'ils n'ont ni trêve ni paix dans sa poursuite ? Je me souviens que je vous ai promis d'appliquer ce passage au Verbe et à l'âme ; mais je confesse que pour le faire tant soit peu dignement, j'ai grand besoin du secours du Verbe lui-même. Et véritablement ce discours siérait mieux à une personne qui aurait éprouvé plus que moi les secrets de l'amour divin et les posséderait plus à fond. Mais je ne puis me dispenser de ce que je vous dois, et de satisfaire vos désirs. Je sais bien le danger où je m'engage, et je ne l'évite pas, parce que vous me contraignez à m'y engager. Vous m'obligerez, pour user des termes du Prophète, à entreprendre des choses qui sont grandes et placées infiniment au dessus de moi. Hélas ! Je crains qu'on ne me dise : Pourquoi racontez-vous mes délices, et pourquoi une bouche aussi impure que la vôtre parle-t-elle de mes mystères ? Écoutez cependant un homme qui appréhende de parler, et qui ne saurait se taire. Peut-être cette appréhension même excusera-t-elle ma hardiesse, surtout si cela sert à votre édification ; et peut-être Dieu aura-t-il aussi égard aux larmes que je verse. Revenez, dit l'Épouse. Elle avait raison. Il s'en allait, et elle le rappelle. Qui me découvrira la raison mystérieuse de ces changements ? Qui m'expliquera dignement ce que c'est que ces allées et ces retours du Verbe ? Est-ce que l'Époux est inconstant ? D'où peut sortir et où peut aller ou retourner celui qui remplit tout ? Quel mouvement local peut avoir celui qui est Esprit ? ou quel mouvement peut-on attribuer à Dieu, à celui qui est absolument immuable ?

2. Que celui qui peut comprendre ces choses les comprenne. Pour nous, marchant simplement et avec prudence néanmoins, dans l'exposition de ce discours mystique et sacré, suivons l'exemple de l'Écriture qui se sert de nos paroles pour exprimer la sagesse cachée dans ce mystère, et qui, pour figurer Dieu à nos esprits, nous l'insinue par les images des choses sensibles, nous présentant ainsi un avantage précieux : je veux parler de ce qu'il y a d'inconnu et d'invisible en Dieu, dans des vases d'une matière de peu de valeur. Imitons-la, et disons que le Verbe de Dieu, qui est Dieu, et l'époux de l'âme, vient dans l'âme de la manière qu'il lui plait

⁴⁴ Traduction : Frère Pascal Ménardi (Neiges).

et la laisse ensuite, pourvu seulement que nous croyions que cela se fait par un sentiment intérieur de l'âme, non par un mouvement du Verbe. Par exemple, lorsqu'elle sent la grâce, elle reconnaît que le Verbe est présent; et lorsqu'elle ne la sent pas, elle se plaint de ce qu'il est absent, et demande qu'il revienne à elle, en disant avec le Prophète : « Toutes les affections de mon âme vous cherchent, je chercherai, Seigneur, votre présence (Ps 26, 8). » Et comment ne le chercherait-elle pas, puisque lorsque cet aimable Époux s'est retiré, elle ne saurait désirer autre chose que lui, ni penser à autre chose qu'à lui. Il ne lui reste donc que de le chercher avec soin quand il est absent, et de le rappeler quand il s'en va. C'est donc ainsi que le Verbe est rappelé, et il est rappelé par le désir de l'âme, mais de l'âme à qui il a eu la bonté de se faire goûter une fois. Le désir, n'est-ce pas une voix? Oui, c'en est une, et forte même. Car « le Seigneur », dit le Prophète, « a exaucé le désir des pauvres (Ps 9, 17). » Lors donc que l'Époux s'en va, le seul cri de l'âme, son seul et continu désir, sa seule et unique demande, c'est qu'il revienne.

3. Donnez-moi maintenant une âme que le Verbe Époux ait coutume de visiter souvent, à qui la familiarité donne de la hardiesse, le goût de la faim, le mépris de toute choses du repos, et je ne ferai point difficulté de lui attribuer la voix et le nom d'Épouse et de lui appliquer les paroles que nous expliquons maintenant. Telle est en effet celle dont il est question ici. Car elle témoigne assez, en rappelant l'Époux, qu'elle a mérité sa présence si elle n'est pas digne encore de toute l'abondance de ses grâces. Autrement elle ne le rappellerait pas, mais elle l'appellerait; rappeler marque le retour, et peut-être ne s'est-il retiré que pour qu'elle le rappelât avec plus d'ardeur, et qu'elle l'embrassât plus étroitement. Car lorsqu'il feignait un jour de vouloir aller plus loin, il n'en avait point envie, en effet, mais il désirait s'entendre dire ces paroles : « Demeurez avec nous, Seigneur, car il est tard (Lc 24, 29). » Et, une autre fois, lorsqu'il marchait sur la mer et que les Apôtres naviguaient et avaient beaucoup de peine à avancer, il fit semblant de vouloir passer outre, et cependant ce n'était pas son dessein, mais il voulait seulement éprouver leur foi et se faire prier. Car comme dit l'Évangéliste : « Ils furent troublés et crièrent, croyant que ce fût un fantôme (Mc 6, 49). » Cette pieuse dissimulation, ou plutôt cette salutaire dispensation, dont le Verbe usa d'une manière corporelle, le même Verbe, qui est Esprit, continue à y avoir encore recours d'une façon spirituelle avec l'âme qui l'aime; quand il passe outre, il veut être retenu, et quand il s'en va, il veut être rappelé, car le Verbe, qui est la parole de Dieu, n'est pas irrévocable. Il va et revient selon son bon plaisir ; il visite l'âme dès le matin, comme dit le Prophète, et il l'éprouve aussitôt, en se retirant : s'il va dans l'âme, c'est un effet de sa grâce spontanée, et s'il y retourne, cela dépend absolument de sa volonté; mais il ne fait l'un et l'autre qu'avec un jugement dont il connaît seul la raison.

4. Toujours est-il, que ces vicissitudes du Verbe, qui s'en va et qui vient, se passent dans l'âme, ainsi qu'il le dit lui-même. « Je vais et je viens en vous (Jn 14, 28). » Et ailleurs : « Vous ne me verrez plus durant un peu de temps, et un peu après vous me verrez (Jn 16, 17). » O peu de temps et peu de temps ! O que ce peu de temps dure longtemps ! Mon doux Sauveur, comment pouvez-vous appeler court le temps que nous ne vous voyons pas? Je n'ai garde d'accuser la parole de mon Seigneur, mais le temps me semble long, excessivement long! L'un et l'autre est véritable. Il est court, si on considère nos mérites, mais il est bien long, si on regarde nos désirs. C'est dans ce sens que le Prophète dit : « S'il diffère à venir, attendez-le, car il viendra bientôt (Ha 2, 3). » Comment ne tardera-t-il point, s'il demeure quelque temps à venir, sinon parce qu'il viendra assez tôt, selon nos mérites, mais non pas selon nos vœux ? Or, l'âme qui aime est emportée par la ferveur de ses vœux, elle est entraînée par ses désirs, elle oublie son peu de mérite, elle n'a point d'yeux pour voir la majesté de son époux, et n'en a que pour les plaisirs dont elle souhaite jouir; ne regarde que sa grâce salutaire, et elle agit familièrement avec lui. Enfin, sans crainte et sans pudeur, elle rappelle le Verbe, et redemande

avec confiance ses premières délices; elle ne le nomme pas son Seigneur, mais son bien-aimé, avec sa liberté habituelle. « Revenez, mon bien-aimé, dit-elle, et elle ajoute : Soyez semblable à la chèvre et au faon de biche sur les montagnes de Béthel. » Mais nous expliquerons ces paroles plus tard.

5. Maintenant, souffrez mon indiscretion. Je veux vous dire, parce que je vous l'ai promis, comment ces choses se passent en moi. Cela n'est pas à propos, je l'avoue, mais je me livre volontiers, pourvu que cela vous serve. Si vous en profitez, je me consolerais de mon peu de retenue, sinon j'avouerais ma folie. Je confesse, quoique ce soit pécher contre la modestie de vous le dire, que le Verbe m'a aussi visité et qu'il l'a fait même plusieurs fois. Mais quoiqu'il soit entré souvent en moi, je ne m'en suis pas néanmoins aperçu. J'ai senti qu'il y était, je me souviens qu'il y a été, j'ai pu même quelquefois pressentir son entrée, mais je ne l'ai jamais sentie, non plus que sa sortie. Car d'où venait-il quand il vint dans mon âme, et d'où s'en est-il allé lorsqu'il l'a quittée, par où est-il entré, ou sorti? c'est ce que je confesse ignorer maintenant, selon cette parole : « Vous ne savez d'où il vient, ni où il va (Jn. 3, 8). » Et il ne faut pas s'en étonner, puisque c'est à lui qu'un prophète a dit autrefois : « Et l'on ne connaîtra point la trace de vos pas. » Il est hors de doute qu'il n'est entré ni par mes yeux; car il n'est pas coloré, ni par mes oreilles, car il n'est pas un son, ni par mon nez, car il ne se mêle pas avec l'air, mais avec l'âme, et ne l'affecte pas, mais la fait; ni par mon gosier, car il ne se mange ni ne se boit. Je ne l'ai point non plus reconnu au toucher, car il n'est pas palpable. Par où donc est-il entré ? Car il n'est pas venu du dehors, puisqu'il n'est aucune des choses qui paraissent au dehors. Cependant il n'est pas venu du dedans de moi, car c'est un bien et le bien n'habite point en moi, je le sais. Je suis aussi monté au dessus de moi, et j'ai trouvé que le Verbe est encore plus haut. Ma curiosité me l'a fait chercher au dessous de moi, et j'ai trouvé pareillement qu'il est encore plus bas. J'ai regardé hors de moi, et j'ai reconnu qu'il est encore au delà de ce qui est hors de moi; et enfin je l'ai cherché au dedans de moi, et j'ai vu qu'il m'est plus intérieur que moi-même. Et alors j'ai reconnu la vérité de cette parole : « Nous vivons, nous nous mouvons, et nous subsistons en lui (Ac 17, 28). » Mais heureux celui en qui il est, qui vit pour lui, qui est mu par lui.

6. Vous demandez sans doute comment donc j'ai pu reconnaître qu'il était présent, puisque ses voies sont si incompréhensibles; mais il est vif et efficace, et aussitôt qu'il est venu en moi, il a réveillé mon âme qui dormait, il a remué, amolli, et blessé mon cœur, qui était dur comme la pierre et malade. Il s'est mis aussi à arracher, à détruire, à édifier, et à planter, à arroser ce qui était sec, à éclairer ce qui était ténébreux, à ouvrir ce qui était serré, à enflammer ce qui était froid, à redresser ce qui était tordu, et à aplanir ce qui était rude et raboteux, en sorte que mon âme bénissait le Seigneur, et tout ce qui est en moi glorifiait son saint nom. C'est donc ainsi que le Verbe époux, en entrant quelquefois en moi, ne m'a fait connaître son entrée par aucune marque, ni par la voix, ni par la figure, ni par la démarche. Enfin je ne l'ai connu par aucun mouvement de sa part, je n'ai aperçu par aucun de mes sens, qu'il se fût glissé dans le fond de mon âme. J'ai seulement reconnu sa présence par le mouvement de mon cœur, comme je l'ai déjà dit, j'ai remarqué la puissance de sa vertu par la fuite des vices, et par l'amortissement des passions qu'elle opérait en moi. J'ai admiré la profondeur de sa sagesse dans la discussion et la réprobation de mes fautes secrètes, j'ai éprouvé sa bonté et sa miséricorde par un amendement de ma vie, j'ai découvert, en quelque sorte sa beauté infinie par le renouvellement et la réformation de mon esprit, c'est-à-dire de mon homme intérieur: en regardant toutes ces choses ensemble, j'ai été surpris d'étonnement de sa grandeur incompréhensible.

7. Mais comme toutes ces choses, lorsque le Verbe se retire, commencent aussitôt à languir et à se refroidir, de même que si on ôte le feu de dessous un vase qui bout, et que c'est

là la marque de sa retraite, mon âme est abattue de tristesse, jusqu'à ce qu'il revienne ; mais quand mon cœur se réchauffe en moi, ce m'est un témoignage de son retour. Après avoir ressenti par expérience le bonheur de posséder le Verbe, faut-il s'étonner si je me sers aussi de la voix de l'Épouse pour le rappeler lorsqu'il s'est absenté, puisque je suis touché d'un désir non pas tout-à-fait pareil, mais du moins en partie semblable au sien ? Tant que je vivrai j'userai familièrement de cette voix, et pour rappeler le Verbe je me servirai du verbe du rappel qui est le mot revenez ; et toutes les fois qu'il s'éloignera de moi, je le rappellerai et ne cesserai de crier par les désirs ardents de mon cœur, qu'il revienne, qu'il me rende la joie de sa grâce salutaire, qu'il se rende à moi. Je vous l'avoue, mes chers enfants, je ne prends plaisir à rien jusqu'à ce que celui qui fait seul tout mon plaisir soit de retour. Et je le prie de ne plus revenir vide, mais «plein de grâce et de vérité, » selon son ordinaire, et comme il l'a fait hier et avant-hier. En quoi il me semble qu'il a beaucoup de rapports avec la chèvre et avec le faon de biche, la vérité ayant des yeux aussi perçants que ceux de la chèvre, et la grâce ayant la gaieté du faon de biche.

8. L'une et l'autre choses me sont nécessaires, la vérité afin que je ne puisse me cacher devant elle, et la grâce afin que je ne le veuille pas. Si l'une n'est accompagnée de l'autre, la visite de l'Époux sera imparfaite. Car la sévérité de la première est pénible sans la gaieté de la seconde, et la gaieté de la seconde semble un peu trop libre sans la gravité de la première. La vérité est amère, si elle n'est assaisonnée de la grâce; et la ferveur de la dévotion est quelquefois un peu légère, immodérée et trop libre, si elle n'est retenue comme par le frein de la vérité. Combien y en a-t-il à qui il n'a servi de rien d'avoir reçu la grâce, parce qu'ils n'ont pas reçu en même temps le tempérament que la vérité apporte? Ils ont eu trop de complaisance en la grâce; ils n'ont point appréhendé les regards de la vérité, ils n'ont point imité la gravité de la chèvre, mais seulement la légèreté et la gaieté du faon de biche. Aussi ont-ils perdu cette grâce dont ils voulaient se réjouir en particulier ; on aurait pu leur dire, mais un peu tard, d'apprendre à servir « Dieu avec crainte, et à se réjouir en lui avec tremblement (Ps 2, 11). » Car l'âme sainte qui avait dit dans son abondance : « Je ne serai jamais ébranlée (Ps 29, 7), » a senti soudain que le Verbe a détourné sa face d'elle, et a appris par cette affliction, qu'avec la piété et le zèle qu'elle avait reçus, elle avait encore besoin du poids de la vérité. La plénitude de la grâce ne consiste donc ni en la grâce seule, ni en la seule vérité. Que vous sert-il de savoir ce que vous devez faire, si Dieu ne vous donne pas la grâce de le vouloir? Et que vous sert-il de le vouloir, si vous ne le pouvez pas? Combien n'en ai-je pas vus qui étaient devenus plus tristes après avoir connu la vérité? et cela parce qu'ils ne pouvaient plus désormais s'excuser sur leur ignorance, puisqu'ils savaient ce que la vérité demandait d'eux, et ne le faisaient pas.

9. Puisqu'il en est ainsi, l'une ne suffit pas sans l'autre ; c'est trop peu dire, il n'est pas même avantageux de recevoir l'une sans l'autre. Qui nous l'apprend? C'est l'Apôtre en disant : « Celui qui sait le bien, et ne le fait pas commet un double péché. Et encore: Le serviteur qui sait la volonté de son maître, et n'agit pas conformément à cette connaissance, sera beaucoup plus battu (Lc 12, 47). » Voilà pour la vérité et voici pour ce qui regarde la grâce. Il est écrit : « Et après qu'il eut avalé le morceau que lui donna le Sauveur, Satan entra en lui (Jn 13, 27). » L'Évangéliste parle de Judas qui reçut le don de la grâce, mais parce qu'il ne marchait pas dans la vérité et la sincérité avec le maître de la vérité, ou plutôt avec la vérité qui devait lui servir de maître, il donna entrée en lui au démon. Écoutez encore : « Il les a nourris du plus pur froment, et les a rassasiés du miel sorti de la pierre (Ps 80, 17). » Qui sont ceux-là? « Les ennemis du Seigneur, ajoute le Prophète, ont menti contre lui. » Ceux qu'il a nourris de miel et de froment ont menti contre lui et sont devenus ses ennemis, parce qu'ils n'ont pas joint la vérité à la grâce. Il est dit encore ailleurs à leur sujet : « Des enfants étrangers ont vieilli dans leurs crimes, ont boité dans leurs voies (Ps 7, 46). » Et comment n'auraient-ils pas boité puisqu'ils ne marchaient que sur un pied, car ils ne se soutenaient que sur le pied de la grâce, auquel ils

ne joignaient point la vérité. Leur supplice sera donc éternel comme celui de leur prince, qui n'est pas lui-même demeuré ferme dans la vérité, mais qui a été menteur dès le commencement. Et c'est pourquoi on lui a dit : «Tu as perdu ta sagesse par ta beauté (Ez 28, 7). » Je ne veux point d'une beauté qui me fasse perdre la sagesse.

10. Demandez-vous quelle est cette beauté si nuisible et si dangereuse? C'est la vôtre. Peut-être ne m'entendez-vous pas encore. Écoutez donc, je vais parler en termes plus intelligibles. C'est la beauté qui vous est propre. Ne blâmons point le don de Dieu, mais le mauvais usage qu'on en fait. Car, si vous y prenez garde, il n'est pas dit que Lucifer ait perdu la sagesse par la beauté, mais « par sa beauté. » Or la beauté de l'âme, si je ne me trompe, aussi bien que celle de l'ange, c'est la sagesse. Car que sont-ils l'un et l'autre sans la sagesse, sinon une matière informe ? La sagesse n'est donc pas seulement sa forme, elle est aussi sa beauté; Mais il l'a perdue, lorsqu'il se l'est appropriée, en sorte que lorsqu'on dit, qu'il a perdu la sagesse par sa beauté, cela veut dire qu'il a perdu la sagesse par sa propre sagesse. C'est parce qu'il se l'est appropriée qu'il l'a perdue. Il n'a perdu la sagesse que parce qu'il s'est estimé sage, n'a pas donné la gloire à Dieu, n'a pas rendu grâce pour grâce, ne l'a pas possédée selon la vérité, mais en a abusé selon sa propre volonté : voilà pourquoi il l'a perdue ou plutôt voilà ce qui l'a perdu. Car, posséder la sagesse de cette sorte, c'est la perdre. « Si Abraham, dit l'Apôtre, a été justifié par les œuvres, il a eu de la gloire, mais non pas en Dieu (Rm 6, 2). » Ainsi en est-il de moi, je ne suis point en sûreté, car je perds tout ce que je ne possède point en lui. En effet, qu'y a-t-il qui soit plus perdu que ce qui est hors de Dieu? Qu'est-ce que la mort, sinon la privation de la vie ? Qu'est-ce que la perte du vrai bien, sinon la séparation d'avec Dieu ? Malheur à vous qui êtes sages à vos propres yeux, et qui vous estimez prudents à votre jugement. C'est de vous qu'il est dit : « Je perdrai la sagesse des sages, et la prudence des prudents (1 Co 1, 19). » Ils ont perdu la sagesse, parce que leur sagesse les a perdus. Que n'ont point perdu ceux qui se sont perdus eux-mêmes ? Or ceux que le Seigneur ne connaît point, ne sont-ils point perdus?

11. En effet, les vierges folles qui ne sont folles, je pense, que parce que se croyant sages, elles sont devenues folles; ces vierges, dis-je, entendront cette parole terrible : « Je ne vous connais point (Mt 25, 12). » De même ceux qui tirent un sujet de gloire de la grâce des miracles entendront aussi la même parole : je ne vous connais pas. En sorte que l'on voit clairement, par tout ce que nous avons dit, que la grâce nuit plutôt qu'elle ne sert, lorsqu'elle n'est point accompagnée de la vérité. L'Époux possède évidemment l'une et l'autre, puisque saint Jean-Baptiste dit : « Que la grâce et la vérité ont été bornées par Jésus-Christ.» Si donc mon Seigneur Jésus, qui est le Verbe de Dieu et l'époux de l'âme, frappe à ma porte n'ayant que l'une des deux, il n'entrera pas comme époux, mais comme juge; mais à Dieu ne plaise que cela arrive, à Dieu ne plaise qu'il entre en jugement avec son serviteur. Qu'il entre pacifique, qu'il entre gai et joyeux, et néanmoins qu'il soit sérieux et grave, afin que, par le visage sévère de la vérité, il réprime ce qu'il y a de trop emporté en moi, et tempère l'excès de ma joie. Qu'il entre en sautant comme un faon de biche, mais qu'il ait la circonspection de la chèvre, qu'il passe par dessus mes péchés, en faisant comme s'il ne les voyait pas, et qu'il regarde avec compassion la peine que je mérite. Qu'il entre comme s'il descendait des montagnes de Béthel, plein d'allégresse et de magnificence, et comme s'il sortait du sein de son Père, plein de douceur et de bonté, afin qu'il ne dédaigne pas d'être appelé et de devenir l'époux de l'âme qui le cherche, lui qui étant Dieu, est élevé par dessus tout, et béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.⁴⁵

⁴⁵ *Œuvres complètes de saint Bernard*, traduction nouvelle par M. l'Abbé Charpentier, Paris : Librairie Louis Vivès, Editeur, 9 rue Delambre, 1866, Tome Quatrième. Texte transcrit du site : <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/bernard/tome04/cantique/cantique074.htm>.

SEPT TEXTES BREFS

1

Or, il arriva un jour (*aliquando*), comme elle s'adonnait à la prière selon son habitude, qu'une merveilleuse suavité survint, qui éteignit tous les égarements de ses pensées et même tous ses élans d'affection (*affectus*) envers ses amis. Aussitôt son âme, faisant ses adieux à tout ce qui est en ce monde, se trouve ravie au-dessus d'elle-même (*rapitur supra se*) ; saisie d'une lumière indicible et incompréhensible, elle ne voyait plus rien d'autre que ce qui est et qui est l'être de tout.

Cette lumière ne fut pas physique ni ne présenta quelque ressemblance physique. Elle ne s'étendait ni ne se diffusait en vue de se manifester partout ; on ne pouvait la tenir, c'est elle qui tenait tout, d'une manière merveilleuse et ineffable, tout comme l'Être tient tout ce qui est, et la Vérité tout ce qui est vrai. Ainsi donc, comblée par cette lumière, cette vierge se mit à ne plus connaître le Christ selon la chair, comme auparavant, car l'Esprit qui se tient devant elle – le Christ Jésus – l'avait conduite dans la voie de la Vérité elle-même.

(Aelred de Rievaulx, *Homélie 2*, 18-19 *sur les fardeaux*, in Aelred de Rievaulx, *Homélie sur les fardeaux selon le prophète Isaïe*, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2006, p. 61.)

2

Mais il nous faut le savoir : actuellement, pour les justes, c'est par l'extase de la contemplation qu'ils s'élèvent vers une certaine assurance de l'esprit et une certaine constance de la confiance. Voilà donc comment, face aux malheurs présents et aux dangers de la mort, ils apprennent à les mépriser en Dieu ; et, en l'apprenant, ils les méprisent. Par contre, laissés à leur propre faiblesse, ils ont peur au milieu des dangers, en tant qu'hommes, et cette peur leur fait reconnaître leur faiblesse d'autant plus réellement que plus humblement. Aussi est-il écrit à leur sujet : *Ils montent jusqu'aux cieux, ils descendent jusqu'aux abîmes. Ils montent* par l'extase de la contemplation et de l'assurance en Dieu. *Ils descendent* par un excès d'effroi et de pusillanimité.

(Baudouin de Forde, *L'Éloge de la foi*, XII, 6, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2003, p. 47.)

3

Dans cette dernière sorte d'enfantement [dans le mariage spirituel], l'âme est parfois ravie hors de soi et se détache même des sens corporels si bien qu'elle ne se perçoit plus elle-même tandis qu'elle perçoit le Verbe. Cela se produit lorsque l'âme, attirée par l'ineffable douceur du Verbe, se dérobe pour ainsi dire à elle-même, ou plutôt est ravie et s'échappe d'elle-même pour jouir du Verbe.

(Bernard de Clairvaux, *Sermon sur le Cantique 85*, 13, in Bernard de Clairvaux, *Sermons sur le Cantique*, Tome V, Paris : Cerf, 2007, p. 397-399.)

4

J'ai trouvé, dit-elle, *je l'ai trouvé*, lui qui le premier m'a cherchée comme une brebis errante, comme une drachme perdue, et qui m'a trouvée : sa miséricorde m'a prévenue. Oui, dis-je, j'étais perdue, et lui le premier s'est mis à ma recherche, j'étais sans aucun mérite, et il m'a prévenue. Il m'a trouvée dans mon errance, il m'a prévenue dans ma désespérance ; il m'a trouvée en train de le renier, il m'a prévenue alors que je manquais de confiance ; il m'a trouvée en m'indiquant qui j'étais, il m'a prévenue en me ramenant chez lui ; il m'a trouvée, égarée dans les erreurs ; il m'a prévenue, vide que j'étais alors des dons de la grâce. Il m'a trouvée pour que ce ne soit pas moi qui le choisisse, mais lui ; il m'a prévenue pour être le premier à aimer.

Ainsi donc, choisie et aimée que je suis, cherchée et acquise, trouvée et prévenue, comment ne mettrais-je pas toutes mes forces, et plus que mes forces, dans l'élan de mon affection, pour l'aimer et le chercher ? Le chercher jusqu'à ce que, exaucée dans mon vœu, je puisse pousser ce cri de joie : *J'ai trouvé Celui que chérit mon âme*.

(Gilbert de Hoyland, *Sermon sur le Cantique* 8, 8, in Gilbert de Hoyland, *Sermons sur le Cantique des Cantiques*, tome I, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 1994, p.130s.)

5

Lorsque l'amour du Christ absorbe ainsi totalement le cœur de l'homme, de telle sorte qu'il se néglige et s'oublie lui-même et n'est plus sensible qu'à Jésus-Christ et à ce qui concerne Jésus-Christ, alors seulement la charité est parfaite en lui. Certes, à celui dont le cœur est ainsi touché, la pauvreté n'est plus à charge ; il ne ressent plus les injures, il se rit des opprobres, il ne tient plus compte de ce qui lui fait du tort, et il estime la mort comme un gain. Il ne pense même pas qu'il meurt, car il a plutôt conscience de passer de la mort à la vie.

(Guerric d'Igny, *Premier Sermon pour la Résurrection* 5, in Guerric d'Igny, *Sermons*, tome II, Paris : Cerf, 1973, p. 227.)

6

[Nous connaissons un moine craignant Dieu, originaire du même lieu, Clairvaux, qui, alors qu'il vivait dans cette communauté, se tenait à sa place au chœur en la vigile de tous les Saints.] Il avait une affection toute spéciale pour le bienheureux Jean l'évangéliste ; sa dévotion trouvait un aliment substantiel et délicieux dans ses écrits et dans son souvenir. (...) Or une fois qu'on célébrait la messe conventuelle (...) et qu'on lisait l'épître tirée de l'Apocalypse, il goûtait dans ces paroles une merveilleuse suavité. Enfin, en entendant au dernier verset : « Il est digne l'Agneau qui a été immolé de recevoir la force et la divinité », et ce qui suit, son âme se fondit en lui-même sous l'effet du divin amour et il fut inondé d'un tel océan de joie qu'il se possédait à peine. Dans l'excès de son allégresse, il était tout hors de lui ; il considérait uniquement des yeux de son cœur le Christ comme s'il eut été présent et l'étreignait dans les bras d'une foi et

d'une piété ardentes. Il était là et réconfortait son âme par l'abondance de cette nourriture céleste.

(Herbert de Clairvaux, *Livre des miracles*, II, 10, in Conrad d'Eberbach, *Le Grand Exorde de Cîteaux*, III, 32, 2-7, Turnhout : Brepols, 1998, p.213).

7

Là où il n'est ni arguments, ni discussions de la raison ou du raisonnement qui permettent, comme des échelles, de monter, jusqu'au torrent de la volupté, à la pleine joie de ton amour, - là, celui à qui tu le donnes, qui cherche fidèlement, qui frappe fidèlement, s'y trouve souvent tout à coup. Mais, ô Seigneur, si parfois, ce qui est bien rare, il m'échoit quelque part de cette joie, je clame, je vocifère : « Seigneur, il nous est bon d'être ici, faisons-y trois tentes », une pour la foi, une pour l'espérance, une pour l'amour.

Ne saurais-je pas ce que je dis, quand je dis : « Il nous est bon d'être ici » ? Car tout à coup je tombe à terre comme mort ; je regarde et ne vois rien ; et où j'étais d'abord je me retrouve : dans la douleur de mon cœur et l'affliction de mon esprit. Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand ? Combien de temps formerai-je des conseils dans mon âme, douleur dans mon cœur à longueur de jour ? Combien de temps ton Esprit se refusera-t-il à demeurer dans les hommes, parce qu'ils sont chair ? Mais il vient, et s'en va, et souffle où il veut.

(Guillaume de Saint-Thierry, *La contemplation de Dieu*, 5, Paris : Cerf, 1959, p. 73-75.)



QUATRE PENSÉES

1



Dom Gérard D'Souza (Genesee)

Date de naissance: 24 mai 1958

Date d'entrée: 15 octobre 1992

Email: gerarddsouza@geneseeabbey.org

Le sermon 74 sur le Cantique des Cantiques de St Bernard a toujours été remarqué pour la description de l'alternance qui a lieu dans l'âme avec la venue et le départ du Verbe. Je ne parlerai pas de cette expérience. Ce qui me touche intervient plus loin dans le texte, lorsque St Bernard parle de la conjonction inséparable de la grâce et de la vérité dont il parle comme d'une expérience personnelle.

J'ai réalisé qu'il dit que les raisons qui mènent quelqu'un à la vie monastique ne sont pas les raisons qui le font rester. Dans mon cas, une des raisons principales de ma persévérance dans la vie monastique est de vivre dans la vérité. J'ai délibérément choisi la phrase: vivre dans la vérité, parce que la vie cistercienne au travers du charisme de ses fondateurs est si bien organisée que tout nous conduit à la vie et à la vérité. J'en fais l'expérience comme un espace de liberté. Inversement, j'ai fait l'expérience du mensonge dans ma propre vie comme une restriction. C'est aussi ma conviction que je n'aurais jamais pu accueillir la vérité si elle n'avait pas été entourée d'une onction de grâce. Si ce n'avait été ce que Rowan Williams appelle « une présence qui donne confiance », une présence qui affirme notre expérience, je ne pense pas que j'aurais accueilli la vérité. J'aurais continué à vivre avec de subtils reniements. Un des principaux canaux de la grâce a été la communauté. L'espace fourni par l'acceptation de la communauté pour la vie est une grâce première à mon avis. C'est ainsi que nous expérimentons la présence fiable du Christ parmi nous. Quand je suis soutenu par la grâce, je me sens ouvert à la vérité, même si ce n'est pas agréable, ou s'il s'agit d'une vérité difficile à entendre. La vérité est acceptée parce que cela nous fait faire l'expérience d'un amour fort qui nous libère vers le haut pour une immersion toujours plus profonde dans le mystère du Christ, de son Père et du Saint Esprit.⁴⁶

⁴⁶ Traduction : Sœur Laurence Gouezin (Campénéac).



Mère Marion Risetto (Crozet)

Date de naissance: 17 septembre 1941

Date d'entrée: 22 août 1959

Email: mmarion@olamonastery.org

Reste avec moi, Seigneur, car le soir approche. Il se fait tard et je suis devenue vieille, pas trop vieille mais assez vieille tout de même. Trop vieille pour ces allers et venues de l'époux du sermon 74, trop vieille pour courir par la cité en te cherchant toi que mon cœur aime, trop vieille pour faire face aux veilleurs faisant leurs rondes, sans compter les chasses aux renards dans la vigne⁴⁷. Et même trop vieille pour te laisser gambader dans les montagnes, bondir sur les collines, jouer à m'épier à travers les treillis et frapper à ma porte la nuit. S'il te plaît, plus d'allers et venues, reste avec moi, Seigneur, car s'approche le soir sans fin.

Plus de marmite bouillante du sermon 74 sur le Cantique des Cantiques : réchauffer, refroidir. Lorsque je fais la cuisine pour mes sœurs bien aimées, le moment que j'aime le moins, c'est lorsque les marmites se mettent à bouillir, toutes en même temps. Repos, paix, joie, contentement, tout cela vient plutôt quand tout mijote lentement et constamment et c'est là en fait que se fait la vraie cuisson.

Plus de ces alternances anxieuses du sermon 74, tu es pour moi comme un mari à la retraite, toujours là. De nombreuses femmes pensent avec crainte à ce moment de leur vie lorsque leur mari à la retraite viendra remplir l'espace de leur foyer, huit heures de plus par jour, cinq jours par semaine, mais ce n'est pas ainsi pour toi et moi, Seigneur Jésus.

Elle est nôtre, l'expérience du sermon 79, 5. Je t'ai saisi et ne te lâcherai pas. Et en retour tu m'as saisie, toi que j'ai saisi. Je saisis et suis saisie à la fois. Je te saisis par la foi et l'affection et toi, tu me saisis par ta puissance et ta miséricorde car telle est ta promesse : « Je suis toujours avec toi ».⁴⁸

⁴⁷ En Virginie les chasses au renard sont très populaires ; les renards sont poursuivis et chassés à cheval (précision donnée par Mère Marion).

⁴⁸ Traduction : Sœur Claire Bouttin (Redwoods).



Mère Martha Driscoll (Gedono)

Date de naissance: 5 mai 1944

Date d'entrée: 7 juillet 1975

Email: ibumartha@gmail.com

En tant que supérieure, je me rends compte que beaucoup de personnes se découragent parce qu'elles ne voient aucun progrès dans leur vie. Elles ont l'impression qu'au lieu de s'améliorer, elles deviennent de pire en pire. Mais alors où est Dieu ? Quel est le sens de cette vie ? Devant leur désarroi je cite volontiers saint Bernard. Interrogé sur son expérience de Dieu, il explique que c'est précisément quand il voit ses défauts et ses péchés dans une clarté nouvelle, qu'il sait avoir été touché par Dieu. On pourrait dire qu'il sait que Dieu est présent lorsqu'une crise lui montre sa propre misère.

Dans son amour, Dieu nous montre comment il nous voit –tels que nous sommes vraiment, et que nous ne voulons pas nous voir. Nous aimerions brûler de désir, mais nos cœurs de pierre semblent froids, inertes. Pourtant, notre désir, non ressenti, est transmué en une énergie –celle de la fidélité, de la persévérance, de l'obéissance, du don de soi dans la vie commune, de l'apprentissage de l'amour mutuel– avec, pour de rares moments, la chaleur de la présence sensible du Seigneur, et, le plus souvent, la simple foi en sa miséricorde. J'apprends à discerner la beauté de sa présence dans le manque de ferveur, dans la morsure du vide et de l'égoïsme, dans l'ennui ou l'impatience envers moi-même et envers les autres : il y a là autant de signes d'un désir frustré, inaccompli, en quête de compensations.

Le désir est l'espérance qui ne vacille pas, quand Jésus nous conduit dans la descente vers le douzième degré d'humilité, qui ne cherche pas les hauteurs fallacieuses d'une spiritualité individuelle, mais nous réunit plutôt dans notre misère en tant que pécheurs embrassés par son infinie Miséricorde.⁴⁹

⁴⁹ Traduction : Père Godefroy Ragueneau de St Albin (Aiguebelle).



Sœur Sarah Branigan (Glencairn)

Date de naissance: 11 avril 1973

Date d'entrée: 7 novembre 2001

Email: sarah.ocso@gmail.com

Saint Bernard est non seulement gratifié de « visites » du Verbe, mais aussi des mots pour traduire cette expérience. Il est vraiment notre enseignant pour nous éclairer dans les voies de l'Amour. Il y a cependant un autre message que j'ai reçu dans ce sermon, et peut-être de façon plus évidente en raison de la traduction contemporaine, c'est que malgré son autorité Bernard est néanmoins clairement « l'un de nous ». Ses humbles protestations d'indignité à exposer les « saints secrets de l'Amour » ne correspondent pas à la posture de celui qui est faussement modeste.

Dans ce sermon, Bernard nous enseigne non pas de loin, mais par le partage de l'expérience personnelle qu'il fait de Dieu. Nous voyons que lui aussi, tout comme nous, souffrit la mystérieuse alternance de la présence et de l'absence de Dieu dans la vie spirituelle. Il a également posé la question de cette « scène changeante »: Dieu est-il inconstant, capricieux ? Suis-je abandonné ? Lui aussi est rempli de sentiments de tristesse et de nostalgie en l'absence du bien-aimé.

Bernard met en garde contre la confiance en nos sens et en nos émotions en reconnaissant les signes de la présence de Dieu par ses effets dans la vie. Au paragraphe 6 Bernard présente également l'autre aspect de son expérience de l'absence de Dieu. Il avoue son « âme endormie », son cœur « dur, pierreux », « aride », « sombre », « fermé », « froid », « tordu », et « rugueux ». C'est le passage de ce sermon qui m'attire encore et encore, où « l'expérience » n'est clairement pas du fait de Bernard, mais de l'initiative de Dieu, qui « secoue la vie », « met le feu », « redresse », « enracine, détruit », « construit et plante ».

Plutôt que de se concentrer sur les sentiments, Bernard se « perd en contemplation » devant la sagesse de Dieu elle-même, transformant tout son être. C'est dans le cadre de ce processus de conversion, dans la grâce et la vérité, qu'il nous faut comprendre les raisons de l'absence de Dieu. Il ne s'agit pas d'une passivité complaisante de Sa part, mais d'un moyen visant à faire émerger en nous un sentiment de plus en plus profond de désir et de recherche de Celui vers qui nous crions nous aussi: « reviens ! »⁵⁰

⁵⁰ Traduction : Frère Pascal Ménardi (Neiges).

POUR VOTRE CAHIER DE NOTES

1. Écrivez trois points ou idées que ce dossier a fait surgir en vous et dont vous voudriez vous souvenir.
2. Si cela vous dit, écrivez une réponse personnelle sur les points étudiés dans ce dossier. 250 mots seront suffisants.
3. Si vous voulez partager cet essai, vous pouvez l'envoyer à Père Michael Casey, (Tarrawarra) : experientia.editor@gmail.com. S'il-vous-plaît, ajoutez une photo de vous-même, avec votre nom et adresse du monastère, votre date de naissance, la date de votre entrée, et votre adresse électronique personnelle.

QUELQUES LECTURES POUR APPROFONDIR

Michael Casey, « Bernard's Biblical Mysticism » dans *Studies in Spirituality* 4 (1994) 12-30.

Marsha Dutton, « *Would that I Might*: Gilbert of Hoyland on the Bride's Joy and the Guardian's Burden », dans *CSQ* 53 (2018) 311-335.

Raffaella Fassetta, *La mystique christologique et nuptiale de saint Bernard dans les sermons sur le Cantique*, dans *Collectanea Cisterciensia* 75 (2013) 139-154.



UNITÉ DIX

La tradition cistercienne

LA TRADITION CISTERCIENNE

Aelred n'avait aucun doute quant au but de la vocation Cistercienne : il s'agit de la terre promise de la contemplation (S. 82, 14). Il est tout aussi clair quant aux moyens par lesquels nous arrivons à ce but : c'est par la vie ordinaire de la *conversatio* cistercienne quotidienne. « Je voudrais insister sur ceci que vous ne pouvez y parvenir par le laisser-aller et l'indolence, mais seulement par les travaux, les veilles, les jeûnes, les larmes et la contrition du cœur » (S. 34, 29). Pourtant, en bon pasteur, Aelred reconnaissait que des personnes différentes pouvaient privilégier différents aspects de la vie monastique. Il n'est pas réaliste de s'attendre à ce que tous soient parfaits en toutes choses. « Dans la tentation, chacun devrait trouver refuge dans l'exercice où il trouvera une grâce plus abondante » (S. 8, 17). Il avait confiance dans l'efficacité de la vie cistercienne.

La tradition énonce un verbe, plus encore qu'un nom. Ce n'est pas tant un corpus d'enseignements et de textes, que la transmission de quelque chose. C'est plutôt l'acte-même de transmettre ce que nous avons reçu –en acceptant que ce que nous offrons ainsi, sera modifié dans le processus de sa réception par un autre. La tradition cistercienne est acceptée, lorsque nous vivons la *conversatio* cistercienne. Elle se renforce, lorsque nous approfondissons le sens de nos observances, par l'intériorisation des convictions et des valeurs exprimées par les maîtres qui ont exposé notre tradition. Elle est transmise lorsque nous faisons passer à une nouvelle génération à la fois une pratique, et les croyances et valeurs qui l'animent. En principe, les textes de notre tradition deviennent pour nous un miroir, dans lequel nous apprenons à reconnaître le dynamisme de la vocation à laquelle nous avons été appelés.

Dans cette Unité, nous vous demandons de réfléchir à l'impact qu'a eu sur votre développement personnel le fait de vivre la tradition cistercienne. Nous vous demandons de prendre votre responsabilité pour que notre tradition fleurisse dans le monde contemporain. Sur un plan plus pratique, nous vous demandons si vous avez quelque suggestion sur la manière dont les communautés, les régions, et l'ensemble de l'Ordre, devraient favoriser un plus grand enthousiasme pour la tradition cistercienne.

QUESTIONS POUR LA RÉFLEXION

1. Est-ce que les textes de la tradition monastique présentés dans ce programme m'ont aidé à reconnaître, à comprendre, à apprécier et à approfondir ma propre expérience de la vie monastique ?
2. Quels sont les textes qui m'ont parlé le plus fortement ?
3. Est-ce que ce programme a changé ma perception de la tradition monastique/ cistercienne ?
4. Ai-je le désir de transmettre la tradition cistercienne à la nouvelle génération ?
5. Est-ce que la tradition cistercienne apporte des réponses aux questions d'aujourd'hui et aux besoins des moines et moniales contemporains ? Est-ce que certaines questions restent sans réponse ?
6. Est-ce que vous souhaitez que l'Ordre propose une formation continue sur notre tradition ?
7. Si vous en avez l'opportunité, qu'est-ce que vous diriez au Chapitre Général au sujet de la vie monastique aujourd'hui ?⁵¹

⁵¹ Traduction: Père Godefroy Ragueneau de St Albin (Aiguebelle).

INTRODUCTION AU SERMON 82 D'AELED



Dom Roberto de la Iglesia Pérez (Cardena)

Date de naissance: 17 octobre 1969

Date d'entrée: 31 octobre 1993

Email: robertodelai69@planalfa.es

Saint Aelred de Rievaulx expose de façon remarquable la tradition cistercienne primitive. Nous pouvons le voir de manière évidente dans le texte que nous allons considérer.

La première chose qui peut paraître étrange à nos yeux dans le sermon proposé, c'est que, bien qu'il soit destiné à la fête de St Benoît, c'est à peine si Aelred le cite 3 fois, et au passage. Car, ce que recherche Aelred, comme les autres auteurs cisterciens, ce n'est pas tant d'exalter une personne, si chère soit-elle, que de mettre en lumière sa figure de manière à ce qu'elle nous soit profitable pour progresser dans la vie monastique. C'est ce qu'on appelle le sens tropologique ou moral.

En effet, Aelred, en partant du texte de St Paul : « Toutes ces choses ont été écrites pour nous... » (1Co 10, 11), dit à ses moines : « *nous qui sommes spirituels, nous cherchons, à l'intérieur du sens littéral, le sens spirituel.* » C'est là ce que se propose Aelred comme abbé et maître de ses frères : chercher le sens spirituel de l'Écriture.

Le sermon commence par un compliment à ses moines – une *captatio benevolentiae* - puisque, dit-il, ceux-ci veulent célébrer les fêtes en écoutant la Parole de Dieu. L'abbé en explique le sens spirituel, car la Parole de Dieu est « *aliment pour notre âme, consolation pour notre misère et remède pour notre maladie* ». La parole de Dieu restaure la mémoire, la *mémoire de Dieu* que le péché a conduite à l'oubli de Dieu, comme il nous le dit dans le *Miroir de la Charité*.

C'est le drame de l'histoire du salut, la lutte entre la Jérusalem et la Babylone spirituelles. Ces cités représentent respectivement la *paix* et la *confusion* (tel est leur sens en hébreu) ; au sens moral, le renforcement des vertus ou l'irruption des vices. Et ces cités sont mêlées, comme l'enseigne St Augustin, l'un de ses maîtres, aussi bien dans l'Église que dans le cœur de chaque croyant.

Aelred exhorte ses frères : ‘*Fuyez du milieu de Babylone*’. Où fuir ? Aux cités de refuge (cf. Dt 19, 2-10 ; Nb 35, 11-15) que Moïse a prévues pour les Israélites et que notre Moïse, Saint Benoît, a instituées pour les moines. Ces cités ne sont autre chose que les *exercices*, les pratiques que St Benoît a prévues dans sa Règle. Trois sont corporelles : le travail manuel, les veilles et les jeûnes ; trois sont spirituelles : la *lectio*, la méditation et la prière (cf. *Sermon* 8, 15 ; 117, 13). C’est l’interaction entre la vie active – les trois premiers exercices ou cités – et la contemplation – les trois derniers – tels que nous les décrivont déjà les premiers moines depuis Evagre le Pontique, Grégoire le Grand et Cassien, que l’on a commencé à comprendre la vie active/contemplative à la manière dont nous l’entendons aujourd’hui.

Les trois exercices corporels sont propres aux cisterciens, par opposition au monachisme traditionnel antérieur au XII^{ème} siècle. C’est surtout le travail manuel – très lié à la pauvreté volontaire – qui les différencie grandement des ceux-là, mais aussi les veilles et le jeûne selon la Règle – souvenons-nous de l’*Apologie* de St Bernard. C’est le travail de la pénitence que le moine, persécuté par le péché, ou qui – selon l’expression d’Aelred – se trouve hors de la terre promise, doit prendre sur lui. Ceux qui sont arrivés à la perfection et qui jouissent d’une certaine tranquillité de l’esprit et de la chair – ils sont dans la terre promise – vivent dans la contemplation et goûtent la divine douceur. Mais ceux-là mêmes doivent se garder des pensées qui bouillonnent dans la tête (*les pensées qui divaguent*) – reflet de la doctrine évagienne, quelque chose qu’Aelred conseillait à sa sœur recluse.

Nous remarquons ici le cistercien de la première heure qu’était Aelred, dans toute sa pureté. Dans la ligne de la tradition monastique primitive, et surtout avec son maître St Bernard. Aelred a été applé, non sans raison, le *Bernard du Nord*.

Mais, continue Aelred, on nous commande de fuir à une cité – à un *exercice* – non à tous, car tous ne peuvent tout faire également. Ici transparaît l’autre visage d’Aelred, qui complète ce que nous venons de dire sur son ascétisme marqué et qu’il développera plus largement dans les sermons parallèles à celui que nous commentons (Sermons 8 et 117). Tous ne peuvent ni ne possèdent tout, mais telle est la grâce de la vie communautaire, car nous nous aidons mutuellement et nous nous complétons. C’est un précieux refrain augustinien que l’on trouve répété au moins six fois dans les œuvres d’Aelred : *singula omnium omnia singulorum* (= chaque chose appartient à tous et tout est à chacun). Et il ne faut pas seulement l’entendre de la coule ou de la tunique, mais bien plus des vertus et des dons spirituels, de telle sorte que ce qu’un frère ne possède pas en lui-même, il l’ait dans un autre. Ainsi l’a voulu Dieu lui-même pour que cela serve à l’humilité, augmente la charité et que soit manifestée l’unité. Le malade, par conséquent, peut dire : « je suis fort » parce qu’un autre frère l’est, tout comme un autre possède en lui la patience dans la maladie.

Mais le secret se trouve dans la persévérance ; en effet, beaucoup fuient dans ces cités mais peu y persévèrent, car ils se croient parfaits parce qu’ils comptent de nombreuses années sous l’habit monastique, dit ironiquement Aelred. Nous devons rester dans ces cités jusqu’à la mort du grand prêtre – pour nous, c’est Jésus – comme l’a commandé Moïse. Le Christ est mort une fois en lui-même et il meurt chaque jour en nous quand nous suivons son exemple, mettant à mort en nous-mêmes les passions charnelles. C’est l’offrande quasi liturgique de nous-mêmes : chaque jour, avec Lui et en Lui.

Demeurons dans les exercices de la vie monastique (travail, veilles, jeûne) jusqu’à ce que nous puissions dire : « Nous portons toujours la mort de Jésus dans notre corps » (2 Co 4, 10). Parce que le moine cistercien ne fait profession de rien d’autre que de la croix du Christ (*nos professores crucis Christi*) et plus encore, notre Ordre est la croix du Christ (*Ordo noster crux Christi est*) comme dira ailleurs Aelred.

C'est là « notre Aelred », comme le nommera affectueusement son biographe, témoin fidèle de la toute première tradition cistercienne et bernardine, faite d'un ascétisme intense à la suite du Christ humilié et crucifié, d'une compréhension spirituelle de la Sainte Écriture, d'une forte aspiration contemplative et d'une manière dynamique de vivre la concorde, l'unité et l'amitié.⁵²

AELRED DE RIEVAULX, **Sermon 82 : Pour la fête de saint Benoît.**

1. *Béni soit Dieu* (cf. 2 Co 1, 3) qui a versé en vous un tel empressement que, rassemblés avec joie et ferveur, vous soyez en attente non des délices de la chair, mais de celles du cœur. C'est assurément ainsi que vous célébrez dignement vos fêtes : non pas *dans les ripailles et les beuveries* (Rm 13, 13), mais en écoutant la parole de Dieu. Vous devez donc savoir que la parole de Dieu est tout à la fois nourriture pour notre âme, réconfort dans notre misère, remède à notre manque de vigueur (*infirmitas*). Vous devez également savoir qu'un remède a une double vertu : prévenir le manque de vigueur et guérir. De fait, celui qui est un bon médecin instruit tout à la fois les personnes en bonne santé, afin qu'elles ne s'exposent pas à quelque maladie, et les personnes malades, afin qu'elles recouvrent la santé.

2. Ainsi agit avec nous la parole de Dieu. Nous étions en bonne santé au paradis : elle a donné un conseil, ou plutôt un précepte ; en l'observant, nous aurions gardé la santé. Nous n'avons pas tenu compte du précepte et, du coup, nous avons fait l'expérience de la maladie. Bien que nous soyons malades, notre médecin ne nous abandonne pas : il donne un précepte grâce auquel nous recouvrons la santé.

Les enfants d'Israël étaient pour ainsi dire en bonne santé, tant qu'ils demeuraient à Jérusalem et qu'ils gardaient les préceptes de Dieu. Mais, du fait qu'ils ont péché, ils furent, par jugement divin, conduits en captivité à Babylone. Pourquoi là-bas plutôt qu'ailleurs ? Assurément pour la raison suivante : de même que Jérusalem symbolisait la santé, ainsi Babylone symbolisait le manque de vigueur. De même, en effet, que santé et manque de vigueur s'opposent, ainsi ces deux villes sont en opposition.

3. Jérusalem veut dire « paix », Babylone « confusion ». Il va de soi que, dans la mesure où la santé donne de l'énergie au corps, dans la même mesure il y a en lui, dans ses membres, une certaine paix. Mais dès qu'apparaît un manque de vigueur, il advient dans ces mêmes membres un certain trouble, une certaine confusion. Il en va de même dans l'âme. Aussi longtemps que les vertus lui donnent de l'énergie, l'âme est en bonne santé et ne souffre d'aucune confusion ; elle se réjouit bien plutôt d'une délicieuse paix (cf. Ps 36, 11). Par contre, là où les vices font irruption, tout est mis sens dessus dessous, l'homme se révolte contre sa propre conscience ; et c'est ainsi qu'il en résulte trouble et confusion. Dès lors, mes frères, l'âme, manquant de vigueur et alanguie par les séductions des désirs, se trouve dans la confusion, c'est-à-dire à Babylone.

4. Que chacun de vous repense maintenant au temps où nous étions dans cette Babylone spirituelle, de quelle manière nous étions remplis de crainte et de confusion, à quel point régnait le chaos à l'intérieur (*confusio in mente*) de chacun, quand, d'une part, la colère nous mettait sens dessus dessous, et que, d'autre part, la convoitise nous rétrécissait (le cœur) : d'un côté, le

⁵² Traduction : Sœur Anne Morin (Laval).

désir sensuel nous embrasait ; de l'autre, l'envie nous tourmentait. Tant que l'être humain n'a pas satisfait son appétit de plaisir, il brûle de désir ; et quand il l'a satisfait, il languit de dégoût. C'est à partir de ce chaos que Dieu nous appelle en disant : *Fuyez du milieu de Babylone* (Jr 51, 6). Mais où allons-nous fuir ? Peut-être vers les villes de refuge, bien fortifiées, que notre Moïse, notre législateur, je veux dire saint Benoît, a instituées pour nous. De fait, pour les enfants d'Israël selon la chair, saint Moïse a établi des villes terrestres.

5. Ainsi qu'il est écrit dans la Loi, en effet, pour les enfants d'Israël, Moïse mit à part trois villes au-delà du Jourdain, en dehors de la terre de la promesse, et trois de l'autre côté (du Jourdain) sur cette même terre de la promesse. Ainsi, celui qui avait tué un homme involontairement pouvait fuir vers l'une de ces villes, où la paix et la sécurité lui étaient assurées, à condition toutefois qu'il ne sorte à aucun prix de cette ville *jusqu'à la mort du grand prêtre* (Jos 20, 6). Car s'il s'en allait quelque part avant le terme prescrit, il était permis à un membre de la parenté du défunt de venger son frère. Si, par contre, il tenait bon *jusqu'à la mort du grand prêtre*, l'homicide recevait alors la faculté de sortir, et aucun membre de la parenté du défunt n'avait plus la permission de se venger contre lui.

6. Laissons les Juifs qui vivent selon la chair observer cette ordonnance selon la chair ! Quant à nous, qui sommes spirituels, cherchons sous la lettre les sens spirituels. Nous pouvons montrer, pour une raison évidente, que s'il n'y avait rien de spirituel dans cette ordonnance, elle n'aurait jamais été promulguée par Dieu. Qu'allons-nous supposer en effet ? Dieu a-t-il tenu de promulguer cette ordonnance qui aurait à durer si peu de temps ? Ou bien Dieu a-t-il promulgué quelque ordonnance qui n'aurait pas une raison éminente ? De fait, quelle raison y avait-il à ce que, pour une faute semblable, les hommes soient punis par un châtement dissemblable ? Quelle raison y avait-il à ce que ceux qui n'avaient pas commis de faute différente soient soumis à un châtement bien différent ?

7. Car il a pu arriver que quelqu'un tue un homme la veille du jour de la mort du grand prêtre, et qu'il s'enfuit vers l'une de ces villes ; un autre aurait fait la même chose bien des années avant la mort de grand prêtre. Par conséquent, frères, recherchons le sens spirituel de cette ordonnance, et nous verrons alors combien elle est juste, éternelle, digne de Dieu. L'Apôtre, en effet, dit clairement : *Tout cela leur arrivait pour servir d'exemple : cela a été écrit pour nous qui touchons à la fin des temps* (1 Co 10, 11). C'est donc pour cela que les enfants d'Israël vécurent en Égypte, c'est pour cela qu'ils traversèrent la mer Rouge (cf. 1 Co 10, 1). Pourquoi ne pas comprendre aussi que c'est pour nous qu'ont été instituées les villes de refuge ?

8. Mais pourquoi les enfants d'Israël n'avaient-ils pas de ville de refuge quand ils étaient en Égypte ? Voyons le motif pour lequel ils n'avaient de ville de refuge qu'après leur sortie d'Égypte. Voici pourquoi des villes de refuge étaient instituées pour eux : celui qui avait tué un homme par ignorance fuyait vers l'une de ces villes, de peur que son ennemi ne parvienne à le tuer, et ainsi il était sauvé. S'ils n'avaient pas ces villes en Égypte, ce n'est pas parce qu'ils ne tuaient pas, mais parce qu'alors ils le faisaient sciemment et non par ignorance.

Voyons à présent ce que c'est que de tuer un homme spirituellement. On peut bien tuer ou mal tuer un homme.

9. De fait, il arriva une fois que saint Pierre eut faim ; le Seigneur lui montra un objet, une nappe remplie d'animaux impurs, et il entendit une voix lui dire : *Pierre, tue et mange* (cf. Ac 10, 10-13). Ces animaux impurs symbolisent les hommes pécheurs. L'homme saint doit tuer de telles gens au moyen du glaive, à savoir la parole de Dieu (cf. Ép 6, 17), afin qu'ils ne soient

plus ce qu'ils étaient, des pécheurs. C'est de là que Salomon dit : *Convertis les impies et ils ne seront plus* (Pr 12, 7), c'est-à-dire détourne *les impies de leur méchanceté* (cf. Éz 3, 19), et alors *ils ne seront plus* impies. Après les avoir tués, (l'homme saint) doit les manger, c'est-à-dire les associer à ses membres, à savoir les hommes bons et saints au sujet desquels l'Apôtre dit : *Vous êtes, chacun pour sa part, membres les uns des autres* (Rm 12, 5).

10. D'autre part, le Seigneur blâme ceux qui tuaient mal, quand il dit par le prophète : *Ils mettaient à mort des âmes qui ne mouraient pas* (cf. Éz 13, 19). Vous savez bien que le péché est la mort de l'âme. Et celui qui pèche tue assurément son âme. De fait, l'Écriture dit : *Une bouche qui ment tue une âme* (Sg 1, 11). Pareillement, à coup sûr, un œil qui regarde *une femme pour la désirer* (Mt 5, 28) *tue une âme*. Ainsi également, une main qui répand le sang, un pied empressé au mal (cf. Pr 6, 17-18), un ventre enclin à la débauche, une oreille encline aux médisances, tout cela tue une âme. Ainsi donc, quiconque pèche tue son âme. Et celui qui, par une parole ou un (mauvais) exemple, incite un autre à pécher assassine l'âme de celui-ci.

11. De tels homicides, nous en commettons souvent en Égypte. Mais nous n'avions pas de ville de refuge, puisque nous ne péchions pas par faiblesse ou ignorance, mais sciemment et volontairement. Mais nous voici à présent sortis d'Égypte, et déjà nous commençons à approcher de la terre de la promesse, cette terre que Dieu a promise à *Abraham et à sa descendance* (Ga 3, 16), non pas sa descendance selon la chair mais selon l'esprit. Maintenant, les villes de refuge ne nous font pas défaut. Et il est bien vrai, frères, que nous avons un grand besoin de ces villes. Mais qui donc a institué pour nous de telles villes ? Qui, sinon notre Père saint Benoît ? C'est par son ministère que le Seigneur nous a fait sortir de l'Égypte spirituelle.

12. Mais voyons à présent quelles sont ces villes. Il est fort utile que nous les connaissions pour que, si nous y avons déjà cherché refuge, nous y restions *jusqu'à la mort du grand prêtre* (Jos 20, 6). De fait, nous pouvons à présent nous réfugier en toute sécurité dans ces villes. Car nous tuons parfois, c'est-à-dire que nous péchons - il n'est aucun homme qui ne pèche (cf. 1 Jn 1, 8) -, mais si nous péchons, c'est par faiblesse et ignorance, non par orgueil. Ces six villes, ce me semble, symbolisent les six exercices que notre Père Benoît a institués pour nous. Les exercices corporels consistent en travail manuel, veilles, jeûnes. Fuyons en toute sécurité vers ces villes, en espérant trouver miséricorde grâce à elles quand il nous arrive de pécher ; et en espérant aussi y trouver une protection, afin de ne pas pécher.

13. Je pense qu'aucun de vous ne met ceci en doute : si, après avoir péché, quelqu'un cherche refuge dans le labeur de la pénitence, le démon - qui nous accuse d'homicide (cf. Ap 12, 10) - ne pourra absolument pas exercer sa vengeance contre nous.

Il y a encore une autre raison d'être poursuivi pour homicide : c'est la complaisance à l'égard du péché dont on a fait l'expérience. En effet, lorsque nous péchons avec quelque complaisance, même après que nous avons fait pénitence, le souvenir du péché nous revient ; de ce souvenir naît une certaine complaisance et, du coup, nous voilà soumis à la tentation. Voilà pourquoi il est nécessaire que nous fuyions vers ces villes, afin que ce qui est amer pour la chair vienne à bout de la complaisance (pour le péché). Mais ces trois villes conviennent de manière spécifique à ceux qui se trouvent encore en dehors de la terre de la promesse.

14. La terre de la promesse, c'est la contemplation et le goût de la divine douceur. Parmi les enfants d'Israël, quelques-uns habitaient à l'intérieur de cette terre, et d'autres en dehors. Il y en a qui sont déjà arrivés à une telle perfection qu'ils ont soumis leur chair et dompté les passions charnelles : ils sont donc dans une certaine tranquillité d'esprit et de corps, et ils peuvent dès lors songer plus souvent aux choses du ciel, les pénétrer et goûter la divine

douceur ; ceux-là habitent dans la terre de la promesse. Cette terre est celle où coulent le lait et le miel (cf. Ex 3, 17), à savoir la double réfection que constituent l'humanité du Seigneur et sa divinité.

15. En dehors de cette terre se trouvent encore ceux qui en sont toujours à lutter contre la chair, contre le monde, contre le démon. Ceux-là ne lèvent pas encore la tête vers l'excellence de la contemplation ; ils boivent chaque jour au torrent débordant des tourments (cf. Ps 109, 7) et crient avec le bienheureux Job : *Suis-je impie, malheur à moi ! Suis-je juste, je ne lèverai pas la tête* (Jb 10, 15). Ceux-là, le démon les poursuit pour homicide - c'est-à-dire parce qu'ils ont péché -, en mettant en eux le souvenir des vices en lesquels ils furent d'abord englués ; la complaisance (à l'égard du péché) les poursuit, et elle les tient d'autant plus fortement que plus grand fut d'abord l'attrait qu'elle exerça sur eux. Il est par conséquent nécessaire qu'ils fuient vers ces villes, à savoir les exercices corporels, afin de vaincre la complaisance pour la chair par les tourments (infligés à) cette chair.

16. Il est cependant prescrit de fuir vers une seule (de ces villes) (cf. Dt 19, 5), parce que tous n'ont pas pareillement les mêmes possibilités pour tout et ne trouvent pas une grâce identique en tous les exercices. Dès lors, quand l'ennemi nous poursuit, c'est-à-dire quand nous sommes tentés, il nous faut fuir de préférence vers l'exercice que nous percevons être celui où nous pourrions trouver une plus grande grâce. Il en est beaucoup, cependant, qui fuient par les villes par crainte ; mais il en est peu qui persévèrent en elles aussi longtemps qu'il le faudrait. De fait, ils deviennent trop vite remplis d'assurance. Ils ont coutume d'évaluer leur vie religieuse d'après le temps qui s'est écoulé depuis leur conversion, et ils s'estiment donc parfaits s'ils comptent de nombreuses années sous l'habit religieux. Pourtant, que le temps écoulé soit long ou bref, il est nécessaire que nous demeurions en ces villes *jusqu'à la mort du grand prêtre* (Jos 20, 6).

17. Nous n'avons pas besoin de vous expliquer qui est notre *grand prêtre*. C'est celui qui *entra une fois pour toutes dans le sanctuaire, non pas avec du sang de boucs ou de jeunes taureaux, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle* (Hé 9, 12). Mais comment devons-nous attendre sa mort dans ces villes ? Frères, *le Christ est mort une fois pour toutes* (1 P 3, 18), et il meurt *chaque jour*. *Une fois pour toutes* en lui-même, *chaque jour* en nous (cf. 1 Co 15, 31). Il meurt dès lors en nous lorsque, en suivant l'exemple de sa mort, nous nous mortifions nous-mêmes (cf. Col 3, 5). Nous devons donc demeurer dans les villes - c'est-à-dire nous attacher aux travaux, aux veilles et aux jeûnes (cf. 2 Co 6, 5) -, jusqu'à ce que toutes les passions charnelles meurent en nous et que nous puissions dire avec l'Apôtre : *Nous portons toujours en notre corps les souffrances de mort de Jésus* (2 Co 4, 10).

18. Voilà pourquoi ceux qui sont plus parfaits, qui avec vivacité d'esprit ont traversé le Jourdain - c'est-à-dire tout ce qui passe et s'écoule - et qui, en esprit, de cœur, par l'amour et la pensée, habitent en la demeure d'en haut (cf. 2 Co 5, 2) - c'est elle assurément la terre de la promesse -, ceux-là donc, bien assez avancés dans la perfection pour ne plus subir les attaques des passions charnelles, estiment cependant être fortement poursuivis lorsque leur cœur, fût-ce pour un peu de temps, divague et court en tous sens parmi les choses vaines et transitoires. Bien que ces gens aillent (parfois) vivre dans les trois autres villes, et que ceux dont nous avons parlé précédemment viennent parfois dans ces villes-ci, ces dernières conviennent pourtant de manière spécifique aux plus parfaits, et les premières villes aux autres. De toute manière, tous sont tendus vers *la mort du grand prêtre* (Jos 20, 6) : les uns afin de mourir aux passions mauvaises, les autres afin de mourir également aux vaines pensées.

19. Telles sont, frères, les villes que notre Père saint Benoît a établies pour nous. Fuyons vers elles, demeurons en elles, afin qu'à partir d'elles nous puissions, par son intercession, passer aux demeures éternelles (cf. Lc 16, 9), grâce à notre Seigneur Jésus Christ qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit, Dieu pour les siècles des siècles. Amen.⁵³

SEPT TEXTES BREFS

1

C'est une ville bien fortifiée que notre Ordre, entourée de tous côtés par les observances qui sont comme des remparts et des tours pour empêcher l'ennemi de nous tromper et de nous soustraire à l'armée de notre empereur. Quel bon rempart que la pauvreté qui nous protège contre l'orgueil du monde, contre les vanités et les superfluités aussi nuisibles que répréhensibles ! Quelle tour que le silence qui barre la route aux assauts des disputes, des rivalités, des dissensions, des détractions ! Que sont l'obéissance, l'humilité, la grossièreté du vêtement, l'âpreté de la nourriture ? Ce sont des remparts, ce sont des tours qui font face aux vices, aux assauts de nos ennemis.

(Aelred de Rievaulx, *Sermon 3, 7*, in Aelred de Rievaulx, *Sermons. Première collection de Clairvaux*, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 1997, p. 64.)

2

Il me semble que ces six villes peuvent symboliser les six exercices fondamentaux qui ont été institués pour nous. Trois de ces exercices sont corporels : les travaux, les veilles, les jeûnes. Ils s'adressent spécialement à ceux qui sont encore tourmentés par les passions de la chair ; c'est comme s'ils étaient encore hors de la terre de la promesse et il ne leur appartient pas de dire : *Notre vie (conversatio) est dans le ciel*. Trois autres exercices sont spirituels : la lecture, l'oraison, la méditation. Ils s'adressent spécialement à ceux qui, ayant traversé les passions, sont remplis d'attrait (*affectus*) pour les vertus ; dans ces villes (de refuge), ils goûtent combien le Seigneur est doux, c'est-à-dire qu'ils savourent le fruit de la terre de la promesse. C'est dans ces villes que nous allons nous mettre à l'abri de ceux qui nous poursuivent pour homicide.

(Aelred de Rievaulx, *Sermon 8, 15* in Aelred de Rievaulx, *Sermons. Première collection de Clairvaux*, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 1997, p. 133.)

3

Nous voyons donc que nous ne pouvons vaincre les tentations de la chair en badinant et le vivant agréablement. Quiconque a été pris dans les souillures de la chair par une mauvaise habitude ne peut être guéri que par une grande contrition du cœur, une rigoureuse ascèse et une

⁵³ Traduction : S. Gaëtane de Briey, Aelred de Rievaulx, *Sermons pour l'année 5*, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 2005, p. 237-245. Texte reproduit avec l'autorisation de Dom André Barbeau, abbé de Notre-Dame du Lac.

prière assidue. Qui veut vaincre les passions de la chair, tout en vivant dans les délices, ne fait que se flatter et se bercer d'illusions.

Du fait que, grâce au secours divin, il avait ainsi courageusement résisté à cette première tentation, Benoît connut par la suite un tel apaisement de la chair qu'il ne ressentit jamais plus la tentation de fornication. Imitons-le en résistant aux jouissances illicites.

(Aelred de Rievaulx, *Sermon* 115, 11-12, in Aelred de Rievaulx, *Sermons. La collection de Reading (sermons 85 à 182)*, Volume 1, Turnhout : Brepols, 2015, p. 259-260).

4

Notre ordre est abaissement, il est humilité, pauvreté volontaire, obéissance, *paix, joie dans l'Esprit Saint*. Notre ordre signifie être soumis au maître, à l'abbé, à la règle, à la discipline. Notre ordre s'applique au silence, s'exerce aux jeûnes, aux veilles, aux oraisons, au travail manuel et par-dessus tout, à garder *une voie plus excellente* que toutes : celle de la charité ; en outre, à progresser en tout, de jour en jour, et, en cela même, persévérer jusqu'au dernier jour.

(Bernard de Clairvaux, *Lettre* 142, 1, in Bernard de Clairvaux, *Lettres*, Tome 3, Paris : Cerf, 2012, p.345-347.)

5

Je me demande avec étonnement d'où a pu venir chez des religieux une si grande intempérance dans le boire et le manger, tant de recherche dans les vêtements, le coucher, les montures et le logement, et comment un monastère est réputé d'autant plus pieux et plus régulier qu'on y trouve toutes ces choses plus soignées, plus agréables et plus abondantes. En effet, on y traite l'économie d'avarice, la sobriété d'austérité et le silence de tristesse, tandis qu'on appelle le relâchement discrétion, la profusion libéralité, la loquacité affabilité, la dissipation et les rires gaieté, la délicatesse des vêtements et le luxe des chevaux dignité, le soin excessif du coucher propreté, et c'est faire preuve de charité que d'entrer dans cette voie. Mais cette charité-là est destructrice de toute charité, ce juste tempérament, n'est rien moins qu'un vrai tempérament et une indulgence qui va jusqu'à sacrifier l'âme au corps est pleine de cruauté. En effet, quelle charité est-ce de choyer la chair au détriment de l'esprit ? quel tempérament, d'accorder tout au corps et rien à l'âme ? quelle indulgence enfin de soigner l'esclave et de faire périr la maîtresse du logis ?

(Bernard de Clairvaux, *Apologie*, 16, in Œuvres de saint Bernard. Traduction nouvelle par l'abbé Charpentier, Tome II, Paris : Librairie Louis Vivès, 1866, p. 371s.)

6

Pourquoi, sur le point de parler de l'ouverture de la porte, notre texte fait-il mention des mains ? Est-ce peut-être dans la volonté de suggérer par quelles mains il s'agit pour toi d'ouvrir à ton Bien-Aimé, par quelles œuvres de mérite il faut te préparer un accès vers la vérité à contempler ?

Qu'elles sont bonnes, assurément, ces mains trempées de myrrhe, qui accomplissent la mortification de la chair : elles répriment son enflure, restreignent ses intempérances, pour que t'envahisse davantage ce plaisir que constitue le Verbe. N'est-ce pas à des gouttes de myrrhe que te font penser les œuvres constitutives de l'observance régulière, puisqu'elles se complètent mutuellement pour oindre l'esprit et maîtriser la chair ? Veilles, jeûnes, travail, nourriture frugale et parcimonieuse, rudes tissus et pain noir, les coups que l'on se porte par discipline volontaire, la profération de la psalmodie aux matines et l'oraison silencieuse, l'une et l'autre dans une violente aspiration du cœur – et la première d'entre elles d'autant plus violente que le corps retient moins son souffle : tous ces éléments, par leur succession, que ne font-ils pas ruisseler en nous ? Oui, à juste titre, ils sont comparables à la myrrhe, puisqu'ils apportent à la chair l'amertume d'une répression, et à l'esprit cette huile adoucissante qu'est l'empressement fervent.

(Gilbert de Hoyland, *Sermon sur le Cantique* 42, 8, in Gilbert de Hoyland, *Sermons sur le Cantique des Cantiques*, tome II, Oka : Abbaye Notre-Dame du Lac, 1995, p. 324s.)

7

L'aspiration à une vie vraiment monastique prit corps de diverses manières au cours des âges ; elle motive encore moines et moniales dans le renouveau résolu de leur vie. Obéissant aux directives du second Concile du Vatican, ceux-ci s'attachent à comprendre plus profondément leurs sources, tout en s'ouvrant à l'action de Dieu aujourd'hui. En 1969, le Chapitre Général, dans sa *Déclaration sur la vie cistercienne* et le *Statut Unité et Pluralisme*, a réaffirmé l'adhésion de l'Ordre à la Règle de saint Benoît comme étant, pour lui, l'interprétation de l'Évangile ; il a donné des indications et ouvert des chemins pour qu'elle puisse être pratiquée fidèlement dans un monde où les conditions de vie ont changé. Ainsi, dans ces documents, le Chapitre Général distingue le sens et les observances fondamentales de la Règle qui forment la base de la voie cistercienne, et les particularités qui peuvent changer selon les circonstances locales.

(*Constitutions OCSO*, Avant-propos, 3.)



QUATRE PENSÉES

1



Mère Gertrude Ikebe (Ajimu)

Date de naissance: 9 décembre 1969

Date d'entrée: 23 décembre 1995

Email: gertrude@oct-net.ne.jp

« Dieu est mon refuge ». Cette formule secrète m'a finalement attirée à la vie monastique. Sachant que je manquerais d'être fidèle à moi-même, tant que je suivrais les voies du monde séculier, j'ai cherché un chemin fidèle à mon vrai moi. J'ai donc fui vers ce refuge qu'était pour moi un monastère. Mais je ne savais guère alors que la vie, avec chacun de ses aspects, était « une ville forte de refuge » que Saint Benoît a établie pour nous, (lui) par le ministère duquel le Seigneur nous a conduits hors de l'Égypte spirituelle.

Après (y) avoir passé presque un quart de siècle, je me demande si je pourrais en venir à être tellement habituée à notre mode de vie que j'oublie de me rappeler le fait que je suis une réfugiée qui, un jour, a supplié pour rester et de plus a fait vœu de demeurer ici jusqu'à la mort, ce qui, selon St Aelred, signifie « jusqu'à la mort du Christ, le grand Prêtre, qui meurt chaque jour en nous. » Son avertissement semble vrai pour moi : « Il y en a beaucoup qui fuient vers les villes par crainte, mais il en est peu qui persévèrent en elles aussi longtemps qu'ils le devraient. Trop vite, ils deviennent pleins d'assurance, et s'ils sont dans la vie religieuse depuis de nombreuses années, ils se croient parfaits. »

Se réfugier en Dieu signifie mourir à soi-même dans le Christ, chaque jour. L'orientation d'origine implique déjà la destination finale. Avec cette conviction, nous devons nous efforcer de chercher refuge en Dieu par notre engagement à cette vie, indépendamment, inutile de le dire, de toute pensée de carrière monastique.⁵⁴

⁵⁴ Traduction : Sœur Christine Aptel (Val d'Igny).



Frère Juan Diego Warren (Andes)

Date de naissance: 28 août 1996

Date d'entrée: 15 mars 1991

Email: juandiego.ocso@gmail.com

Avoir fait des études universitaires en lettres espagnoles constitue pour moi une arme à double tranchant lorsque j'essaie de lire les Pères et d'appliquer leur enseignement à ma conversion monastique. D'une part, je peux comprendre et faire mien leur amour pour la métaphore et l'allégorie, du fait qu'en hommes de leur époque, ils choisissent la littérature comme mode d'expression de la vérité théologique. D'autre part, quand parfois ils se mettent à élaborer des images spectaculaires, tout ce qu'il y a en moi de sensibilité moderne se rebiffe et m'incite à cesser de lire et à me mettre à faire autre chose. Par exemple, quand Aelred décrit les villes de refuge, il dit qu'elles ne se trouvent ni en Égypte ni dans la Terre promise (§ 11-13). Où donc, alors ?

Avec un peu de foi et de bonne volonté, j'ai pu dépasser cette provocation, et j'en suis content. Combien de fois ai-je besoin d'apprendre à nouveau qu'il ne s'agit pas d'éliminer ce qui, au-dedans de moi, est indompté, mais de le transformer en source de vie et de communion. « *Lève-toi, Pierre, tue et mange* ». Habile, l'interprétation que donne Aelred de cette allégorie biblique ; elle me motive pour assumer avec plus de courage la parole rigoureuse de Paul sur la manière dont se réalise cette transformation : mourir avec le Christ (§ 9-10). Ensuite, en permettant à Aelred de raviver la mémoire collective de l'errance dans le désert avec les enfants d'Israël, lorsqu'apparaît à l'horizon l'image des tentes célestes, le don baptismal de l'espérance prend vie en moi (§ 19). Et c'est bien là l'œuvre d'un père spirituel : renouveler la parole divine et m'aider à construire un monde d'expérience commune avec les frères !⁵⁵

⁵⁵ Traduction : Sœur Anne Morin (Laval).



Dom Juan José Domingo Falomir (San Isidro/Curia Generalis)

Date de naissance: 14 juin 1966

Date d'entrée: 3 septembre 1987

Email: juanjose.ocso@gmail.com

Entre Babylone et Jérusalem

Les années de ma jeunesse ont passé et me voici dans la dernière décennie de ce qu'il est convenu d'appeler l'âge adulte. Si le passage du temps est facile à mesurer, l'expérience acquise est plus difficile à évaluer. Je peux cependant dire avec une grande joie que toutes ces années – que l'on appelle "les meilleures de la vie" – se sont écoulées au sein de la vie cistercienne, sans parenthèse temporelle aucune. Cette réalité est pour moi une grâce et une responsabilité.

En m'appuyant sur le sermon 82 d'Aelred, je peux envisager la vie monastique comme un chemin entre Babylone et Jérusalem. Ce chemin n'est pas facile, influencé par les allées et venues entre les deux villes : la Babylone du désordre et de la confusion, fruits de l'égoïsme et du péché, et la Jérusalem ordonnée dont les fruits sont la paix et le goût de la divine douceur. Pour arriver à Jérusalem, la destination désirée, il est indispensable de connaître ces petites villes de refuge dont nous parle le sermon. Mais il ne suffit pas de les situer sur la carte, il faut y entrer effectivement et, après avoir accepté humblement leurs exigences, jouir de leur effet bénéfique : ce sont les exercices spirituels et corporels proposés par saint Benoît, inévitables si l'on veut être moine.

On ne parcourt certes pas ce chemin sans la lumière de la grâce, mais pas non plus sans nous. La grande tentation est de s'arrêter sur un sentier trompeur en laissant bêtement passer le temps. Connaître le sens de la vie monastique ne nous sert pas à grand-chose si nous ne vivons pas en conséquence ; les belles idées ne servent à rien si elles ne deviennent pas réalité vécue. Il ne suffit pas de connaître la route, il faut marcher avec décision. Le reste, c'est de la paille emportée par le vent.⁵⁶

⁵⁶ Traduction: Dom Éric Antoine (Aiguebelle).



Mère Marie-Pascale DRAN (Brialmont)

Date de naissance: 23 février 1947

Date d'entrée (Chambarand): 7 septembre 1973

Email: mpascale.brialmont@skynet.be

Ce sermon d'Aelred ne figure sans doute pas parmi les plus connus, les mieux structurés, les plus alléchants, étant donné le thème choisi pour rendre hommage à Saint Benoît. Le sujet est celui des villes-refuges préparées par « notre Moïse ». Ces villes, où les enfants d'Israël pouvaient trouver refuge en cas d'homicide, sous certaines conditions, elles sont préparées également pour nous, dans des contextes moins tragiques, espérons-le !

Ces refuges, l'abbesse qui m'a accueillie, forte de sa longue expérience avec des sœurs plus ou moins faciles, nous les faisait percevoir en nous disant, à nous, jeunes novices en crise : « Soyez là où est la communauté ! ». C'était pourtant la seule chose que nous voulions éviter, pour fuir tout le monde, et rester dans notre bulle d'amertume...

Ces refuges, Christian de Chergé et ses frères ont su les trouver, après la visite de l'émir, à Noël 1993. « Après leur départ, ce qu'il nous restait à faire, c'était à vivre ; c'était, deux heures après, de célébrer la vigile de la messe de Minuit... Notre salut a été d'avoir toutes ces réalités quotidiennes à continuer, jour après jour ».

Pour nous, moines, moniales, Saint Benoît a structuré la vie quotidienne de façon à pouvoir y incarner simplement le don de soi à Dieu, à travers la force de la vie communautaire et de ses tâches sans prétention : lectio, office, travail manuel, tâches qui conduisent à sa rencontre, au cœur du « oui » de chaque jour.

POUR VOTRE CAHIER DE NOTES

1. Écrivez trois points ou idées que ce dossier a fait surgir en vous et dont vous voudriez vous souvenir.
2. Si cela vous dit, écrivez une réponse personnelle sur les points étudiés dans ce dossier. 250 mots seront suffisants.
3. Si vous voulez partager cet essai, vous pouvez l'envoyer à Père Michael Casey, (Tarrawarra) : experientia.editor@gmail.com. S'il-vous-plaît, ajoutez une photo de vous-même, avec votre nom et adresse du monastère, votre date de naissance, la date de votre entrée, et votre adresse électronique personnelle.

QUELQUES LECTURES POUR APPROFONDIR

René Bonpain, *Les adaptations et la Règle de saint Benoît ou la double relativité de l'observance*, dans *Collectanea Cisterciensia* 31 (1969) 247-264.

Michael Casey, « Tradition, Interpretation Reform: The Western Monastic Experience », dans *American Benedictine Review* 69 (2018) 400-429.

Exordium, Unité Huit: *Austérité*.

Augustine Roberts, «Spiritual Methods in Benedictine Life, Yesterday and Today », dans *CSQ* (1975) 207-233.

Jean Vuong-Dinh-Lam, *Les observances monastiques: instruments de la vie spirituelle d'après Gilbert de Hoyland*, dans *Collectanea Cisterciensia* 26 (1964) 170-199.



ÉPILOGUE



Dom Olivier Quenardel (Cîteaux)

Date de naissance: 6 août 1946

Date d'entrée: 8 janvier 1967

Email: abbe@citeaux-abbaye.com

Un trésor nous a été confié. Don de l'Esprit à l'Eglise et au monde. Caché dans le champ de l'Histoire, nos pères l'ont découvert il y a plus de 900 ans. Pour l'acquérir, ils ont tout quitté, même Molesmes, préférant le désert à un endroit où ils ne se sentaient pas suffisamment libres pour courir sur les chemins de l'évangile avec un cœur dilaté.

*Ils sont partis dans l'allégresse
Ces hommes droits au cœur de feu
Vivre la règle de Benoît,
Tel est leur désir.*

*Ils ont choisi la voie étroite,
L'abbé Robert marche devant.
Mais c'est l'Esprit qui les conduit
Vers un lieu nouveau.*

*Ils ont ouvert une clairière,
Le ciel descend dans la forêt,
Leurs mains bâtissent la maison
Des pauvres du Christ.*

*Ils ont noué dans le silence
Un lien vivant de charité.
Comme Albéric, Etienne attend :
Des frères viendront.*

*Ils ont veillé dans la louange,
Ils ont porté le poids du jour.
De peine en grâce refleurit
L'arbre de Cîteaux.⁵⁷*

Ce trésor ne nous appartient pas, mais il nous appartient de le faire fructifier. Chaque moine, chaque moniale en porte la responsabilité. Chaque communauté, jusqu'en l'éventuelle extension laïque qui lui est attachée, peut y trouver la grâce d'affermir et de renouveler son identité cistercienne. Chaque congrégation, chaque ordre en manifeste une couleur, un reflet, une mise à jour pour le bien de la grande Famille Cistercienne et son témoignage au commencement du troisième millénaire. On voit ainsi que notre trésor est de nature « polyédrique », selon l'image chère au pape François. Il reflète la confluence de nombreuses diversités qui, en lui, conservent l'originalité. Rien ne se dissout, rien ne se détruit, rien ne domine rien, tout s'intègre.⁵⁸

Ce trésor possède un ressort intérieur : « le lien vivant de charité » qui donne à l'arbre de Cîteaux de fleurir au fil des siècles. Le nombre lui importe moins que la flamme. L'extension ou la diminution de ses branches lui importent moins que la persévérance dans la conversion du cœur. De peine en grâce, fouetté par la tempête ou régénéré par le soleil, il tient bon.

Mais où donc le fruit de la charité a-t-il le plus de goût ? Dans la prospérité ou dans la petitesse, dans la croissance ou dans la décroissance ? Dieu le sait ! Et ce n'est pas le contrarier que se demander si le fruit de la communion retrouvée dans la grande Famille Cistercienne n'a pas pour le Seigneur de Pâques une saveur plus excellente que celui des meilleures années de l'Âge d'or, quand saint Bernard commentait le Cantique des cantiques et quand Cîteaux et ses Maisons-Filles fondaient à tour de bras ?

Car les chemins du Seigneur ne sont pas nos chemins, et ses pensées ne sont pas nos pensées. *Experientia* a réveillé en nous l'élan pour nous y accorder. Que la Vierge Marie, notre Dame et notre Reine, soit plus que jamais chez elle dans nos communautés, nos Ordres, et notre grande Famille ! Et que nous soyons plus que jamais avec elle pour rendre grâce à Dieu !



⁵⁷. Hymne de la Commission Francophone Cistercienne (C.F.C.) pour la fête des saints fondateurs de Cîteaux.

⁵⁸. Ces lignes s'inspirent de l'Exhortation Apostolique du Pape FRANCOIS, *Evangelii gaudium* 236.

Nous voulons exprimer notre sincère reconnaissance

aux traducteurs qui ont travaillé sur *Experientia*.

C'est grâce à leur application et à leur talent
que ce projet multiculturel, en diverses langues,
a pu être réalisé.

Merci.

Dom Isidoro Anguita Fontecha (Huerta);
Dom Éric Antoine (Aiguebelle);
Sœur Christine Aptel (Val d'Igny);
Sœur Claire Bouttin (Redwoods);
Sœur MaríaSther Briso-Montiano Gil (Carrizo/Wrentham);
Père William Dingwall (Spencer);
Frère Gregory Escardo (Gethsemani);
Sœur Ana Laura Forastieri (Hinojo);
Sœur Maria Gonzalo Crozet
Sœur Laurence Gouezin (Campénéac);
Sœur Anne Guinard (Valserena);
Sœur Bénédicte Hoen (Val d'Igny);
Dom Roberto de la Iglesia Pérez (Cardeña);
Frère Eduardo Lattar (Oelenberg/Scourmont);
Sœur Mónica Madera Molina (Esmeraldas);
Père José Martín (Cardeña);
Père Thomas McMaster (New Melleray);
Frère Pascal Ménardi (Neiges);
Dom José Luis Monge (Viaceli);
Frère Placide Montes Rodriguez (Nový Dvůr);
Sœur Anne Morin (Laval);
Sœur Marie Mouris (Val d'Igny);
Père Godefroy Ragueneau de St Albin (Aiguebelle);
Père Irénée Rigolot (Timadeuc);
Dom Augustine Roberts (Azul/Hinojo);
Père Cassian Russell (Conyers);
Dom Bède Stockill (Calvaire);
Père Mauricio Tavella (Azul);
Père Julio Wais y Piñeyro (Sobrado).

Traductions en d'autres langues :

Allemand : Sœur Maria Magdalena Aust (Maria Frieden);
Italien : Sœur Maria Francesca Righi (Valserena);
Portugais : Sœur Teresa Paula Perdigão, OSB (Encontro, Brésil);
Néerlandais : sous la direction de Dom Bernardus Peeters (Tilburg);
Tchèque : sous la direction de Dom Samuel Lauras (Nový Dvůr).

Relecture du volume 1 du texte français :

Sœur Marcelle Bodson (Brialmont).